

# SOUVENIRS

D'UN OFFICIER VALAISAN AU SERVICE DE FRANCE

LE CAPITAINE HYACINTHE CLEMENSO

1781-1862

## Préface

*Bien que nos soldats, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle du moins, aient pris part à presque toutes les grandes campagnes militaires de l'Europe, nous possédons peu de récits de leurs aventures. La plupart d'entre eux étaient probablement illettrés. Les officiers eux-mêmes ne possédaient souvent qu'une instruction rudimentaire. Ni les uns ni les autres ne se souciaient de la curiosité de leurs descendants. Ils gagnaient leur vie ; ils n'étaient pas des „reporters“.*

*Raison de plus pour mesurer le prix de ce que nous possédons. C'est ainsi que, lorsque M. le Conseiller d'Etat Lampert me remit*

*les Mémoires de son aïeul, le Capitaine Clemenso, je me mis en relations avec M. de Laroche, industriel à Lyon, qui a épousé une arrière-petite-fille de notre héros, pour obtenir des renseignements complémentaires sur l'auteur de ce document. Je fis part du tout aux membres de la Société d'Histoire du Valais Romand réunis à Monthey le 20 novembre 1955.*

*Il n'était pas possible de lire, au cours d'une seule séance, l'intéressant mémorial. Il fut dès lors décidé de le publier dans nos Annales. Le voici.*

*Pour le rendre plus accessible et plus intéressant encore, il était utile de l'éclairer par des notes explicatives. Notre président, M. le chanoine Dupont Lachenal, et notre secrétaire, M. Imhoff, voulurent bien se charger des recherches indispensables ; ils vouèrent à ce travail un zèle dont je les remercie.*

*J'ose croire que les heurs et malheurs du Capitaine Clemenso trouveront aujourd'hui un écho sympathique auprès des membres de notre chère Société d'Histoire du Valais Romand.*

Maurice ZERMATTEN

## Avant-propos

### Le Capitaine Clemenso et ses „Souvenirs”

A l'assemblée de la Société d'Histoire du Valais Romand tenue le 20 novembre 1955 à Monthey — pour commémorer le 40<sup>e</sup> anniversaire de notre Compagnie, fondée dans cette ville en 1915 —, M. Maurice Zermatten apporta une contribution importante en faisant connaître des *Souvenirs* inédits d'un officier valaisan au service de France sous l'Empire et la Restauration, le Capitaine Hyacinthe Clemenso (1781-1862), d'Ardon.

C'est à M. Raymond de Laroche-Clémense, industriel à Lyon et Conseiller juridique pour le commerce extérieur de la France, qu'est due la révélation de ces mémoires. Sa famille possède, en effet, un précieux cahier dans lequel Hyacinthe Clemenso a laissé l'histoire de sa vie, ainsi que diverses pièces officielles qui confirment le récit du mémorialiste. Dans un sentiment de fidélité à la mémoire de son aïeul, M. de Laroche a communiqué naguère une copie de ces documents à sa parenté ardonaise, notamment à M. le Conseiller d'Etat Marius Lampert, qui, à son tour, en fit part à M. Zermatten. Telle est la genèse de la présente publication.

\*

La famille Clemenzo est déjà citée à Ardon, dans un rôle des habitants et bourgeois du lieu de 1481. La graphie du nom a beaucoup varié avant de se stabiliser dans la forme usitée aujourd'hui en Valais : *Clemenzo*. En se fixant en France, notre mémorialiste préféra employer la forme *Clemenso*, qui répondait sans doute mieux à la prononciation française. Ses descendants, enfin, ajoutèrent l'accent aigu qui donna au patronyme sa forme française définitive : *Clémense*. Dans ce nom l'on retrouve le vieil et beau prénom chrétien : Clément, qui fut le nom d'un des premiers papes : saint Clé-

ment I<sup>er</sup>, avant la fin du I<sup>er</sup> siècle. Une famille de même nom (*Clements, Clemenz*) apparaît également au XV<sup>e</sup> siècle dans la région de Staldenried et Zermatt, en Haut-Valais, mais on ne saurait affirmer l'existence d'un lien entre les deux familles, le même nom de baptême ayant pu former de manière indépendante un patronyme semblable en plusieurs lieux.

La famille Clemenzo d'Ardon a fourni, au cours des siècles, quelques ecclésiastiques et magistrats locaux, que cite l'*Armorial valaisan* (1946), notamment André *Clemence*, syndic d'Ardon en 1652, et Claude-Antoine *Clemenchoz*, lieutenant vidomnal en 1795. De nos jours, on peut nommer M. le Colonel Frédéric Clemenzo, président d'honneur de la Société valaisanne des carabiniers. Par suite d'alliances, M. le Conseiller d'Etat Marius Lampert et M<sup>e</sup> Pierre Delaloye, président de la Commune d'Ardon, s'apparentent aussi à la famille Clemenzo.

\*

Hyacinthe Clemenzo/Clemenso, le héros de la présente publication, eut une vie mouvementée ; rien, pourtant, ne l'eût fait prévoir. Né en 1781, il appartenait encore à cette époque pré-révolutionnaire qui connut la « douceur de vivre ». Ardon, Chamoson et Saint-Pierre de Clages constituaient alors une seule paroisse (Chamoson et Saint-Pierre ne s'en détacheront qu'en 1832) comme une seule seigneurie appartenant à l'Evêché de Sion. Souvent, les curés de cette grande paroisse étaient chanoines de la cathédrale, comme ce Jean de Madiis qui avait reconstruit l'église en 1488 ou ce Jean de Platea qui l'avait dotée en 1525 de son beau clocher. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle subsistaient encore cette église et ce clocher, mais l'église a été reconstruite en 1892 et l'image seule peut nous restituer quelque chose du charme qui émanait sans doute de l'ancien sanctuaire aux toitures inégales sur la nef et sur le chœur . . .

Le doyen Jean-Joseph Carrupt fut le curé du jeune Hyacinthe, qui lui gardera une reconnaissance durable. Ce prêtre érudit fut le premier maître de son paroissien, en qui il discernait probablement une orientation vers l'état ecclésiastique. De fait, après avoir poursuivi études littéraires et fait sa philosophie à Sion, sous la houlette des Jésuites, Hyacinthe Clemenzo entra à l'Abbaye de Saint-Maurice. Il y avait passé onze mois et se disposait à s'y engager définitivement lorsque la Révolution helvétique, brisant sa « destinée », l'obligea en 1798 à « quitter cette paisible demeure » et à rentrer chez lui. Il s'oriente alors vers le droit et, en automne 1799, il obtient son diplôme de notaire, le premier que délivre le nouveau régime en Valais.

En novembre 1801, Clemenzo épouse à Sion la nièce d'un chanoine ; puis, successivement, deux enfants, Virginie et Patience, viennent animer le foyer. Hélas ! le bonheur ne souriait pas à Hyacinthe Clemenzo . . . Pour se « soustraire aux disgrâces de son ménage », il résolut de s'enrôler, en 1806, dans le bataillon valaisan qui se formait alors pour le service de Napoléon :

le prestige des épaulettes et d'un « uniforme éclatant » avait achevé de décider ce jeune homme de vingt-cinq ans à partir, à se lancer dans l'aventure . . .

\*

L'aventure dura plus de vingt ans, de 1806 à 1827, hormis quelques mois d'un bref séjour en Valais, de février à juin 1814. L'Aigle foudroyé à Leipzig, en octobre 1813, les armées françaises, dans leur reflux, abandonnaient l'Allemagne et la Suisse. Clemenzo, blessé en Saxe et fait prisonnier, regagne sa patrie, mais il n'y retrouve pas de foyer. Sa femme, indifférente, pour ne pas dire hostile, avait d'autres inclinations ; les enfants elles-mêmes, qui avaient grandi en l'absence de leur père, le regardaient comme un étranger. Clemenzo repartit.

Les Bourbons étaient remontés sur leur trône. Mais en mars 1815 éclatait un nouvel orage : les Cent-Jours. A l'instigation de deux officiers thurgoviens et au grand scandale des autres officiers loyaux envers le roi, plus de trois cents Suisses décidèrent de rester au service de Napoléon revenu de l'île d'Elbe. Waterloo ruine bientôt définitivement les illusions impériales et, après cette parenthèse, Louis XVIII rentre aux Tuileries. Clemenzo, que rien ne rappelle plus en Valais, demeura en France sous les drapeaux d'une Légion royale étrangère qui se crée alors pour conserver les soldats suisses dont les cadres antérieurs sont dissous.

Comme d'autres, Clemenzo — ce sera l'orthographe définitive de son nom — demandera à devenir Français et Louis XVIII, considérant que cet officier « sert dans l'Armée française depuis plus de dix ans, qu'il y a fait six campagnes, a été blessé, que son plus vif désir est de consacrer le reste de ses jours au service [du Roi] et à celui d'une Patrie qui est la seule qu'il connaisse aujourd'hui », lui accorde, le jour de Noël 1816, des « Lettres de déclaration de naturalité ».

Onze ans encore se poursuit l'aventure, mais, désormais, avec moins de combats. Notre officier, « que la comptabilité et le latin sauvèrent plusieurs fois de la mort » durant les années de l'Empire, selon la jolie remarque faite par M. Zermatten en 1955, savait encore assez de droit pour remplir sous la Restauration les fonctions de Commissaire du Roi et de Capitaine-Rapporteur près les tribunaux militaires.

\*

Un veuvage opportun lui permit, en 1821, de contracter un nouveau mariage qui lui donna enfin la stabilité. Virginie, sa fille aînée, qui était entrée en religion en 1824, a repris contact avec son père et le presse, dans ses lettres, de veiller sur sa sœur que la solitude expose à bien des dangers. Le Capitaine décide de rentrer et, en 1827, ce revenant apparaît en Valais et s'établit à Monthey. Mais Patience n'en faisant qu'à sa tête et épousant

bientôt, contre la volonté de son père, un jeune homme sans situation, sans études achevées et de trois ans son cadet, la famille Clemenso quitte cette ville et va habiter Martigny. Elle y noue des relations avec des familles distinguées de l'endroit et elle y resterait sans doute définitivement si, une fois de plus, des événements extérieurs ne venaient bouleverser l'existence de notre officier retraité. En automne 1831, en effet, le Capitaine Clemenso dut ramener en France son foyer, pour ne pas s'exposer à voir gravement amputer les honoraires de sa retraite !

Les Clemenso habiteront successivement Ferney-Voltaire, dans le Pays de Gex, à deux pas de la frontière genevoise ; puis Bourg-en-Bresse, chef-lieu du vaste Département de l'Ain ; puis Bagé-le-Châtel, dans le Nord-Ouest du même Département ; puis, encore, Saint-Clément-lez-Mâcon ; enfin Mâcon, faubourg de la Barre-Saint-Martin-des-Vignes, dans le Département de Saône-et-Loire. C'est là que meurt, le 11 juillet 1862, à neuf heures du soir, le Capitaine retraité Hyacinthe Clemenso, à qui Charles X avait accordé la Croix de la Légion d'honneur en 1826 et Napoléon III la Médaille de Sainte-Hélène en 1858.

\*

A Saint-Clément, en 1854, Clemenso, âgé de 73 ans, soigne les arbres fruitiers de son petit domaine et plante des choux ou des pommes de terre. Mais les forces lui manquent souvent : il se ressent des blessures reçues autrefois et sa jambe gauche le fait durement souffrir. La guerre s'est rallumée en Europe où l'Angleterre et la France combattent en Crimée pour contenir la Russie qui convoite Constantinople et les Détroits. Notre officier se souvient d'autres campagnes militaires, les siennes. L'heure est favorable aux souvenirs : le règne de Napoléon III fait remonter au zénith les gloires du 1<sup>er</sup> Empire, et sans doute les fils de notre vieux Capitaine le pressent-ils de raconter sa vie. Pour eux, en effet, il se décide à écrire, pendant les soirées d'hiver, à côté d'un bon feu, près de sa femme qui travaille ou qui lit...

La Médaille de Sainte-Hélène qui sera accordée à Clemenso le 17 janvier 1858, fut peut-être provoquée pour lui par cette autobiographie : glorieuse médaille que Napoléon III institua pour récompenser les serviteurs de son Oncle et sur laquelle il fit graver cette noble devise :

NAPOLÉON 1<sup>er</sup>  
A SES COMPAGNONS DE GLOIRE  
SA DERNIERE PENSEE  
SAINTE-HELENE  
5 MAI 1821

\*

# Mes chers Enfants

Ce n'est point un roman que je  
vous dedie mais bien, un récit que, ma  
mémoire veut bien me suggérer.  
Je suis persuadé que, vous le lirez avidement  
comme mes petits enfants, quand  
ils seront en âge de pouvoir le faire.  
Cherissez le bon, évitez et évitez le  
mauvais que, vous y trouverez.

C'est à l'âge de soixante-trois ans  
commencé que je me suis décidé de  
vous faire ce récit

Année 1854

Début des « Souvenirs » du Capitaine Clemenso

Dédicace à ses enfants

Les descendants du Capitaine Clemenso ont pieusement conservé le récit manuscrit de leur aïeul. C'est un simple cahier de format ordinaire, de 20 cm. de hauteur sur 15 cm. de largeur ; le narrateur en a lui-même paginé les feuillets, en laissant hors de numérotage la page du titre et celle d'une courte introduction dédiée à ses « chers Enfants ». Le récit se poursuit tout au long de 83 pages, comprenant chacune de 22 à 26 lignes, généralement 25. La ponctuation est souvent défailante ; on relève aussi, parfois, des erreurs d'orthographe et l'auteur ne paraît pas avoir attaché grande attention aux renvois alinéaires. L'écriture est régulière, mais se ressent de la fatigue de

l'âge. Le graphisme ne permet pas partout de distinguer majuscules et minuscules ; toutefois, lorsque la chose est nette, on remarque que le Capitaine-écrivain donne volontiers, comme il convient à un récit militaire, une initiale majuscule aux mentions des grades. L'auteur éprouve une vraie joie à écrire car, à la suite de ses *Souvenirs*, il joint encore un *Autre sujet : sur le Pays de Gex*, qu'il décrit au cours de huit pages alertes.

M. de Laroche-Cléménso a bien voulu nous confier le manuscrit original afin que nous puissions en faire le collationnement complet avec les copies dactylographiées qui en avaient été levées. A la différence de celles-ci, qui marquaient une tendance à moderniser le style, nous avons préféré reproduire le texte exact et complet tel qu'il est sorti de la plume de son auteur. Celui-ci possédait une belle culture littéraire et juridique ; il lui arrive cependant -- *quandoque bonus dormitat Homerus* -- de se brouiller avec le régime du verbe *se rappeler* ou de commettre çà et là quelque autre solécisme. Ce sont des vétilles, qui n'enlèvent pas sa valeur au texte authentique d'Hya-cinthe Cléménso.

Pour cette édition, nous avons pensé qu'il était désirable de reviser la ponctuation et l'orthographe, sauf en ce qui concerne les noms propres dont la graphie originale peut présenter de l'intérêt. Quant aux grades militaires, nous avons adopté uniformément l'emploi de l'initiale majuscule selon la tendance de l'auteur. D'autre part, celui-ci avait déroulé ses souvenirs sans divisions ni sous-titres ; mais, pour la commodité du lecteur, nous avons divisé le récit en douze chapitres auxquels nous avons nous-même donné des titres. Enfin, grâce à l'extrême obligeance de M. de Laroche-Cléménso, qui avait consenti à confier ces documents à notre Société en vue de cette publication, nous pouvons accompagner ces mémoires de la reproduction de plusieurs actes officiels qui en soulignent la valeur.

\*

La rareté des mémoires laissés par des officiers originaires du Valais Romand rend plus précieux les *Souvenirs* du Capitaine Cléménso, qui nous conduisent d'Italie en Espagne, puis en Allemagne, de Pologne et de Russie en Corse, en Bretagne et en Aunis. On y découvre maints détails historiques, maintes notations géographiques, maints traits de mœurs.

L'écrivain est sensible à la beauté d'un paysage, à l'ampleur d'un panorama, à la fraîcheur d'une source. Les récits de Cléménso contiennent même toute une géographie culinaire. Peut-être a-t-il lu la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin ? Paul Cazin et Henri Ghéon, échangeant un jour de très littéraires propos, assurent que la finesse du palais concourt à la finesse de l'esprit... Notre mémorialiste n'a pas oublié le miel de l'*Hôtel du Tapis vert* à Narbonne ni le chocolat qui lui fut servi à Torroella pour le petit-déjeuner ; il a apprécié le bon vin de Lunel et plus encore les vins exquis d'Espagne ; il n'ignore pas les fromages persillés de Chézery ni les bonnes truites de la Versoix, et que dire des prunes de Brignoles ou d'un buisson d'écrevisses à Nantua ?...

A l'automne de la vie, Clemenso revoit comme dans un rêve les succès militaires ou mondains qui ont jalonné sa carrière. Ah ! qu'il devait être beau le fringant officier de vingt-sept ans, dont les cheveux roux avaient frappé l'attention des paysans de Ligurie ! Et l'on peut deviner sans peine comme il devait plaire en un âge où il était « hardi et entreprenant comme sont tous les officiers »... *Tempi passati* ! Notre chroniqueur est arrivé maintenant à l'heure où l'on tisonne dans les souvenirs, et le bon vieillard prend plaisir à repasser sa vie avec ses joies et ses déboires. Quel roman ! Et pourtant « ce n'est point un roman » qu'il dédie à ses enfants, « mais bien un récit » que lui dicte sa mémoire, un récit autobiographique. Il l'écrit dans un style spontané et sans apprêt, sans recherche littéraire, mais comme un témoignage. Et, vraiment, des enjolivements seraient de trop !

La guérilla en Espagne, la tragique campagne de Russie, l'effondrement impérial en Saxe : c'est assez pour donner du relief à ce récit. A la veille de franchir le Niémen lui parvient l'annonce de sa promotion comme Capitaine. La nouvelle lui en est donnée de Gumbinnen en Prusse orientale, le 18 juin 1812, par le prince de Wagram et de Neuchâtel Alexandre Berthier. Mais le métier des armes n'a pas éteint la pitié dans le cœur de notre officier ; il frémit aux horreurs de la guerre : Gérone en ruines, la Pologne pillée. « Tel est le sort des malheureux pays voisins de la Guerre. »

Au moment de s'enfoncer dans cette Russie mystérieuse et qui paraissait déjà l'Asie, Clemenso a le cœur troublé. C'est juin, c'est la Saint-Jean, et, au loin, Ardon, son village, célèbre sa fête patronale... Mais à quoi bon penser à ces choses ? Là-bas, en Prusse orientale, en Pologne, en Russie-Blanche, — et parmi les témoignages nous avons celui d'un autre Valaisan, lui aussi Capitaine et chargé des soucis d'une comptabilité, Benjamin Bertrand, — il fait bien froid ; il a gelé deux mois durant, jardins et arbres en fleur ont perdu toute vie. Les villages sont souvent misérables, la nourriture sommaire. La pluie tombe sans fin comme un nouveau déluge. On dirait que les images de la mort ne se pressent que pour en devancer la réalité...

Clemenso échappera à ce vaste tombeau, comme le revenant d'un autre monde. Sa mémoire est chargée de souvenirs. A travers les faits et les années, il reste attaché aux fastes militaires : la majuscule dont il orne volontiers les titres est un détail révélateur de cet attachement de vieux soldat.

Il a gardé aussi sa bonhomie ; il se souvient d'un bienfait reçu et, parlant d'une femme dont la beauté s'était fanée, il ajoute noblement qu'elle n'avait rien perdu de sa bonté. Au cours de ses campagnes, le hasard lui fournit plusieurs occasions de mettre la main sur des butins qui l'eussent enrichi ; l'honnêteté l'en empêcha. La religion, à laquelle, dans sa jeunesse, Hyacinthe Clemenso avait pensé se consacrer, conservera toujours une place dans son cœur. Il note dans ses *Souvenirs* les baptêmes de ses enfants, la Première Communion de son fils aîné ; il eut le souci de procurer à ses fils une éducation chrétienne dans des collèges religieux, et il loue particulièrement les Jésuites pour la formation qu'ils dispensent à leurs élèves de Mélan. Il eût même souhaité voir son aîné devenir prêtre. Le chanoine Nicolas Favre,

curé de Liddes, qui était son cousin germain, et l'abbé Bertrand, professeur à Belley, puis curé à Ferney, paraissent avoir été des amis de Clemenso.

Mais c'est pour ses enfants surtout, et pour ses « petits-enfants, quand ils seront en âge de pouvoir » le lire, que le Capitaine Clemenso rédige ce livre de sa vie. Pour eux il écrit ; pour eux, il range ses archives ; il leur distribue ses papiers. Et c'est à eux qu'il pense lorsque, dans sa description du Valais, il emploie fréquemment la deuxième personne du pluriel : « vous trouvez . . . , vous arrivez . . . , vous voyez . . . , etc. », comme pour inviter ses enfants et descendants à visiter la patrie de leur père, qui en a conservé une image précise, vivante, signe de son attachement.

*Léon DUPONT LACHENAL*

# SOUVENIRS

laissés à mes deux fils, Camille et Etienne

Clemenso, Capitaine retraité  
Chevalier de la Légion d'honneur

1854

Mes chers enfants,

Ce n'est point un roman que je vous dédie, mais bien un récit que ma mémoire veut bien encore me suggérer. Je suis persuadé que vous le lirez avec intérêt, ainsi que mes petits-enfants quand ils seront en âge de le faire.

Choisissez le bon, écarterez et évitez le mauvais que vous y trouverez.

C'est à l'âge de soixante-treize ans commencés que je me suis décidé à vous faire ce récit. Année 1854.

## I. Les années valaisannes : enfance et jeunesse (1781-1806)

Ma patrie est le Canton du Vallais en Suisse<sup>1</sup>. Je suis né le 17 avril 1781 à Ardon<sup>2</sup>, village agréablement situé au pied d'une colline implantée<sup>3</sup> d'un vignoble produisant un vin très estimé ; au-dessus de ce vignoble, partagé par un chemin en zigzag, et au bout d'un quart d'heure, vous arrivez sur un plateau couvert de pâturages ainsi que de quelques cabanes pour s'abriter au besoin. Vous avez, de là, un coup d'œil ravissant. On appelle ce plateau Nizières<sup>4</sup>. Au-dessus, après dix minutes de marche, vous trouvez des chalets où, pendant la belle saison, on entretient le bétail. Mon père en avait un nommé *Mayen [de] Mento*<sup>5</sup>. Plus haut encore, vous trouvez des arbres séculaires tels que mélèzes, sapins, qu'on exploite pour [les] constructions, hêtres ou fayards, pour bois de chauffage.

Ardon a, à ses pieds, la grande route conduisant à Sion, capitale du Vallais ; des vergers et des prés qui s'étendent à près

---

<sup>1</sup> L'auteur est fidèle à l'ancienne orthographe *Vallais*, remplacée de nos jours par l'orthographe *Valais*, déclarée officielle par décret du 13 février 1839 (*Armorial valaisan*, Zurich et Sion, 1946, p. 269).

<sup>2</sup> Fils de Jean-André Clemenzo (1716-1812) et de Marie-Marguerite Favre (1728-1813).

<sup>3</sup> Clemenzo écrit *emplantée* ; ce terme revient plusieurs fois dans ses *Souvenirs*.

<sup>4</sup> Il s'agit du plateau d'Isière ou des Isières situé à 700 m. d'altitude au Nord-Est d'Ardon, sur les pentes qui dominent les gorges de la Lizerne ; là se trouvait autrefois le château du Crest. Cf. Louis Blondel, *Le château du Crest sur Ardon*, dans *Vallesia*, t. V, 1950, pp. 193-200. Henri Jaccard (*Essai de toponymie de la Suisse romande*, Lausanne, 1906, p. 214) signale la forme *Nizière* provenant de « en Isière ». Le recensement de 1798 indique 4 bâtiments (dont aucun n'est maison d'habitation) à « Nisière » (L. Meyer, *Les recensements de la population du Canton du Valais de 1798 à 1900*, Berne, 1908, p. 18).

<sup>5</sup> Il s'agit des Mayens de Montot qui se trouvent à un quart d'heure au-dessus du plateau des Isières ; une branche de la famille Clemenzo y possédait un mayen.



**Ardon**

Eglise construite en 1488, démolie en 1892  
Clocher de 1525 encore existant

de trois quarts de lieue et qui aboutissent au Rhône, fleuve qui prend sa source à l'extrémité de mon pays. Ce qu'on appelle vergers, ce sont des jardins implantés d'arbres à fruit de toutes espèces<sup>6</sup>. A côté du village, venant de Saint-Pierre de Clages<sup>7</sup>, vous trouvez à dix minutes une vaste plaine où, tous les ans, on sème le blé. Cette plaine aboutit pareillement au Rhône. Au sommet du village, allant à Sion, vous trouvez la Liserne, rivière sur laquelle est jeté un pont en bois ; son eau est tellement claire et fraîche qu'en la voyant on se trouve tenté d'en boire ; elle débouche au milieu des rochers affreux qui lui donnent passage, formant comme deux espèces de parois, [puis] serpente [à travers] une forêt d'arbres, des prairies, et s'écoule dans le Rhône. Voilà [le pays] où je reçus le jour, voilà le séjour où j'ai passé mes premières années, entouré des caresses de mes parents que, malheureusement, je perdis trop tôt.

La première éducation me fut donnée par le Curé de la paroisse<sup>8</sup>, homme respectable sous tous les rapports (sa mémoire m'a toujours été chère) ; ensuite, on la confia à un prêtre français émigré qui, pendant quatre ans, fut logé et nourri chez mon père gratis. Ce prêtre, rentré en France, mourut chanoine et grand-vicaire à Lyon, sans se rappeler les bienfaits reçus chez nous ; en partant, il avait fait un testament qui me léguait deux mille francs ; ce testament fut annulé par un autre fait en faveur du Chapitre et de divers établissements de Lyon ; cet ingrat était des environs de Montbrison et s'appelait Recorbet<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> « Le village d'Ardon est assez grand et beau, dont les maisons sont un peu dispersées ; son terrain est des plus fertiles, et les champs à blé et à froment en bas du village, et au couchant, présentent à la vue une immense campagne jusqu'au Rhône, et pour ainsi dire à perte de vue, frappant admirablement la vue du voyageur au printemps ; ces champs sont si vastes et si étendus, qu'on peut à juste raison dire que c'est la plus belle et la plus grande campagne à grains, non seulement de tout le pays du Valais, mais encore à bien des lieues au delà. » Dr Schiner, *Description du Département du Simplon*, Sion, 1812, pp. 486-487.

<sup>7</sup> Saint-Pierre de Clages, village situé sur la route cantonale entre Ardon et Riddes. Cette localité paraît fort ancienne ; son principal joyau est l'église, précieux témoin de l'architecture romane en Valais. Cf. *Armorial valaisan*, p. 56 ; André Donnet, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, pp. 39-40 ; Pierre Bouffard, *St-Pierre de Clages*, dans *Vallesia*, t. III, 1948, pp. 59-79, et guide, Genève, 1956, 24 pages.

<sup>8</sup> Jean-Joseph Carrupt (1741-1811), de Chamason, Dr en théologie, fut recteur de l'hôpital à Martigny, 1776, puis curé d'Ardon de 1780 à sa mort ; il fut de plus, dès 1798, doyen du décanat d'Ardon. Il a laissé des notes d'histoire. Cf. J.-E. Tamini et P. Délèze, *Nouvel essai de Vallesia christiana*, Saint-Maurice, 1940, pp. 108, 198, 232, 428 ; J.-B. Bertrand, *Le Valais, étude sur son développement intellectuel à travers les âges*, Sion, 1909, p. 104 ; *Armorial valaisan*, p. 51.

<sup>9</sup> Antoine Recorbet (1770-1825), fils de Laurent Recorbet et de Catherine Mathelin, était né à Saint-Marcel de Félin (Loire) le 22 janvier 1770. Ordonné

Mes parents me placèrent alors au Collège de Sion, dirigé par les Jésuites. A dix-huit ans, j'avais fini ma philosophie, et sans la révolution qui troubla ma patrie et la Suisse entière<sup>10</sup> ([sous l']impulsion de celle de la France), j'aurais suivi ma destinée qui était l'état ecclésiastique. J'avais fini mon noviciat dans l'Abbaye de Saint-Maurice ; dans un mois, je devais y faire profession qui vous donnait de droit non seulement le titre de noblesse<sup>11</sup> mais encore celui de chanoine régulier de S. Augustin. L'Abbé était crossé et mitré ; outre sa croix pastorale, [il] était de droit Commandeur de l'Ordre de S. Maurice [et S.] Lazare de Sardaigne, et les quatre plus anciens des chanoines étaient chevaliers du même Ordre. Cette Abbaye avait été fondée par le Roi Sigismond du temps que le Vallais appartenait à la Savoie<sup>12</sup>.

Mais, hélas ! il nous a fallu quitter cette paisible demeure et rentrer chacun chez nous car, en 1798, les armées françaises avaient pénétré dans la Suisse<sup>13</sup>. Genève [fut] déclarée faisant

---

prêtre pendant la Révolution, il se réfugia à Ardon (Valais) pendant la Terreur. Rentré en France, il fut tour à tour desservant de Saint-Georges-en-Couzan (Loire) en 1801, fondateur du collège de Roche en 1802, fondateur et supérieur du séminaire de l'Argentière (Rhône) en 1803, curé de Sainte-Marie à Saint-Etienne (Loire) en 1805, puis, de nouveau, directeur du séminaire de l'Argentière en 1808. Arrêté et incarcéré à Paris en 1809, il est ensuite relaxé et exilé à Nancy. Rentré à Lyon, à la Restauration, il est nommé chanoine de la Primatiale et directeur du Petit-Séminaire en 1815, enfin vicaire général en 1824. Il décède à Lyon le 16 décembre 1825.

Pendant la Révolution, les vicaires qui administraient le diocèse de Lyon envoyaient à Saint-Maurice en Valais les séminaristes qui devaient recevoir les ordres. Là, ils étaient ordonnés soit par Mgr d'Aviau, archevêque de Vienne (Dauphiné), soit par Mgr de Galard, évêque du Puy.

Renseignements bienveillamment communiqués par Mgr Petit, archiviste de l'Archevêché de Lyon, que nous remercions. Cf. Alexis Abbet, *Les prêtres français émigrés à Saint-Maurice en Valais pendant la grande Révolution*, Fribourg, 1896, mémoire VII des *Mélanges d'histoire et d'archéologie* publiés par la Société Helvétique de Saint-Maurice, Fribourg, 1897.

<sup>10</sup> La Révolution helvétique débuta en janvier 1798 par la proclamation de l'indépendance vaudoise, bientôt suivie par l'indépendance du Bas-Valais.

<sup>11</sup> Sans doute Clemenzo veut-il faire allusion au fait que l'Abbaye de Saint-Maurice portait le titre de « Royale Abbaye » et qu'elle possédait plusieurs seigneuries temporelles. De plus, dès 1728, la Maison de Savoie conféra aux Abbés la croix de chevalier de l'Ordre royal et militaire des SS. Maurice et Lazare. A partir de 1782, les Abbés furent Commandeurs et les quatre chanoines doyens d'âge Chevaliers. En cette même année 1782, Victor-Amédée III éleva tous les Abbés à la dignité comtale. Cf. J.-B. Bertrand, *L'Ordre des SS. Maurice et Lazare*, dans les *Petites Annales valaisannes*, 1928, pp. 1-9 ; L. Dupont Lachenal, *L'Ordre des SS. Maurice et Lazare et l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, dans les *Echos de Saint-Maurice*, 1935, pp. 173-176.

<sup>12</sup> En réalité, le prince Sigismond († 524) succéda à son père Gondebaud († 516) comme roi des Burgondes. La Maison de Savoie n'intervint dans nos contrées qu'après 1032.

<sup>13</sup> La prise de Berne par les armées françaises, le 5 mars 1798, entraîna la chute de l'ancienne Confédération des XIII Cantons, qui fit place à la République helvétique à laquelle fut réuni le Valais. « Le premier soin du nouveau



**Sion à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle**

vue des pentes de Valère

Au fond, la tour de la Cathédrale ; à droite, la Majorie

Des maisons sans toit rappellent l'incendie qui dévasta la ville le 24 mai 1788

partie de la France<sup>14</sup> et le Général Masséna<sup>15</sup> était entré à Zurich où il avait mis en déroute l'armée Russe commandée par Zuaroff<sup>16</sup> qui, honteux de battre en retraite, fit creuser un fossé dans la neige et dit aux soldats : « Puisque vous m'abandonnez, jetez-moi dans ce fossé et comblez-le ; au moins je mourrai sans honte. »

Dans la même époque<sup>17</sup>, le Général Lorge<sup>18</sup> et Mangourit<sup>19</sup> pénétrèrent dans le Vallais à la tête de deux divisions qui furent un moment arrêtées au pont de la Drance, près Martigny, par les

---

gouvernement fut de prononcer le séquestre des biens de l'Abbaye et de nommer une commission chargée de tout inventorier, meubles et immeubles ; il fut en outre interdit au chapitre de recevoir des novices, mesure qui entraînait fatalement la ruine de la Maison. » Ed. Aubert, *Trésor de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, Paris, 1872, *Introduction historique*, p. 112. C'est en 1802 seulement que l'Abbaye pourra de nouveau recevoir des novices. — Les registres matricules (manuscrits) de l'Abbaye (I. *Nomina Canoniorum Regularium*, commencé en 1728 par l'Abbé Charléty et continué jusqu'en 1928 ; II. *Catalogus Canoniorum Regularium*, copie du précédent complétée par le chanoine Boccard jusqu'en 1861 ; III. *Catalogus Canoniorum Regularium*, copie des précédents complétée par le chanoine Bourban jusqu'en 1920) ne portent les noms des membres de l'Abbaye qu'à partir de leur profession ; aussi n'y trouve-t-on aucune mention du novice Hyacinthe Clemenzo ou Clemenso.

<sup>14</sup> Genève fut occupée par l'armée française le 15 avril 1798 et annexée à la France le 26. du même mois.

<sup>15</sup> André Masséna (1756-1817) était né à Nice. Il s'illustra à Rivoli en 1797, à Zurich en 1799, à Gênes en 1800, à Essling et Wagram en 1809. Napoléon le fit maréchal de France, duc de Rivoli et prince d'Essling.

<sup>16</sup> Alexandre Zuaroff, soit Suworoff, Souvorov, Souvarov (1729-1800), feld-maréchal russe chargé, au début de 1799, de jeter les Français hors d'Italie, puis de Suisse. Retardé au Saint-Gothard par l'armée française, il ne put rejoindre assez tôt l'armée de Korsakoff qui fut battue à Zurich par Masséna le 25 septembre 1799. Suworoff fit alors une retraite restée célèbre à travers les Alpes, par Glaris et Coire, jusqu'au Vorarlberg. *Dictionnaire Historique et Biographique de la Suisse* (= *DHBS*), t. VI, p. 441. Un monument rappelle le passage de Souvarov au Pont du Diable près de Goeschenen dans le Canton d'Uri.

<sup>17</sup> En mai 1798.

<sup>18</sup> Jean-Thomas-Guillaume Lorge ou Lorges (1767-1826), né à Caen (Calvados), servit au 7<sup>e</sup> Régiment Dauphin pendant six ans, capitaine au 1<sup>er</sup> bataillon des Lombards, général de brigade en 1793. En l'an 1794 à l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1800 à l'armée du Rhin, en 1806 à la grande armée d'Allemagne, en 1809 en Espagne, puis en Prusse où il battit les Prussiens à Dennewitz. *Dictionnaire de la Révolution, 1789-1815* (= *Dict. Rév.*), t. II, p. 449.

<sup>19</sup> Michel-Ange-Bernard Mangourit (1752-1829), d'abord officier de milice, puis lieutenant criminel à Rennes, ne tarde pas à adhérer au mouvement révolutionnaire, qu'il soutient dans le *Héraut de la Nation*, journal dont il est directeur, en 1789. Consul à Charleston aux Etats-Unis en 1792, puis secrétaire d'ambassade à Madrid, il retourne ensuite en Amérique, à Philadelphie. Chargé d'affaires de la République française en Valais, dès novembre 1797, il y propage les idées révolutionnaires. Alfred Rufer, *Les deux projets de Constitution de 1798 pour la République du Valais*, dans *Vallesia*, t. VIII, 1953, p. 193. Le 14 mai 1798, à Bex, il avait fait échouer les tractations entre les chefs de l'armée franco-helvétique et les Haut-Valaisans (*DHBS*, t. VII, p. 20).

hauts Vallaisans ayant pour cocarde à leur chapeau une image des Hermites<sup>20</sup>. Disons en passant que le bas Vallais était sujet au haut Vallais et que le premier paysan du haut pouvait prétendre à devenir gouverneur dans le bas ; donc, les bas Vallaisans, empressés de secouer le joug qui les tyrannisait, se joignirent à l'armée française, repoussèrent les Allemans jusqu'à la Morge, petite rivière à une lieue de Sion et qui séparait le haut d'avec le bas Vallais ou, pour mieux dire, le souverain d'avec le sujet.

Là, fut un carnage affreux : près de 400 Français restèrent sur le carreau sans compter les blessés. Les Français vainqueurs se portèrent sur Sion, y entrent de vive force et mettent la ville au pillage. C'était le jour de l'Ascension<sup>21</sup>. Poursuivant ensuite leur victoire jusqu'au bois de Finge, situé entre Sion et Sierre<sup>22</sup>, ils furent encore obligés de combattre parce que les Allemans y avaient fait des retranchements formidables, et d'où ils furent cependant débusqués par l'armée française qui éprouva encore des pertes assez sensibles.

Ainsi se termina la guerre et la révolution du Vallais. On organisa un gouvernement et on déclara la déchéance de l'Evêque comme prince temporel et enfin on se constitua en république indépendante<sup>23</sup> ; on nomma un Conseil d'Etat, un préfet, des sous-préfets dans chaque district, des agents et des municipalités dans chaque commune<sup>24</sup> ; par suite de cette organisation, je fus

---

<sup>20</sup> Il s'agit sans doute d'une image de la Vierge des Ermites, à Einsiedeln. Un rapport du général Lorges confirme que les Haut-Valaisans portaient « l'image de la Vierge ou de Jésus-Christ en forme de cocarde ». Cf. F.-M. Bocard, *Histoire du Vallais*, Genève, 1844, p. 288.

<sup>21</sup> Le 17 mai 1798, jour de l'Ascension, après quatre heures de combat acharné, le drapeau blanc est hissé sur les vieux remparts de la ville de Sion qui se rend. Un détachement de hussards s'avance et est reçu par une décharge de mitraille partant des créneaux. « Alors, écrit le général Lorge, je n'ai plus été maître des troupes. La ville est saccagée, on y a fait un massacre horrible de l'ennemi. Malgré tous les obstacles, nos troupes poursuivent l'ennemi. Le 18 mai, j'occupe Loèche ; demain nous serons dans Brigue et maîtres du passage du Simplon. » *Rapport du général Lorge au général Schauenbourg du 29 floréal* (18 mai), dans le *Journal du Corps législatif*, t. II, 1798, pp. 175-183.

<sup>22</sup> La bataille très meurtrière du bois de Finges (Finge) — situé, en réalité, entre Sierre et Loèche — n'eut lieu que l'année suivante, le 20 mai 1799, lors de la seconde insurrection du Haut-Valais. Un obélisque rappelle cette bataille.

<sup>23</sup> Après avoir fait partie de la République helvétique de 1798 à 1802, le Valais redevenit une République indépendante sous la garantie de ses trois voisines, les Républiques Française, Helvétique et Cisalpine.

<sup>24</sup> Ecrivain plus d'un demi-siècle après les événements, Clemenso confond les autorités instituées en 1798 : régime helvétique centralisé avec un préfet national assisté d'une Chambre administrative dans chaque canton, des sous-préfets dans les districts, des agents et des municipalités dans les communes, — et les autorités établies en 1802 : une république valaisanne indépendante dirigée par un gouvernement appelé Conseil d'Etat et un parlement législatif appelé Diète.

nommé agent de ma Commune, emploi correspondant à celui de Maire en France. Notre distinction était une écharpe verte, et en soie <sup>25</sup>.

Ne pouvant plus suivre ma première carrière et voulant mettre mes études à profit, d'autant plus que j'avais déjà fait un cours de droit, je fus reçu notaire après un examen assez sévère, le premier notaire nommé par la République, car auparavant ce privilège était dévolu à l'Evêque. Mon diplôme date du 24 septembre 1799 ; on le trouvera avec mes brevets d'officier.

N'allez pas croire que les notaires en Vallais fussent comme les notaires de France ; on stipulait en latin, ou en français, et en allemand dans la partie supérieure [du pays] ; on n'avait point d'Etude fixe, on dressait les actes soit chez soi, soit chez les particuliers où l'on était appelé, et le plus souvent c'était dans les auberges. On avait le droit d'exercer son métier dans toute l'étendue du Canton soit de la République <sup>26</sup> ; les actes ne faisaient mention que des témoins et l'acte n'était signé que par le notaire seul, comme on pourra le voir par les minutes qu'on trouvera avec mes papiers ; les émoluments des notaires les plus achalandés se montaient à peine à 400 francs par an, et je puis dire que j'étais de ce nombre. C'est vrai que le notariat donnait le privilège d'être avocat, moyennant une patente qu'on vous délivrait chaque année moyennant douze francs. On trouvera encore une de ces patentes dans mes papiers.

En 1800, lors du passage de l'Armée de réserve commandée par le Premier Consul par le Saint-Bernard pour se rendre à Marengo, chaque Commune envoya un délégué à Martigny pour organiser les vivres ; j'y fus envoyé par ma Commune et je fus chargé du recensement des fourrages. Je me rappellerai toujours de la discussion que j'ai eue avec un aide de camp du Général Berthier <sup>27</sup>, discussion qui a manqué de m'attirer des coups de sabre. L'officier fut mis aux arrêts pour m'avoir insulté. Je laisse à l'historien la rédaction de ce passage inouï depuis Annibal ; au reste, chacun connaît les détails de cette entreprise gigantesque. Et je reviens à mon sujet.

---

<sup>25</sup> La couleur verte était celle de la République helvétique et c'est en 1798 que les Communes eurent à leur tête des « Agents nationaux ». C'est alors sans doute que Clemenso remplit cette fonction.

<sup>26</sup> Rappelons encore que le Valais fut un « Canton » de la République helvétique de 1798 à 1802, puis une « République » indépendante de 1802 à 1810.

<sup>27</sup> César Berthier (1765-1819), général et comte de l'Empire, frère du maréchal Louis-Alexandre qui fut prince de Neuchâtel. Le général reviendra à Sion par le Grand-Saint-Bernard avec une partie de sa division et quelques gendarmes, le 14 novembre 1810, pour occuper le Valais en vue de son annexion à l'Empire. Cf. Grenat, *Histoire moderne du Valais*, Sion, 1906, pp. 586-587 ; E. de Courten, *Les Conférences franco-valaisannes de Paris en 1810 et le passage du général Berthier en Valais en 1810-1811*, dans *Annales valaisannes*, 1938, pp. 405 sq.

LIBERTÉ

ÉGALITÉ

REPUBLIQUE HELVÉTIQUE



UNE ET INDIVISIBLE

JUSTICE.

LE TRIBUNAL DU CANTON DU VALAIS.

En vertu de l'Arrêté du Directoire Exécutif en Date  
du 8. août 1798. qui met la fixation des Notaires parmi  
les attributs des Tribunaux de Canton.

Vis la pétition du Citoyen Joseph Hyacinthe fils de  
Jean André Clemenzo de la Commune d'Erdon, District  
de Marbigny, qui demande être aggrégié au Nombre  
des Notaires de ce Canton.

Qui le Rapport du Président du Tribunal, par lequel la  
Commission a été satisfaite dans l'Examen du dit  
Candidat sur ses Réponses aux questions & questions  
relatives aux fonctions de Notaire.

Vis aussi les attestations de bonne conduite, que le dit  
Candidat auroit exhibé de la part de sa Commune.

Le Tribunal a admis le susdit Joseph Hyacinthe  
Clemenzo à la prestation du serment Notarial entre  
les mains du Président. Et lui a fait expédier la présente  
Patente, qui l'autorise à exercer les fonctions  
de Notaire dans le Canton de Valais.

Fait à Sion au lieu des Sceaux le 24. Septembre 1799.

Le Président du Tribunal du Canton

Riedmatten

Par le Tribunal du Canton

Torrette Guffier

Diplôme de Notaire

délivré à Hyacinthe Clemenzo, 24 septembre 1799

N.º



# P A T E N T E D'AVOCAT.

Le Conseil d'Etat

DE LA RÉPUBLIQUE ET CANTON DU VALAIS,

EN exécution de la loi du 22. May 1830.  
portant établissement du droit de Patente

Accorde à M. le Capitaine Clemento Kohler public  
domicilié à *Marignay*  
Dixain de *Sion*.

la Patente requise pour exercer le ministère d'avocat pendant  
l'année 1831.

ayant à cet effet payé la taxe qui, d'après l'article 47 du système  
des finances, a été fixée à *Deux francs*.

Donné e Conseil d'Etat à Sion le 23. du mois de *Janvier*  
1831.

Le Grand-Baillif de la République  
et Canton du Valais,

## Patente d'Avocat

délivrée à Hyacinthe Clemenzo, 23 janvier 1831

L'acte est signé par Michel Dufour (1768-1843), de Vionnaz et de Monthey,  
Grand-Bailli du Valais de 1829 à 1831, de 1835 à 1837 et en 1839

## II. Au service de l'Empire. En garnison à Gênes (1806-1808)

En 1806, mon pays capitula avec la France pour la création d'un bataillon<sup>1</sup> ; par suite de cette capitulation, les officiers étaient déjà nommés en grande partie, et rendus à Gênes où l'organisation devait avoir lieu. On me proposa l'emploi de quartier-maître, aujourd'hui trésorier. Enchanté de me soustraire aux disgrâces que j'éprouvais dans mon ménage (car j'étais marié<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Cette capitulation entre le Valais et Napoléon date de 1805, non de 1806. On appelait ainsi une convention entre un ou plusieurs Cantons suisses, ou le Valais, et une Puissance étrangère, accordant à celle-ci le droit de recruter chez nous un corps de volontaires. Selon cette capitulation, le bataillon valaisan devait compter 960 hommes d'infanterie recrutés en Valais et être organisé pour l'armement et la solde comme les autres régiments suisses ; son uniforme était rouge avec plastron blanc, les boutons jaunes portaient l'inscription « Empire français — Bataillon valaisan ».

Avec beaucoup de peine il fut enfin complètement organisé en 1807. Il avait à sa tête le commandant Charles-Louis de Bons, de Saint-Maurice (*infra*, note 12 du chap. II), le major Pierre-Joseph Blanc, d'Ayent (*infra*, notes 4 du chap. IV et 6 du chap. V), le chirurgien-major Kämpfen, de Brigue (*infra*, note 32 du chap. V), les capitaines Jean-Baptiste de Preux, de Sierre, Christian Gattlen, de Rarogne (1777-1866, officier au service de Sardaigne, de France et de Naples ; a laissé des Mémoires), et Louis-Adrien Pignat, de Vouvry (*infra*, note 26 du chap. III). Cf. *DHBS*, t. II, p. 404 ; A. Maag, *Die Schicksale der Schweizerregimenter in Napoleons 1 Feldzug nach Russland 1812*, Bienne, p. 27.

<sup>2</sup> Joseph-Hyacinthe Clemenzo avait épousé à Sion, le 20 novembre 1801, Marguerite Pignat, fille de François-Nicolas, châtelain de Vouvry, et d'Elisabeth Plumet. La famille Pignat est citée à Vouvry dès 1368. Alphonse Pignat, Dr en théologie, chanoine de Sion, vicaire général, doyen de Valère, professeur au collège et au séminaire, oncle de la mariée, célébra l'union en présence de Barthélemy Produit, notaire à Leytron, et d'Emmanuel Pignat, étudiant à Sion (plus tard chanoine de Saint-Maurice), frère de l'épouse, les deux témoins. Marguerite Pignat était née à Vouvry en 1779. *Registre des mariages de la Cure de Sion, 1699-1811*. Cf. *Armorial valaisan*, pp. 195-196

et j'avais deux enfants<sup>3</sup>), enchanté d'un autre côté de porter des épaulettes et un uniforme éclatant (j'avais alors 25 ans), j'acceptai avec empressement la proposition. Je réunis 200 volontaires avec lesquels je partis.

Pour la première fois, je traversai ce mont Simplon où le génie français s'immortalisa en construisant une superbe route à travers les rochers et les précipices pour communiquer en voiture avec l'Italie<sup>4</sup>. Après avoir dépassé le Simplon, nous arrivâmes dans les plaines de la Lombardie. Nous avons pu admirer, mais de loin, les Iles Borromée en côtoyant le lac Majeur. Nous passâmes à Novarre, à Ferrare, et enfin nous atteignîmes Alexandrie<sup>5</sup> où, pour la première fois de ma vie, j'ai été sur le point de voir les verrous d'une prison tirés sur moi, et cela pour n'avoir

---

<sup>3</sup> Virginie, née en 1804, et Patience, née en 1805, toutes deux à Ardon.

En 1824, Virginie entre dans la Congrégation des Sœurs de la Charité sous le nom de Sœur Pauline. Elle fait son noviciat à Saint-Paul en Chablais puis, après sa profession, elle devient directrice du pensionnat de Boège où on la trouve en 1830. En 1836, la Congrégation établit, sous la direction de Sœur Pauline, un pensionnat à Taninges, qui est très florissant jusqu'en 1842, où s'ouvre le pensionnat de La Roche (transféré en 1904 à Saint-Maurice en Valais). Vers 1845, Sœur Pauline est envoyée à Douvaine, puis, en 1853-54, à Chambéry, où elle prend le brevet de pharmacienne. En 1861, elle retourne à Douvaine, à la demande du maire, le marquis Tredicini de Saint-Séverin, et de la Municipalité, pour se vouer au service des pauvres et des malades. Elle finit ses jours à Taninges, où elle décède le 18 février 1881, âgée de 77 ans, après une vie de dévouement et d'édification. L'obituaire de la Congrégation fait d'elle un bel éloge, dont nous extrayons ce passage : « Cette regrettée Sœur possédait de rares talents joints aux vertus d'une excellente religieuse ; le bien qu'elle a fait pendant ses longues années de dévouement, ne pourrait pas être contenu dans un gros volume. »

Sœur Pauline était entrée dans la Congrégation alors que vivait encore la fondatrice, sainte Jeanne-Antide Thouret, décédée à Naples le 24 août 1826.

Renseignements aimablement communiqués par R<sup>d</sup>e Sœur Carmella Chasot, Supérieure provinciale des Sœurs de la Charité de La Roche-sur-Foron, que nous remercions très respectueusement.

Quant à Patience, elle épousera en 1827 Jean-François-Alexandre Dunoyer, Dr en médecine. Voir plus loin, chap. XI.

<sup>4</sup> Cette route fut construite du 22 mars 1801 au 15 septembre 1805 par 5000 ouvriers sous la direction de l'ingénieur Nicolas Céard. Cf. *Armorial valaisan*, p. 52, et Robert Céard (fils de Nicolas), *Souvenirs des travaux du Simplon*, Genève, Fick, 1837. Cette route, appelée « Voie Napoléone », était donc toute récente lorsque Clemenso y passa en 1806.

<sup>5</sup> Alexandrie, ville à 75 kilomètres à vol d'oiseau au Sud-Est de Turin. Sous le premier Empire chef-lieu du Département de Marengo. Ses fortifications, maintenant démolies, l'avaient rendue, sous les Français, une des plus fortes places de l'Europe. Ce fut aussi, pour les engagés valaisans, l'un des principaux lieux de rassemblement et d'incorporation dans les unités respectives.

Clemenso cite, en passant et sans donner de détails, la ville de Ferrare qu'il aurait traversée avec son détachement en allant de Novare à Alexandrie. La situation de Ferrare, au début du delta du Pô, à quelque 240 km. à l'Est d'Alexandrie, paraît exclure cet itinéraire. Sans doute l'auteur des *Souvenirs*, écrivant près d'un demi-siècle après les événements, a-t-il commis une confusion de noms...

pas fait visite, en passant, au fameux Général Lespinoï<sup>6</sup> ; mon ignorance dans le métier m'a sauvé de cette crise.

Malgré les plaines fertiles que nous parcourions, malgré les villes opulentes que nous traversions, nous ne pouvions nous empêcher de nous rappeler notre pauvre patrie qui était loin d'égaliser les splendeurs des objets que nous trouvions sur notre passage. Malgré la douce température de l'Italie, une partie de nous regrettait encore l'air glacial de nos montagnes.

Arrivés au sommet de la Bouquetta<sup>7</sup>, montagne qui commence à Voltagio pour finir à Saint-Pierre d'Arena<sup>8</sup>. Depuis son plateau on découvre un panorama des plus admirables, Saint-Pierre d'Arena avec ses jardins, ses villas plus élégantes les unes que les autres ; on voit enfin Gênes, à juste titre dite la Superbe, en forme de fer à cheval. Ses pieds sont baignés par la mer, sur laquelle voguent des bâtiments et des barques pavoisées par toutes sortes de couleurs. Du côté opposé est une montagne stérile, suite des Appenins.

Arrivés à la Lanterne<sup>9</sup> qui, pendant la nuit, sert de fanal aux vaisseaux, vous entrez dans la Strada Nova<sup>10</sup> d'une largeur immense avec des trottoirs à se promener quatre personnes de front. Cette rue a [une] demi-lieue de long ; de deux côtés ce sont des palais à quatre étages, tous de la même hauteur, avec terrasse au-dessus, les murailles entièrement en marbre soit rouge, soit gris, soit blanc, soit noir. Quelle différence avec nos maisons du Vallais !

Le 23 septembre 1806, nous fûmes installés à la Caserne des

---

<sup>6</sup> Peut-être s'agit-il du général Augustin Lespinasse (1736-1816) ? Celui-ci, né à Reuilly-sur-Loir, capitaine d'artillerie en 1769, major en 1788, lieutenant-colonel en 1791, chef de brigade en 1793, resta au service de la République, puis de l'Empire. Il prit part à la campagne d'Italie et à celle des Pyrénées et devint général de brigade. Après le 18 Brumaire (9 novembre 1799) qui institua le Consulat. Lespinasse fut sénateur. Plus tard, à la 2<sup>e</sup> Restauration, il fait partie de la Chambre haute. Chevalier de S. Louis. *Dictionnaire de la Révolution*, t. II, p. 423.

<sup>7</sup> Bouquetta ou la Bocchetta. Passage de la Chaîne des Appenins de 772 mètres d'altitude à une quinzaine de kilomètres au Nord de Gênes. Col célèbre souvent disputé entre les Génois et leurs ennemis. L'abbé Etienne Gard, de Bagnes, franchit le col de la Bocchetta pour se rendre à Gênes, le 6 novembre 1748. Cf. Etienne Gard (1719-1758), *L'histoire de mes voyages*, relation publiée par André Donnet dans *Vallesia*, t. VII, 1952, pp. 15, 94-97.

<sup>8</sup> Saint-Pierre d'Arena, petite ville dans les faubourgs de Gênes, à l'Ouest.

<sup>9</sup> La Lanterne ou le Phare, tour quadrangulaire de 128 m. de hauteur, qui s'élève sur un promontoire appelé Capo di Faro.

Construction du XV<sup>e</sup> siècle, du haut de laquelle l'on jouit d'un magnifique panorama sur la ville et ses alentours.

<sup>10</sup> La Strada Nuova, aujourd'hui appelée rue du XX septembre, est bordée de palais de marbre remarquables par leurs architectures et leurs décors mosaïqués. C'est l'une des principales rues qui unit le centre de la ville à la région suburbaine. *Souvenirs de Gênes*, édit. A. P., Gênes, 1938.

Capucines, qui se trouve sur les glacis<sup>11</sup>. Cette ville avait pour général de division Monsieur Monchoisi, pour général de brigade M<sup>r</sup> Morangier, et pour commandant de place M<sup>r</sup> Mouret aussi général. Le préfet était M<sup>r</sup> de la Tourrette.

Ma première visite fut pour Monsieur Charles de Bons<sup>12</sup>, de Saint-Maurice, chef commandant le Bataillon. Ce digne homme que j'ai toujours regardé comme un père me reçut comme son propre fils et je le vois encore presque les larmes aux yeux m'annoncer que le brevet pour lequel on m'avait proposé n'était pas arrivé, et [il] m'engagea à me laisser inscrire comme simple soldat. Retourner dans mon pays ? j'avais des motifs plus que plausibles pour ne pas le faire : d'abord, ce mariage qui m'était devenu odieux était un des principaux motifs ; secondement, je me mettais dans le cas de faire une seconde fois ce voyage, et j'avais l'espoir certain, en restant, de recevoir mon brevet. J'acceptai donc la proposition de M<sup>r</sup> de Bons. C'est donc du 23 septembre 1806 que datent mes services.

Le lendemain de mon incorporation je fus fourrier et quelques jours après sergent-major ; enfin on me donna la comptabilité du Bataillon. Les officiers étaient logés dans des pavillons ; en ma qualité de comptable, on m'assigna un logement dans ces pavillons. Tous les jours j'allais prendre des leçons de comptabilité chez Monsieur le quartier-maître du 67<sup>e</sup> Régiment de ligne, et au bout de quelques mois de pratique, j'ai eu la satisfaction de voir arrêter la comptabilité du Bataillon par Monsieur Scrat, sous-inspecteur aux revues, qui consigna des éloges très flatteurs pour moi dans le registre de délibération.

Nous quittâmes Gênes après vingt-deux mois de séjour. Nous restâmes deux mois à Port-Maurice<sup>13</sup>, gros bourg situé sur le bord de la mer. Depuis là, je fis deux voyages à Gênes pour aller chercher la solde de la troupe. Je côtoyais à mulet la Rivière de Gênes ; les paysans me désignaient en me voyant passer : « *Ecco l'officiale Rosso.* »

---

<sup>11</sup> La Caserne des Capucines se trouvait à proximité d'un couvent de cet Ordre, dans la périphérie de l'ancienne ville du côté de la place actuelle de France.

<sup>12</sup> Charles-Louis-Joseph de Bons (parfois Debons) (1756-1841), né à Saint-Maurice. Entré cadet au Régiment de Courten en avril 1769, sous-lieutenant 1773, puis lieutenant, capitaine et major. Lieutenant-colonel du bataillon valaisan qu'il organisa sur l'ordre de Napoléon, chevalier de S. Louis, président de Saint-Maurice après sa retraite, député à la Diète valaisanne. Il avait épousé en 1792, Adélaïde, fille de Pierre de Chaignon, Résident de France en Valais, et de Louise de Quartéry. *Armorial valaisan*, p. 38 ; *Etat des officiers au Régiment de Courten Antoine-Panrace 1720-1789* ; Ch.-L. de Bons, *Origine et généalogie de la famille de Bons*, Sion, 1864, p. 34 ; H. de Mandrot, *Recueil de généalogies vaudoises*, t. I, Lausanne, 1914, p. 146.

<sup>13</sup> Port-Maurice ou Porto-Maurizio, ville de la Riviera di Ponente ou Riviera italienne à l'Ouest de Gênes, à une centaine de kilomètres de cette ville. En 1923, Porto-Maurizio et la localité voisine d'Oneglia ont été réunis en une seule agglomération sous le nom d'Imperia.

### III. Campagne en Catalogne (1808-1810)

Enfin, nous partons de Port-Maurice, moi en avant avec les fourriers pour préparer les logements, et cela comme faisant fonction de quartier-maître. Je me rappellerai toujours que, partant tous les jours à 3 heures du matin, nous arrivâmes par une nuit si obscure qu'à la montagne de la Tourbille <sup>1</sup>, au lieu de continuer notre route sur Nice, nous arrivâmes aux portes de la ville de Monaco ; nous y sommes entrés pour nous restaurer sans même être arrêtés par le portier de la ville qui, par dérision, est appelé le commandant de place. Enfin, à la pointe du jour, nous reprîmes notre marche pour nous rendre à Nice, ville superbe, dont le climat est si doux qu'elle sert de refuge aux poitrinaires de tous les pays. Les promenades d'orangers, [de] citronniers, de grenadiers, sont communes dans cette ville sise au bord de la mer. Les habitants sont doux et affables ; ils diffèrent totalement de ceux de Gênes où les hommes sont grossiers ; les femmes, par contre, sont très aimables, elles sont en général non seulement jolies, mais superbes ; au reste, le costume prête beaucoup à leur beauté <sup>2</sup>.

En partant de Nice et sur les frontières du Département du Var, nous passâmes le *Rubicon*, rivière remarquable dans l'histoire <sup>3</sup>. Nous voilà en France et arrivés à Brinioles <sup>4</sup>, petite ville

---

<sup>1</sup> La Tourbille, soit La Turbie, Commune du Département des Alpes-Maritimes, arrondissement de Nice, au-dessus de Monaco. La Turbie est connue des historiens par le monument élevé en l'an 13 avant notre ère à la gloire d'Auguste pour rappeler les conquêtes romaines dans les Alpes et en Gaule.

<sup>2</sup> Sans doute l'auteur veut-il ici parler des femmes de Gênes.

<sup>3</sup> Il s'agit probablement ici du Var, fleuve qui bornait autrefois à l'Est le Département de ce nom (par suite de la séparation de l'arrondissement de Grasse et de sa réunion au Département des Alpes-Maritimes en 1860, le Var ne baigne plus le Département qui porte son nom). Quant au Rubicon, aujourd'hui appelé Pisatello, c'est une petite rivière entre Cesena et Rimini, qui se jette dans l'Adriatique et qui séparait dans l'antiquité l'Italie et la Gaule

renommée par ses prunes. Je fus logé chez un des principaux habitants ; on me donna une belle chambre ayant un lit bien confortable. Je croyais passer une bonne nuit, mais quelle fut ma déception ! Me trouvant assailli par des punaises, je fus contraint de me lever et d'étendre un matelas par terre.

Là finirent nos courses par étapes ; nous reçûmes l'ordre de nous diriger en poste sur Perpignan<sup>5</sup>. Les étapes furent donc franchies, les officiers en voitures de maître ou en cabriolets, les soldats en voitures à échelles, entassés les uns sur les autres comme on parque des moutons ; couverts de poussière, on ne distinguait plus la couleur de leur habit. Avignon, Beaucaire, Tarascon, Montpellier, Lunel, Béziers, Pésenas, Narbonne<sup>6</sup> furent franchies sans pouvoir les examiner.

Arrivés enfin à Perpignan, nous reçûmes l'ordre de franchir la frontière pour nous rendre en Catalogne<sup>7</sup>. Chaque soldat reçut 25 cartouches (prélude des bals auxquels nous devons assister !). En effet, arrivés au Boulou<sup>8</sup>, dernier village de France, nous descendîmes la Tôte<sup>9</sup> qui le sépare d'avec la Jonquiera<sup>10</sup>, première petite ville d'Espagne. A [une] demi-lieue de cette place, nous fûmes harcelés par une bande de partisans postée sur la hauteur de la colline dont les deux bords rendaient le passage très étroit<sup>11</sup>. Nous crûmes être transportés aux Thermopyles.

---

Cisalpine. Ce fait a induit en erreur notre mémorialiste qui, écrivant à soixante-treize ans et se rappelant que le Rubicon était une limite, le situait entre l'Italie et la France... A moins qu'il ait tout simplement employé ici le nom du *Rubicon* dans son sens métaphorique, comme il évoquera plus loin les *Thermopyles* ou *Cincinnatus*...

<sup>4</sup> Brignoles, chef-lieu de canton dans le Département du Var, arrondissement de Toulon ; au siècle dernier, Brignoles était chef-lieu d'un arrondissement qui comprenait 62 communes réparties en 8 cantons. Le *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de M.-N. Bouillet (16<sup>e</sup> édit., 1860) cite spécialement parmi les produits du terroir les « prunes dites de Brignoles ».

<sup>5</sup> Clemenso écrit constamment *Perpignam*, pour Perpignan, chef-lieu du Département des Pyrénées-Orientales.

<sup>6</sup> L'ordre géographique serait plutôt le suivant : Avignon, Tarascon, Beaucaire, Lunel, Montpellier, Pézenas, Béziers, Narbonne, Perpignan.

<sup>7</sup> Après l'abdication de Charles IV et de son fils Ferdinand VII, le peuple espagnol s'était révolté contre Joseph Bonaparte imposé comme roi d'Espagne par son frère Napoléon. Ce dernier entreprit une guerre dans ce pays qui dévora ses forces sans résultat. Un corps d'armée fut dirigé sur la Catalogne et cinq corps au nord du pays. Cf. L. Madelin, *Affaires d'Espagne 1807-1809*, pp. 223-225.

<sup>8</sup> Le Boulou, commune des Pyrénées-Orientales, arrondissement de Ceret, station thermale.

<sup>9</sup> Peut-être le Tech, petit fleuve du midi de la France, traversant le Département des Pyrénées-Orientales et se jetant dans la Méditerranée, après avoir baigné Céret et le Boulou.

<sup>10</sup> La Jonquiera ou la Junquera, bourg espagnol à 6 km. de la frontière française.

<sup>11</sup> C'est le célèbre passage du Perthus, franchi par Annibal (218 av. J.-C.).

Quelques coups de fusils sont tirés ; on finit par rendre le passage libre, mais M<sup>r</sup> Rapaz, notre porte-drapeau<sup>12</sup>, fut tué sur place. Ce jeune homme était de Saint-Maurice ; nous transportâmes son cadavre ainsi que quelques blessés. Arrivés au Pont-Moulin<sup>13</sup>, nous recommençons à subir une décharge de ces mêmes partisans commandés par le baron d'Erolles<sup>14</sup> ; cette escarmouche nous blessa encore quatre hommes. Nous arrivons enfin à Figuera<sup>15</sup>, ville dominée par le plus beau fort que j'aie vu de ma vie. Il peut contenir quarante mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Nous trouvâmes Figuera entièrement pillée et saccagée par les troupes qui nous avaient devancés ; c'est là que résidait exilée la mère de Louis-Philippe<sup>16</sup> et dont les tonneaux de vins exquis d'Espagne étaient défoncés, gisant sur la place et les rues.

Les Français étaient déjà maîtres du fort qui, disait-on, avait été livré par trahison. Là résidait le Maréchal Augereau<sup>17</sup>, ainsi

---

<sup>12</sup> Joseph-Louis Rappaz (1778-1808), né à Saint-Maurice, fils de Jean-François et de Marie-Françoise Ritter. Sous-lieutenant, porte-drapeau du Bataillon valaisan de Bons au service de Napoléon. Il avait épousé en 1807, à Saint-Maurice, Marie-Louise Duprez, dont il eut une fille, Marie-Virginie, décédée en 1852, alliée à Jean-Louis Voeffray. Joseph-Louis était frère de Jacques-Claude-François (1790-1857), chanoine de Saint-Maurice, et de Jean-Maurice (1792-1858), avocat à Monthey. *Armorial valaisan*, p. 205 ; *Notes généalogiques* par le chanoine Boccard, manuscrit aux Archives de l'Abbaye de Saint-Maurice, p. 151 ; *Registres paroissiaux* de la cure de Saint-Sigismond, Saint-Maurice.

<sup>13</sup> Pont-Moulin, soit Pont-de-Molins, village à 6 km. de Figueras.

<sup>14</sup> Baron d'Erolles ou d'Erolès, né en 1785 aux environs de Talarn au Sud des Pyrénées. En 1809, il se défendit sept mois dans Gérone contre les Français. Commandant des troupes royalistes en 1810, il tint tête aux Français jusqu'au retour du roi Ferdinand VII qui le nomma, en 1814, capitaine-général de la Catalogne. Lors des troubles de 1820, il tint fidèlement pour le même roi, prit en 1822 la Seo d'Urgel où il constitua une régence de trois membres dont il fit partie. Dans les nombreux combats contre les troupes libérales, il fut d'abord victorieux, puis battu par le général Francisco Espoz y Mina (1784-1836) et le général valaisan Antoine de Roten (1780-1845), de Rarogne, lesquels lui brûlèrent son château ancestral. En 1823, il commande un corps espagnol incorporé à l'armée française qui entra en Espagne. Sa santé étant très altérée, il se retire et décède en 1825. *Biographie universelle ancienne et moderne*, Paris, 1837, vol. 63 ; renseignements obligeamment communiqués par M. le comte Zeininger-de Borja, que nous remercions.

<sup>15</sup> Figuera, Figueras, Figuières, Figueres, ville fortifiée de Catalogne, à 25 km. environ au Sud de la frontière française.

<sup>16</sup> La mère de Louis-Philippe était la princesse Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre (1753-1821), mariée en 1769 à Philippe d'Orléans (1747-1793). Leur fils aîné, Louis-Philippe (1773-1850), reçut, en 1809, de la junte de Séville l'invitation de se rendre en Espagne pour se mettre à la tête du parti national et repousser l'invasion française. Il vint à cet effet en Catalogne, puis à Séville (1810), mais il ne fut pas soutenu par ceux-mêmes qui l'avaient appelé, et il se rembarqua pour la Sicile. Il sera roi des Français de 1830 à 1848.

<sup>17</sup> Pierre-François-Charles Augereau (1757-1816), né à Paris. Il exécuta le coup d'état du 18 Fructidor (4 septembre 1797) ordonné par le Directoire contre

que les Généraux Baragues d'Illiers, Verdier et Conalloux<sup>18</sup>. On nous dirigea sur Rose<sup>19</sup> pour faire le blocus de cette place et de son fort afin d'empêcher les renforts que les Espagnols auraient pu recevoir par mer. Cette place ne tarda pas à se rendre et le fort appelé le Bouton de Rose ayant été pris, le Bataillon en reparti avec une division pour se rendre au siège de Gironne<sup>20</sup>.

Etant près de Figueres, M<sup>r</sup> de Bons me dit : « Prenez mon cheval, allez au fort<sup>21</sup> pour prendre l'argent nécessaire et après avoir fait entrer les malades à l'hôpital, vous pourrez facilement rejoindre la division. » Mais, ô malheur ! à peine entré dans le fort, les partisans profitant du départ des généraux et ayant perdu de vue la division, bloquèrent la place, [et] me voilà enfermé avec mon cheval, femmes et enfants ! Nous y restâmes bloqués trois semaines ; les vivres manquaient, nous étions réduits à un quart de ration parce qu'on avait dégarni la place des vivres pour le siège de Gironne ; heureusement que Monsieur Marie, quartier-maître d'un régiment et faisant fonction de commissaire de guerre dans la place, me rencontra un jour sur la grande place [et], m'abordant, me demanda si je n'étais pas le quartier-maître des Vallaisans ; sur ma réponse affirmative, il me dit : « J'ai négligé la comptabilité de mon régiment ; si vous vouliez m'aider à la rétablir, je vous serais reconnaissant. » Comme vous pouvez le penser, j'acceptai cette proposition. Depuis lors, nous fûmes exempts de faire la chasse aux gros rats qui se trouvaient dans les casemates, car moi, je rétablis sa comptabilité, et M<sup>r</sup> Marie me fournissait des rations plus que suffisantes soit pour moi, soit pour les personnes que j'avais conduites au fort, soit enfin le fourrage nécessaire au cheval. Presque tous les jours je mangeais à sa table où rien ne manquait.

---

le Conseil des Anciens et le Conseil des Cinq-Cents. Augereau se distingua dans les campagnes de la République et de l'Empire et fut créé par Napoléon maréchal de France et duc de Castiglione en Vénétie où il avait battu les Autrichiens en 1796.

<sup>18</sup> Louis Baraguey d'Illiers ou Baraguay d'Hilliers, né à Paris en 1764, lieutenant au régiment d'Alsace, aide de camp ; participa à la campagne d'Italie (1797-1798) et à la prise de Bergame et de Venise ; à l'expédition d'Egypte (1798) et à la prise de Malte ; aux campagnes d'Allemagne et d'Espagne ; il commandait une division en 1812 dans la Grande Armée ; tombé malade, il meurt à Berlin en 1812, comte de l'Empire.

Jean-Antoine Verdier (1767-1839), né à Toulouse. Il fit la campagne d'Italie, suivit Bonaparte en Egypte, puis fit la campagne d'Espagne où il fut à la prise de Gérone ; puis la campagne de Russie après laquelle il retourna en Italie.

<sup>19</sup> Rose ou plutôt Rosas, petite ville espagnole qui donne son nom à un golfe du littoral méditerranéen, à 20 km. environ à l'Est de Figueras ; elle est dominée par d'importantes fortifications sur les rochers qui la surplombent.

<sup>20</sup> Gironne, Girone, Gérone, Gerona, ville de Catalogne sur le Ter, chef-lieu de province ; ville autrefois très fortifiée.

<sup>21</sup> Fort de Figueras.

Au bout de trois semaines, on vint débloquer le fort en y laissant une forte garnison ainsi que dans la ville. Je partis donc pour rejoindre le Bataillon qui faisait partie du siège de Gironne, [place] fortifiée par sept forts. Nous tîmes le blocus pendant six semaines par des chaleurs étouffantes, au bout desquelles les Espagnols reçurent des renforts si considérables que nous fûmes obligés de lever le siège, et si les Espagnols, au lieu de nous laisser défiler paisiblement par la Montagne Noire, se fussent portés au bas de cette montagne pour nous couper la retraite, nous étions tous prisonniers ; leur manque de tact[ique] nous sauva et nous pûmes revenir à Figueres.

Enfin, après des renforts considérables reçus de France, on se décida à faire un second siège, qui dura encore fort longtemps, car les Espagnols sont intrépides à soutenir un siège ; naturellement sobres, ils se contentent de fort peu. L'enthousiasme pour leur Roi Ferdinand<sup>22</sup> tenait de la frénésie, car dans Gironne, même les prêtres étaient à la tête des assiégés et deux compagnies de femmes y étaient organisées pour desservir les canonniers sur les remparts. Elles chantaient des chants patriotiques insultant les Français.

Enfin, après bien des pertes<sup>23</sup>, après un bombardement affreux qui dura plusieurs jours et plusieurs nuits sans relâche — les maisons s'écroulaient ; on était si près de la ville qu'on entendait les cris des femmes et des enfants —, la brèche était pratiquée à pouvoir entrer un Bataillon de front. L'assaut fut donné. Les Toscans furent les premiers à y monter. Le carnage fut affreux ; on ne se servait plus que de la baïonnette et du sabre. La garnison se rendit<sup>24</sup> avec la condition de sortir [avec] armes et bagages en déposant toutefois les armes et le matériel hors de la ville, ce qui fut fait dans la plaine de Sarria<sup>25</sup>, où les Espa-

---

<sup>22</sup> Ferdinand VII, roi d'Espagne, fils de Charles IV, né à Saint-Ildefonse (1784-1833). Acclamé roi en mars 1808, il est la même année relégué par Napoléon en France, au château de Valençay (Indre) ; restauré en 1813, il régna jusqu'à sa mort en 1833.

<sup>23</sup> Au siège de Gérone, le bataillon valaisan faisait partie de la brigade du général Amev, sous les ordres du général Verdier. Pierre-François-Joseph Amev (1768-1846), d'Albeuve (Fribourg), entré au service de France sous Louis XVI, fit toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, jusqu'en 1815 ; il fut créé commandeur de la Légion d'honneur, baron de l'Empire, enfin chevalier de S. Louis par Louis XVIII (*DHBS*, t. I, p. 299). Durant les six mois (6 juin-11 décembre 1809) que dura le siège de Gérone, les Valaisans perdirent le tiers de leur effectif. Cf. P. de Vallière, *Honneur et Fidélité*, Lausanne-Genève, 1940, p. 684.

<sup>24</sup> Gérone capitula le 11 décembre 1809 après des opérations fort longues. Le général Gouvion-Saint-Cyr (*infra*, note 31 du chap. V) qui l'avait investie, parut conduire si lentement ce siège, qu'il fut remplacé par Augereau. L. Madelin, *La Crise de l'Empire 1810-1811*, t. IX, pp. 190-191.

<sup>25</sup> Cette plaine se trouve entre Gérone et le village de Sarria, à deux ou trois kilomètres au Nord de Gérone.

gnols se constituèrent prisonniers et défilèrent au milieu de l'armée française qui formait la haie.

Par un singulier effet, parmi les officiers prisonniers se trouvait mon beau-frère Monsieur Pignat<sup>26</sup>, Capitaine au service d'Espagne, dans le Régiment de Bassa. A ma demande, il me fut confié ; il avait ses habits en lambeaux et couverts de vermine. Je le conduisis à Perpignan, où je le fis habiller et, lui ayant donné quelque argent, je le remis au transport des prisonniers qui étaient dirigés dans l'intérieur de la France.

Ma mission terminée, je rejoignis le Bataillon qui partit pour Barcelone<sup>27</sup>, après avoir contemplé les ruines de Gironne qui, d'une ville florissante, n'offrait plus que dévastation et ruine. On y laissa une forte garnison commandée par le Général Verdier ; les autres généraux étaient partis avec le Maréchal pour Barcelone. Barrague d'Illers fut envoyé à Figuières. Le Bataillon à peine eut-il le temps de voir cette superbe ville de Barcelone, la seconde de l'Espagne, qu'il fut envoyé à Terrouella<sup>28</sup> de Mont Gris, pays délicieux sur le bord de la mer, où le chocolat m'était donné tous les matins par ma bourgeoise<sup>29</sup>, une des [plus] belles femmes que j'aie vues depuis mon départ de Gênes.

Le séjour fut de courte durée ; nous reprîmes des cantonnements dans les environs de Figueres. J'étais alors sous-lieutenant. Je fus désigné pour commander la place de Bascara<sup>30</sup> où était le magasin central de la Catalogne, moitié chemin de Figueres à Gironne. Le Bataillon était détaché au Pontus à [une] demi-lieue de moi. Dans la place que je commandais, se trouvait un

---

<sup>26</sup> Louis-Adrien Pignat (1772-1836), fils de François-Nicolas et d'Elisabeth Plumet, né à Vouvry. Entré, en 1795, au service d'Espagne dans le régiment de Courten devenu de Preux, il devint sous-lieutenant en 1796, lieutenant en 1801, capitaine au régiment de Baza en 1809 ; fait prisonnier une première fois à la bataille de Baylen (1808), puis relâché, il était entré dans la junte de Séville. Fait prisonnier une seconde fois à Gérone (1809), il est dirigé sur Dijon. Sous la Restauration, il fait partie du 2<sup>e</sup> Régiment suisse au service de France, est créé chevalier de S. Louis en 1821, fait les campagnes d'Espagne de 1824 à 1827, est fait chevalier de S. Ferdinand en 1826 ; il est enfin licencié en 1830. Cf. *Armorial valaisan*, p. 195 ; *Etat de service des officiers valaisans en vertu de la capitulation de 1816*, Archives Cantonales, Sion, *Service étranger*, B. 21, N. 14 ; *Au service de l'Espagne, Notes sur le régiment de Courten-de Preux*, dans les *Annales valaisannes*, 1<sup>re</sup> série, 1921, pp. 124-140.

<sup>27</sup> Clemenso écrit *Barcellona* pour Barcelone, principale ville de la Catalogne.

<sup>28</sup> Torroella, ville sur le Ter (comme Gérone), près de son embouchure dans la mer.

<sup>29</sup> Hôtesse, logeuse. La même expression est employée plus loin par Clemenso lorsqu'il désigne le tenancier de l'*Hôtel de l'Écu de France* à Heidelberg sous le nom de « bourgeois » (*intra*, chap. VII).

<sup>30</sup> Bascara, ville sur la Fluvia, au Sud de Figueras, à mi-chemin entre cette ville et Gérone.

bataillon des princes de la Confédération du Rhin<sup>31</sup>, un détachement d'artillerie, quatre pièces de canon, et quinze douaniers qui étaient chargés de venir me consigner tout ce qui revenait de Gironne. Tous les jours j'étais obligé de faire escorter les convois partant pour Gironne et pour Figueres. Là, j'aurais pu faire ma fortune si j'avais su profiter des circonstances. Un jour, un maraudeur me fut présenté ayant un portemanteau rempli de bijoux volés à Gironne. J'ai eu la bêtise de renvoyer ce portemanteau au gouverneur de Gironne qui, en le gardant, se contenta de m'écrire une lettre flatteuse, que par dépit j'ai jetée au feu ! Un autre jour, on me conduisit dix-huit mulets ; les paysans se jetaient à mes genoux protestant qu'ils étaient Français des environs de Perpignan, qu'ils avaient été mis en réquisition avec leurs mulets. Voyant toute la probabilité de leurs assertions, je leur dis qu'ils pouvaient reprendre leurs mulets gardés dans l'écurie de la maison que j'habitais, mais qu'ils ne pouvaient les prendre qu'à 11 heures du soir en évitant de passer sur le pont de la Fluvia<sup>32</sup>, rivière qui baignait les murs de Bascara, et je leur ai indiqué un gué. Je reçus la récompense de cette bonne action car, un an après, je fus en cantonnement dans leur pays où je fus entouré de caresses et M<sup>r</sup> Verdier n'eut pas cette prise.

---

<sup>31</sup> En 1806, l'Empire d'Allemagne cessa d'exister ; son chef, François II, ayant renoncé à son titre, ne conserva que ses possessions héréditaires et prit le nom de François I<sup>er</sup>, empereur d'Autriche. La plus grande partie de l'Allemagne, sauf l'Autriche et la Prusse, s'unirent alors sous le nom de Confédération du Rhin, dont Napoléon se déclara le protecteur.

<sup>32</sup> La Fluvia, rivière traversant Bascara et se jetant dans la Méditerranée entre S. Pedro-Pescador et Armentera.

## IV. En garnison dans les Pyrénées (1810-1811)

Dans cet intervalle, un nommé M<sup>r</sup> Boudet fut envoyé comme quartier-maître du Bataillon ; je continuai donc ma carrière active et remis à Monsieur Boudet mes fonctions. Quelque temps après, cet officier fut pris par les Espagnols avec tous les registres, parce que, n'ayant pas de dépôt, le quartier-maître suivait toujours le Bataillon, qui fut envoyé à Prats de Molo<sup>1</sup>, extrême frontière de la Catalogne, et cela pour empêcher les miquelets<sup>2</sup> de faire leurs incursions sur le territoire français.

Alors, le Conseil d'administration me pria de reprendre les fonctions de quartier-maître, emploi qu'on a de nouveau sollicité pour moi en remplacement de M<sup>r</sup> Boudet qu'on croyait tué. Je me mis en devoir de recueillir tous les papiers qui nous restaient avec les anciens registres qui avaient été par précaution laissés à Perpignan lors de notre entrée en Espagne. Je me rendis à Perpignan auprès de M<sup>r</sup> Auguste Berger, sous-inspecteur aux revues, et pendant deux mois consécutifs, je travaillai sans relâche à rétablir cette comptabilité laissée délabrée et même erronée par M<sup>r</sup> Boudet. J'ai été assez heureux pour parvenir à mon but comme le prouve la lettre de M<sup>r</sup> Berger du 21 octobre 1809, qu'on trouvera avec mes brevets.

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui Prats-de-Mollo, petite ville française dans la vallée du Tech, au pied du col d'Ares qui la relie à la localité espagnole de Mollo. Prats-de-Mollo (Clemenso écrit généralement : Prats de Molo) est à 23 km. au Sud-Ouest de Céret. Les fortifications datent de Louis XIV qui y éleva le fort de la Garde dont Vauban fit les plans. Au moyen âge, Prats-de-Mollo était une résidence des rois d'Aragon ; on y admire encore une église romano-gothique. Le nom se prononce Prats de Moyo comme, en Valais, Fully se prononce Fuyi.

<sup>2</sup> On appelait ainsi les habitants espagnols des Pyrénées qui exerçaient le métier de guides dans les montagnes. Ils servaient dans les troupes espagnoles comme corps irréguliers. Napoléon en forma en 1808 un corps de partisans pour lutter contre les guérilleros espagnols.



**Prats-de-Mollo**  
(Pyrénées-Orientales)

Au premier plan, le Tech, petit fleuve qui se jette dans la Méditerranée  
Sur une colline, remarquable église romano-gothique

Le 24 octobre 1810, je reçus ma nomination de quartier-maître. Dans cet intervalle, MM. de Bons, chef de bataillon, Eyer et Denucé, Capitaines<sup>3</sup>, reçurent leur retraite. M<sup>r</sup> de Bons fut remplacé par M<sup>r</sup> Blanc, adjudant-major<sup>4</sup>.

En février 1811, contre toute attente, M<sup>r</sup> Boudet rentra et on dut faire part de cette rentrée au Ministre de la guerre qui écrivit de suite à M<sup>r</sup> Blanc, notre nouveau chef, en lui disant : « Prévenez M<sup>r</sup> Clemenso que mon intention est de l'envoyer [comme] quartier-maître dans un régiment français, à moins qu'il [ne] préfère être nommé Lieutenant au Bataillon. »

Je me décidai pour ce dernier choix, préférant de rester avec mes compatriotes et avec M<sup>r</sup> Blanc qui me considérait comme son prédécesseur, plutôt que d'aller dans un régiment où je n'étais pas connu et avec l'incertitude de rester encore longtemps sous-lieutenant. Ma nomination de Lieutenant au Bataillon eut en effet lieu le 17 mai 1811. Pour la seconde fois, je remis la comptabilité à M<sup>r</sup> Boudet, qui était bien loin d'être bien vu et qui était surveillé, d'après la lettre de M<sup>r</sup> Berger, dont, pour mon compte, j'ai toujours possédé la bienveillance. Il m'envoya à Prats de Molo une lettre de recommandation pour son ami M<sup>r</sup> de

---

<sup>3</sup> Sur le lieutenant-colonel de Bons, cf. *supra*, note 12 du chap. II. Le capitaine Eyer appartenait à une famille du Haut-Valais citée dès le XIV<sup>e</sup> siècle à Naters et dans la région (*DHBS*, t. III, p. 45 ; *Armorial valaisan*, p. 90) ; Jean-Joseph Eyer fut nommé capitaine au Régiment de Streng au service de Piémont le 27 février 1797 (*Etat de service du Régiment de Streng*). Quant au capitaine Denucé ou de Nucé, il s'agit de Pierre-François-Xavier-Benjamin, né en 1774 à Sion, fils de Gaspard-Benjamin, ancien capitaine au service de France ; Pierre-François-Xavier-Benjamin fut aussi capitaine en France en 1791, puis au Régiment valaisan en Espagne, chevalier de S. Louis, plus tard commissaire au Bureau des Pensions à Sion en 1833 (*Armorial valaisan*, p. 185).

<sup>4</sup> Pierre-Joseph Blanc, né le 22 juillet 1769 à Saxonne-Ayent, fils de François-Joseph Blanc, conseiller, et de Madeleine Savioz. En 1793, porte-enseigne dans le Régiment suisse-valaisan de Courten au service de Sardaigne. En 1797, sous-lieutenant de grenadiers au bataillon valaisan de Streng, puis de Bellmont. Il revient en Valais en 1798 et prend part à la bataille de Finges où il est blessé. En 1799, entre comme capitaine-adjudant au bataillon helvétique. En 1807, lors de la création du bataillon valaisan selon la capitulation de 1805 avec Napoléon, Blanc est adjudant-major. En 1810, à la mise en retraite du lieutenant-colonel Charles de Bons, il le remplace au commandement et fait ainsi la campagne de Russie. En avril 1813, major au 11<sup>e</sup> léger, puis au 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie de marine ; il rentre au 11<sup>e</sup> léger comme major titulaire en décembre 1813. Détaché le 10 février 1814, il commande le régiment provisoire de réserve ; en avril, il rejoint le 11<sup>e</sup> léger. Le 4 août 1814, Blanc est mis en non-activité et le 3 mars 1823 admis à la retraite comme lieutenant-colonel avec pension. Il se retira à Prats-de-Mollo où il décéda le 20 mars 1850. D'après un article publié dans la *Sabretache*, et des renseignements communiqués par M<sup>me</sup> Châlon, à Paris, M. Blanc, *Hôtel de la Planta*, à Sion, et M. Joseph Blanc, à Ayent, que nous remercions.

Lacour<sup>5</sup>, sous-préfet de Céret<sup>6</sup>, qui avait une superbe campagne à Prats de Molo et que sa famille habitait toute la belle saison.

Un jour, M. de Lacour vint me faire visite en me disant ces paroles bienveillantes : « *Monsieur, des habitants de Céret où je suis sous-préfet m'ont fait connaître le service que vous leur avez rendu à Bascara ; je viens vous témoigner ma reconnaissance. Quand vous viendrez à Céret, vous rencontrerez ceux que vous avez obligés.* » Je lui remis alors la lettre de M<sup>r</sup> Berger. Le même jour, je dînais chez lui ; [il] me présenta à son épouse entourée de trois petits enfants aussi beaux que leurs parents. Peut-être quinze jours après, Madame me fit prévenir qu'elle allait partir dans deux jours à Céret [et] que son mari serait bien aise de m'y voir. Je demandai la permission à M<sup>r</sup> Blanc qui me l'accorda avec le plus grand plaisir.

Deux jours après, nous partîmes pour Céret où je connus le véritable motif. Au dîner, je vois arriver pour convives quatre paysans endimanchés que, bientôt, je reconnus. M<sup>r</sup> de Lacour, souriant, me dit : « *Voilà vos prisonniers de Bascara.* » Un moment, je croyais être étouffé par leurs embrassements un peu brusques. Après le dîner, ils m'ont entraîné dans tous les cafés de la ville, me désignant comme une bête curieuse, et si je les avais écoutés, je serais resté quinze jours avec eux. Après cela, qu'on dise qu'un bienfait se trouve perdu !

Au bout de trois jours, je repartis, mais seul, pour Prats de Molo, et au bout de huit jours M<sup>me</sup> [de Lacour] est revenue avec ses trois enfants ; j'en fus de suite prévenu par la fille de chambre. Le lendemain, je fus lui faire ma visite. Je m'aperçus bientôt que M<sup>me</sup> de Lacour, née de Montalban, était douée de toutes les qualités : esprit, modestie, talents littéraires et d'agrément, tout lui était familier ; avec cela, un attachement porté à l'idolâtrie pour son mari et ses enfants. Cette femme, par sa position, au lieu d'être orgueilleuse, tous les dimanches après Vêpres se joignait aux femmes et filles de Prats de Molo qui, sur une vaste place hors du bourg, implantée de tilleuls et qu'on nommait le Féral, dansaient, au son du tambourin et de la cornemuse, des danses catalanes qui, souvent, se prolongeaient en avant dans la nuit ; alors, aux arbres, étaient suspendues des lanternes ou des torches de bois de résine. M<sup>me</sup> de Lacour était toujours l'héroïne de ces amusements, car elle aussi avait à peine trente ans.

---

<sup>5</sup> Jean-Nicodème-Auguste de Lacour ou de La Cour, homme politique, né à Saint-Sulpice (Dordogne) en 1764 ; sous-préfet de Céret dans les Pyrénées-Orientales ; élu en 1806 par l'arrondissement de Céret candidat au Corps législatif, sans être appelé à y siéger. *Dictionnaire de la Révolution 1789-1815*, t. II, p. 273.

<sup>6</sup> Céret, chef-lieu d'arrondissement dans les Pyrénées-Orientales, sur le Tech. A environ 8 km. en aval se trouve la station thermale du Boulou.



**Lieutenant-colonel Pierre-Joseph Blanc**

d'Ayent

1769 - 1850

Tout le monde la chérissait parce qu'elle ne faisait aucune distinction du pauvre et du riche. Quand cette famille arrivait à Prats de Molo, c'était une fête pour le bourg.

J'allais presque tous les jours chez eux et j'y dînai très souvent. Notre intimité fut telle que les officiers du Bataillon dirent que M<sup>me</sup> de Lacour était ma maîtresse. Je dirai avec franchise que j'en devins amoureux, mais ce sentiment ne lui a jamais été avisé, parce que sa tendresse pour son mari et ses enfants jointe à la confiance que M<sup>r</sup> de Lacour m'avait accordée m'en faisaient un devoir. D'ailleurs, si j'avais eu la témérité de lui faire un pareil aveu, sa maison m'aurait été fermée pour toujours.

Un jour, elle me dit : « Monsieur Cléménso, si vous n'étiez pas marié, je vous destinerais à une de mes cousines qui, certainement, ferait votre bonheur sous tous les rapports ; mais je sens mon imprudence d'aborder une telle matière puisqu'elle ne peut pas se réaliser ! » Huit jours après cet entretien, Monsieur de Lacour arriva avec la cousine en question. C'était Mademoiselle de Castillon, demeurant à Rivesaltes<sup>7</sup>. En effet, c'était une superbe demoiselle ; j'étais là à dîner avec eux et j'ai eu le temps de me convaincre que M<sup>lle</sup> Eléonore était loin d'avoir les qualités de M<sup>me</sup> de Lacour ; elle m'a paru d'une coquetterie effrénée. Après son départ, qui eut lieu le lendemain, M<sup>me</sup> de Lacour me demanda comme je la trouvais. Je lui répondis : « Bien sous le rapport de la beauté, mais sa coquetterie m'a surpris. » M<sup>me</sup> de Lacour me répondit : « Je conviens que ma cousine est un peu coquette, mais ce défaut, s'il en est un, est pardonnable à une aussi jolie demoiselle. »

---

<sup>7</sup> Rivesaltes, chef-lieu de canton dans les Pyrénées-Orientales, arrondissement de Perpignan, au Nord de cette ville. Le maréchal Joffre (1852-1931) était né à Rivesaltes.

## V. Vers l'Allemagne et campagne de Russie (1811-1812)

En 1810, le Vallais perdit son indépendance ; [il] fut réuni à l'Empire français sous la dénomination du Département du Simplon, qui eut pour premier Préfet Monsieur Derville-Malécharde<sup>1</sup>, pour second Monsieur Echasseriaux<sup>2</sup>, et enfin M<sup>r</sup> le comte de Rambuteau<sup>3</sup>, qui a un château près de Mâcon.

---

<sup>1</sup> Claude-Joseph-Parfait Derville-Malécharde, né à Lyon en 1774. Soldat à l'armée des Alpes et d'Italie, agent militaire, substitut du commissaire civil du Directoire. Nommé secrétaire de Légation française à Milan, puis chargé d'affaires à Lucques, il est ensuite envoyé à Sion en Valais en 1806, où il succède à Echasseriaux. En janvier 1811, Napoléon nomme Derville-Malécharde premier préfet du nouveau Département du Simplon, poste qu'il occupe jusqu'à sa nomination, en mars 1813, à la préfecture de la Sarthe. Cf. Marie-Andrée Sadrain, *La réunion du Valais à la France 1810*, pp. 35-38 ; *Armorial valaisan*, p. 79.

<sup>2</sup> Joseph Echassériaux ou Eschasseriaux, né en 1753 près de Saintes. Député à la Législative, à la Convention, au Conseil des Cinq-Cents et au Tribunal. Sous l'Empire, il représenta la France en Valais de 1804 à 1806, puis à Lucques et Piombino. Créé baron en 1810, il se retira de la politique en 1814 et mourut en 1823. Echassériaux ne succéda pas à Derville-Malécharde, mais le précéda ; il n'y fut d'ailleurs pas préfet (le Département du Simplon ne sera créé qu'à la fin de 1810), mais chargé d'affaires auprès du gouvernement de la République indépendante du Valais. Cf. Sadrain, *op. cit.*, p. 26.

Pendant son séjour en Valais, Echassériaux publia une brochure : *Lettre sur le Valais et ses habitants*, 1806, ainsi que : *Projet de pacification générale*, Vendémiaire, An XII, Sion, 1805, et *Discours prononcé le jour du couronnement devant la Diète générale des premières autorités du Valais et les militaires français en garnison à Sion*, s. l. n. d. Il demanda lui-même son rappel, estimant le pays malsain ! (*DHBS*, t. I, p. 288 ; t. III, p. 15).

<sup>3</sup> Claude-Philibert Barthelot, comte de Rambuteau (1781-1869), né à Charnay (Seine-et-Oise). En 1809, chambellan de Napoléon I<sup>er</sup>, qui le fait comte de l'Empire en 1810 ; l'année suivante, il est en mission en Westphalie. En mars 1813, il fut nommé second préfet du Département du Simplon, succédant à Derville-Malécharde. Devant l'arrivée des troupes alliées du colonel autrichien Simbschen, Rambuteau quitte précipitamment Sion le 24 décembre, emportant

Le Bataillon ne resta pas moins soit à Prats de Molo, soit à Perpignan jusque vers le mois d'octobre 1811. Alors, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Wesel sur le Rhin<sup>4</sup> pour être incorporés dans le 11<sup>e</sup> Régiment d'infanterie légère. Comme on peut se l'imaginer, je fus faire mes adieux à la famille de Lacour ; nous nous quittâmes les larmes aux yeux et cela pour ne plus nous revoir. Adieu le bonheur pour moi !

Cette fois, marchant par étapes, quoique dans une saison avancée, nous pûmes remarquer les beaux pays du Rousillon et de la Provence, tels que Narbonne où l'on mange un miel exquis<sup>5</sup> (on nous en redonna au départ) dans l'*Hôtel du Tapis vert*. Nous n'avons pu dépasser Lunel sans goûter son bon vin. A Montpellier, quel point de vue magnifique se déroule à vos yeux depuis la principale promenade ! Enfin, nous quittâmes un pays auquel plusieurs de nous étaient attachés. M<sup>r</sup> Blanc quittait sa femme, car il s'était marié depuis plusieurs mois à une charmante demoiselle, Annette Paresse<sup>6</sup>, et moi je quittais la charmante famille de Lacour au sein de laquelle j'avais passé de si heureux moments. Aussi, entre M<sup>r</sup> Blanc et moi nos entretiens roulaient-ils sur Prats de Molo où sa femme avait ses parents.

Le Bataillon passant près de Paris, j'obtins la permission de l'aller voir. J'aurais mieux fait de continuer ma route car, un soir, allant au Théâtre français voir jouer Talma<sup>7</sup>, je m'aperçus en sortant de la tragédie que ma bourse avait été volée. Elle contenait 400 francs en or, dont deux quadruples d'Espagne. Me

---

la caisse du Département ; avec sa suite, il passe le col de la Forclaz et se rend par Chamonix, Sallanches et Chambéry à Bourg (Ain). En 1814, il devient préfet de la Loire, puis député à la Chambre en 1827, préfet de la Seine en 1833, conseiller d'Etat et pair de France en 1835. Il meurt dans son château de Champgrenon (Saône-et-Loire) en 1869. Il avait épousé en 1808 Marie-Adélaïde-Charlotte de Narbonne-Lara (1790-1856), dont le père était fils de Louis XV. Cf. Grenat, *Histoire du Valais 1536-1815*, p. 596 ; *Armorial valaisan*, p. 23 ; Henri Vrignault, *Les enfants de Louis XV*, Paris, 1954, pp. 111-112.

<sup>4</sup> Wesel, ville fortifiée de Rhénanie, au confluent de la Lippe et du Rhin, à environ 30 km. au Nord de Duisbourg, près de la frontière hollandaise.

<sup>5</sup> Le Rousillon, nom de l'ancienne province autour de Perpignan, annexée à la France en 1659. C'est aujourd'hui le Département des Pyrénées-Orientales.

Quant au miel de Narbonne, sa réputation était si bien établie que Marc Bourrit, de Genève, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne trouve pas de meilleur éloge à faire du miel de Savoie que de le comparer à celui de Narbonne (*Revue de Savoie*, octobre 1954, *Sabaudiana*).

<sup>6</sup> Pierre-Joseph Blanc avait épousé en secondes noces, le 3 juillet 1811, à Prats-de-Mollo, Anne-Marie Parès, fille de Michel, propriétaire, et d'Agnès Matheu. Ont été témoins du mariage, Louis Gay, capitaine, Hyacinthe Clemenso, lieutenant, et Antoine Dayer, sous-lieutenant, tous trois du bataillon valaisan. Extrait du registre de mariage de la paroisse de Prats-de-Mollo, aimablement communiqué par M. le curé-doyen Michel Guma, que nous remercions.

<sup>7</sup> François-Joseph Talma (1763-1826), tragédien français né à Paris. Il fut l'acteur préféré de Napoléon.

voilà réduit à 12 que j'avais dans une autre poche. Je me rappelai d'une connaissance qui était le correspondant de la Maison Plumex, Latiorre<sup>8</sup>, mais où le trouver ? Au moyen de l'almanach du commerce, la rue où il habitait me fut bientôt connue. Il m'invita à dîner et, en dînant, je lui racontai ma mésaventure ; il me prêta les 400 francs volés et le lendemain, donnant au diable Paris, je partis pour rejoindre le Bataillon à deux étapes de Wesel, où s'organisa le 11<sup>e</sup> Régiment d'infanterie légère, composé du Bataillon valaisan, des tirailleurs corses, des tirailleurs du pré, et de la Légion du Midi. On se hâta de nous organiser et à la fin de février 1812, les quatre bataillons de 1000 hommes chaque, commandés par M<sup>r</sup> Casabianca<sup>9</sup>, fils du sénateur, originaire [de] Corse et Colonel à 26 ans, partirent de Wesel<sup>10</sup>. C'était un bonheur de servir sous les ordres de ce chef bon, affable, mais rigide dans le service ; il savait oublier les fautes comme il savait les punir. Il me désigna comme Lieutenant des voltigeurs du 4<sup>e</sup> Bataillon. M<sup>r</sup> Rocasera<sup>11</sup>, mon Capitaine, étant tombé dangereusement malade à Wesel, où le dépôt devait rester, je commandais la Compagnie composée de 134 hommes et j'ai eu la satisfaction d'arriver avec le même nombre à notre destination<sup>12</sup>.

Il me serait impossible d'énumérer les villes, les bourgs et les villages que nous avons franchis<sup>13</sup>, tant en Prusse qu'en Polo-

---

<sup>8</sup> Quelle était cette « Maison Plumex » dont Latiorre (peut-être Latiari ?) était le correspondant à Paris ? Marguerite Pignat, la première femme de Clemenso, était fille de François-Nicolas Pignat, châtelain de Vouvry, et d'Elisabeth Plumet (*supra*, note 2 du chap. II). Était-elle parente du D<sup>r</sup> en médecine François-Joseph Plumex, gradué de Montpellier (1738), qu'on rencontre à Saint-Maurice et Monthey entre 1740 et 1760 (*Annales valaisannes*, 1943-1944, p. 154) ? Existait-il un lien entre ces personnages et la Maison Plumex ? Ajoutons qu'une rue de Paris portait autrefois le nom de rue Plumex.

<sup>9</sup> Pierre-François Casabianca ou Casa Bianca, né à Vescovato (Corse) en 1784, fils du comte sénateur Raphael (1738-1825). Il fit campagne en Espagne, en Allemagne et en Prusse depuis 1806 et fut nommé colonel en 1811. Il mourut en Russie en 1812. Une sœur, Marie, avait épousé le comte de Rivarola (cf. *infra*, note 17 du chap. IX).

<sup>10</sup> Après l'annexion du Valais à la France sous le nom de Département du Simplon, le bataillon valaisan fut transféré d'Espagne à Wesel en Allemagne et incorporé au 11<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère que commandait le colonel Casabianca, avec le major Pierre-Joseph Blanc qui avait remplacé Charles de Bons, démissionnaire, à la tête du bataillon. Maag, *op. cit.*, p. 28.

<sup>11</sup> Sans doute de la famille noble de Rocca-Serra, de Corse comme Casabianca.

<sup>12</sup> Les troupes suisses de la Grande Armée concentrées dans différentes places de Prusse, d'Allemagne et de Hollande, étaient fortes de 12 000 hommes. Elles formaient la 9<sup>e</sup> division du 2<sup>e</sup> corps du maréchal Oudinot. Le bataillon valaisan de 1200 hommes avait à sa tête le commandant Blanc. Au mois de juin 1812, les 500 000 hommes de la Grande Armée étaient prêts à entrer dans l'empire des tsars ; le 24, ils passèrent le Niémen. P. de Vallière, *op. cit.*, pp. 688-689.

<sup>13</sup> En effet, la distance séparant Wesel de la frontière du Niémen est de plus d'un millier de kilomètres ; elle fut franchie par étapes à travers la

gne ; je ne me rappelle que de Berlin et de Varsovie. Arrivés sur les bords de la Vistule, nous y restâmes un mois environ ; cantonnés dans des endroits les plus riches, nous étions traités comme des seigneurs et pour toute récompense, en partant pour la Russie, nous les avons laissés dénués de tout... Tel est le sort des malheureux pays voisins de la guerre.

Le 17 juin, nous arrivâmes à Gumbinen<sup>14</sup> où, le 18, l'Empereur nous passa en revue et où j'ai été promu Capitaine. Le Colonel me conserva la Compagnie de voltigeurs qui était presque en totalité [composée] de Corses. Le 22, nous campâmes à la Serpentine. Le 24, jour de la Saint-Jean<sup>15</sup>, nous passâmes le Niémen<sup>16</sup>, qui sépare la Prusse de la Russie, sur trois ponts. Ce jour, tombait une petite pluie ; le temps était obscur ; les noirs sapins qui s'élevaient au-delà de la rivière nous faisaient présager les malheurs qui devaient la même année anéantir l'armée française<sup>17</sup>. Ce mot de Russie nous portait à croire que nous étions dans un autre monde.

La première ville que nous rencontrâmes fut Covveno<sup>18</sup> ; elle était entièrement déserte et entièrement pillée par les Russes. Le 25, l'Empereur nous passa en revue ; 400 mille hommes étaient présents. Sa proclamation se résumait à dire : « Soldats, vous êtes Français, le soleil d'Austerlitz luit pour vous à Moscou<sup>19</sup>. » Il ne prévoyait pas alors que Moscou serait l'agonie de son

---

Westphalie, le Brunswick, la Thuringe, le Brandebourg, la Prusse orientale et la Pologne. Maag, *Schw. Regt. in Napoleons Feldzug nach Russland, 1812*, carte des opérations.

<sup>14</sup> Gumbinen, Gumbinnen, aujourd'hui Gambin, ancienne ville allemande de la Prusse orientale, puis de Lituanie, actuellement occupée par l'U.R.S.S., à 105 km. à l'Est de Koenigsberg (act. Kaliningrad).

<sup>15</sup> Cette simple notation : « jour de la Saint-Jean » a un intérêt particulier : c'est la fête patronale d'Ardon et Clemenso y pense certainement...

<sup>16</sup> Niémen, fleuve de Russie Blanche et de Lituanie, qui séparait jadis la Prusse de la Russie. L'armée française franchit ce fleuve durant les journées du 24 et du 25 juin 1812.

<sup>17</sup> Le temps n'était pas favorable aux Français : les derniers jours de juin 1812 furent marqués par des orages, pluies et nuits froides ; il y eut ensuite une chaleur torride. Les marches étaient épuisantes, laissant des trainards et déserteurs dans une proportion effrayante. Les convois suivaient mal, les vivres manquaient, les chevaux périssaient faute d'avoine... Cf. Georges Lefebvre, *Napoléon*, t. XIV de la collection *Peuples et civilisations* publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac, Paris, 1935, p. 516.

<sup>18</sup> Covveno, pour Kowno (allemand), Kovno (polonais), Kovna (russe), Kaunas (lituanien), ville sur le Niémen et point de départ de l'armée d'Oudinot se dirigeant par Jukow, Dünabourg, Drissa, sur Saint-Petersbourg comme objectif, afin de tenir en échec Wittgenstein et garder la liaison avec Macdonald qui marchait sur Riga. P. de Vallière, *op. cit.*, pp. 689-690.

<sup>19</sup> Cette proclamation, datée du 22 juin, de Wilkowyszki (entre Gumbinnen et Kowno), avait été lue avant l'entrée des troupes sur territoire ennemi au passage du Niémen. Maag, *op. cit.*, p. 75.

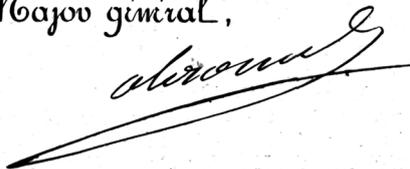
a Gumbinnen le 19 Juin 1812.

A Monsieur Clemenco Lieutenant  
au 11<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Légère.

Je vous prévient, Monsieur, que l'Empereur, par  
Décret du 18 Juin vous a nommé  
au grade de Capitaine.

Sa Majesté m'autorise à vous donner cet avis  
provisoire, en attendant celui que vous recevrez officiellement  
du Ministre de la Guerre.

Le Prince de Wagram et de Neuchâtel,  
Major général,



**Billet de nomination au grade de Capitaine**

adressé à Hyacinthe Clemenco par Alexandre Berthier, prince de Wagram  
et de Neuchâtel, à la veille de la Campagne de Russie  
Gumbinnen (Prusse-Orientale), 19 juin 1812

armée. Je me rappellerai toujours que, le 26, je fus envoyé dans un château à 2 lieues du camp pour y faire des provisions ; je trouvai ce château pillé de fond en comble par les Russes ; un malheureux vieillard s'y lamentait ainsi qu'une petite fille, sans [que je pusse] comprendre ce qu'ils disaient. De retour au camp, le Colonel me demanda si j'apportais des provisions ; sur ma réponse négative, il me donna les arrêts, qui consistaient à remettre son épée, qui me fut rendue deux jours après.

Nous arrivâmes à Wilna<sup>20</sup> sans rencontrer le moindre obstacle : on aurait dit que les Russes s'étaient transportés dans un autre monde. L'Empereur logea dans un palais où quelques jours auparavant l'Empereur Alexandre<sup>21</sup> avait donné un grand bal. La ville est d'une beauté remarquable ; les rues étaient encombrées par des Juifs, les gens de distinction l'avaient en majeure partie abandonnée.

Après deux jours de séjour, soit dans la ville soit dans la campagne, le deuxième Corps d'armée, dont le Régiment faisait partie, et commandé par le Maréchal Odinot<sup>22</sup>, prit la route conduisant à Saint-Petersbourg, pendant que la Grande Armée se dirigeait sur Witeps, Smolenke et Moscou<sup>23</sup>.

Arrivés à Drissa<sup>24</sup>, nous commençâmes à échanger des coups de fusil avec les Cosaques qui furent repoussés avec pertes. Le 10 juillet, nous arrivâmes à Globokoé<sup>25</sup> et le 11 une affaire assez sérieuse eut lieu près d'un grand bois au-delà de Globokoé, où nous perdîmes près de 50 hommes, ainsi qu'un Lieutenant de

---

<sup>20</sup> Wilna, Vilna, Wilno, Vilnius, capitale actuelle de la Lituanie occupée par l'U.R.S.S., à environ 100 km. à l'Est de Kowno. La ville fut occupée par l'armée française le 28 juin 1812.

<sup>21</sup> Alexandre I<sup>er</sup>, né en 1777, empereur de Russie en 1801, fut tour à tour adversaire, allié et de nouveau adversaire de Napoléon. Il annexa la Finlande en 1809 et la Pologne en 1815, et fut le promoteur de la Sainte-Alliance. Mort en 1825, sans laisser de postérité, il eut pour successeur son frère Nicolas I<sup>er</sup>.

<sup>22</sup> Nicolas-Charles-Marie Odinot (1767-1847), né à Bar-le-Duc (Meuse), enrôlé à 16 ans, général de brigade à 27, prit part à presque toutes les campagnes de la République et de l'Empire, en Lorraine, Allemagne, Italie, Autriche, Prusse, Russie, et à la défense de la France en 1814. D'une grande bravoure, il fut seize fois blessé sur le champ de bataille ; son équité et son désintéressement lui assuraient une grande autorité morale. Napoléon le fit comte de l'Empire (1808), puis duc de Reggio en Emilie (1808) et maréchal de France (1809) ; Louis XVIII, pair de France (1817).

<sup>23</sup> Vitepsk, Vitebsk, Witebsk, ville de la Russie Blanche, sur la Dvina ou Duna, à 730 km. au Sud de Saint-Petersbourg. — Smolensk, ville de Russie, sur le Dniepr, à environ 130 km. au Sud-Est de Vitebsk. Les Français entrèrent à Vitebsk le 24 juillet 1812 et à Smolensk le 17 août. Une distance de 450 km. sépare encore Smolensk de Moscou.

<sup>24</sup> Drissa, ville située sur la Duna, entre Polotzk et Düna.

<sup>25</sup> Globokoé, Glubokoje, petite localité à environ 70 km. au Sud-Ouest de Drissa.

Carabiniers nommé Bertrand qui était Vallaisan<sup>26</sup>. Ce jour-là nous battîmes en retraite ; notre Régiment perdit tous ses équipages, mais le Maréchal Odinot, par un stratagème qui lui était familier, s'avisa de faire circuler dans les rangs que l'Empereur était au milieu de nous, quoiqu'il fût à 80 lieues. Aussitôt, les régiments électrisés reprennent l'offensive, forcent l'ennemi à battre en retraite, et reprennent non seulement nos équipages mais encore ceux de l'ennemi<sup>27</sup>.

Plus rien d'intéressant jusqu'à Polostke<sup>28</sup>, ville située sur la Duinna, ayant une plaine immense au-delà. Là nous aperçûmes le gros de l'armée russe commandée par le feldmaréchal comte de Wittgenstein<sup>29</sup>, qui défendait la direction et la route de Saint-Petersbourg. Nous tîmes cette armée en échec jusqu'au 18 août.

Le 16, le Maréchal Odinot ayant été blessé<sup>30</sup> d'une manière assez grave, en voulant reconnaître de trop près la position de l'ennemi, fut obligé de remettre le commandement de l'armée au Général Gouvion Saint-Cyr<sup>31</sup>. Celui-ci, prévenu qu'un renfort de

---

<sup>26</sup> François-Benjamin Bertrand était né Saint-Maurice le 19 juillet 1783, fils de Louis-Benjamin (1759-1815) et d'Anne-Marie-Josette Varonier de Badenthal, de Varone. Capitaine de la 2<sup>e</sup> Compagnie du 3<sup>e</sup> Bataillon du 11<sup>e</sup> Régiment d'infanterie légère, dans la II<sup>e</sup> division du corps d'Oudinot. Cf. L. Dupont Lachenal, *Notes sur la famille Bertrand*, dans les *Annales valaisannes*, t. V, 1943-1945, pp. 162-165 et tableau généalogique.

<sup>27</sup> Clemenso fait ici allusion au vif engagement de Jakubowo où le bataillon valaisan fit preuve d'esprit d'offensive. P. de Vallière, *op. cit.*, p. 690.

<sup>28</sup> Polotzk, Polozk, ville située sur la Dvina, entre Drissa en aval et Vitebsk en amont, à 70 km. environ de l'une et de l'autre.

<sup>29</sup> Pierre-Louis-Adolphe, comte de Wittgenstein (1767-1843), général au service de la Russie, né à Péréïaslavl en Ukraine, au Sud-Est de Kiev, mais issu de la Maison de Sayn-Wittgenstein en Westphalie. En 1812, il commanda les troupes chargées de couvrir Saint-Petersbourg et sauva cette capitale ; en 1813, nommé commandant en chef des armées alliées Russo-Prussiennes, il perd la bataille de Bautzen, mais se signale à celle de Leipzig. Chargé en 1828 de la guerre contre la Turquie, il fut battu à Choumla (1829) et mis à la retraite. Le roi de Prusse lui décerna en 1834 le titre de prince, titre reconnu ensuite par la Russie. — Son fils Louis-Adolphe-Frédéric (1799-1866) épousa en 1834 la princesse Léonille Bariatynsky, née en 1816 à Moscou, décédée plus que centenaire en 1918 à Ouchy (Lausanne), où elle s'était fixée en 1872 et où elle fit don de la chapelle devenue l'église paroissiale catholique d'Ouchy. Renseignements obligeamment communiqués par M. le comte Zeininger-de Borja ; Maxime Reymond, *L'Eglise catholique de Lausanne*, Lausanne, 1913, pp. 78-79 ; E.-S. Dupraz, *La Princesse Léonille de Sayn-Wittgenstein-Sayn* dans le *Messenger catholique romand*, La Chaux-de-Fonds, 1956, pp. 43-48.

<sup>30</sup> Oudinot avait repris l'offensive, battu et repoussé Wittgenstein, puis rétrogradé sur la Duna. Wittgenstein contre-attaque le 17 août ; Oudinot marchant en tête de ses troupes fut assez grièvement blessé à l'épaule et dut être évacué sur Vilna. Madelin, *op. cit.*, p. 155.

<sup>31</sup> Laurent Gouvion-Saint-Cyr ou de Gouvion-Saint-Cyr (1764-1830), né à Toul, général en 1794, se distingue à la bataille de Hohenlinden contre les Autrichiens en 1800, est ambassadeur en Espagne en 1804, puis est créé comte

deux divisions de la Garde impériale devait arriver au comte de Wittgenstein, décida de prendre l'offensive le 18 ; en conséquence, le 17, pendant la nuit, [il] fit monter toute l'artillerie sur le plateau [et] échelonna toute l'armée sur trois lignes ainsi que la cavalerie.

Le 18, tout à la pointe du jour, avant que l'ennemi aît pu prendre ses dispositions, le signal fut donné par cent pièces de canon qui vomirent leur feu sur le camp des Russes, qui, surpris de cette attaque si brusque, commencèrent à [se] replier ; mais, reprenant l'offensive, [ils] ripostèrent par une formidable artillerie au feu des Français. La mêlée devint si compacte que des bataillons russes se jetaient sur nos baïonnettes et étaient parvenus aux portes de la ville ; [ils] y seraient peut-être entrés sans la résistance héroïque du 3<sup>e</sup> Régiment Suisse. La bataille fut si opiniâtre qu'elle dura jusqu'à 4 heures du soir et le champ de bataille resta au pouvoir des Français.

Que cette bataille nous coûta cher ! Nous y avons perdu notre brave Colonel Casabianca qui reçut un coup de feu qui lui traversa la poitrine ; fait prisonnier ainsi que notre chirurgien-major M<sup>r</sup> Kampfen <sup>32</sup>, Vallaisan d'origine, le Colonel mourut deux jours après et fut rendu par l'armée russe, escorté d'une Compagnie de grenadiers jusqu'au camp français. Le chirurgien-major fut aussi rendu. Le comte de Wittgenstein fit accompagner le corps du Colonel d'une lettre au Général français, qui fut lue au Régiment et qui était à peu près dans ce sens : « Je vous renvoie le corps du brave Colonel du 11<sup>e</sup> Régiment que nous regrettons autant que vous pouvez le regretter, car on doit toujours apprécier un brave. » Le Régiment le pleura ; on lui dressa un modeste mausolée sur la place même où il avait reçu le coup mortel.

Le lendemain de cette victoire, quel spectacle s'offrait à nos yeux ! Une plaine jonchée de cadavres pêle-mêle avec les blessés [et] des chevaux tués ou blessés ; on transporta les blessés tant

---

de l'Empire en 1808, commande l'armée en Catalogne en 1809, remplace Oudinot au cours de la campagne de Russie en 1812, remporte la brillante victoire de Polotzk sur le comte de Wittgenstein et reçoit en récompense le bâton de maréchal ; à la Restauration, en 1815, il devient ministre de la guerre et Louis XVIII le fait marquis et pair de France en 1817. Il a laissé plusieurs volumes de Mémoires sur ses campagnes.

<sup>32</sup> Joseph-Antoine-Ignace-Aloïs Kämpfen, Kempfen, né à Brigue le 20 février 1784, était médecin-chirurgien-major du bataillon valaisan lors de la campagne de Russie (1812) et fut décoré de la Légion d'honneur au cours de cette campagne. Sous la Restauration, il fut médecin du 7<sup>e</sup> régiment de la Garde royale jusqu'à la révolution de juillet 1830. Naturalisé Français en 1849, il mourut à Paris en 1856. Il a laissé des mémoires sur la campagne de Russie. Son fils Albert (1826-1907), né à Versailles et devenu Français en 1849, fut avocat, journaliste, homme de lettres, critique d'art, enfin directeur des Musées nationaux. *Armorial valaisan*, 1946, p. 141 ; Louis Courthion, *Autour d'une tiare*, dans les *Annales valaisannes*, 1<sup>re</sup> série, 1917, pp. 102-103.

français que russes à Poloske ou dans les ambulances, et là, le Tartare comme le Français reçurent les mêmes soins. Pendant huit jours on fut occupé ici [à] déblayer la place et à enterrer les morts. On creusa des fossés immenses pour y enfouir hommes et chevaux ; les morts [n']étaient plus à plaindre, mais les cris des malheureux blessés nous déchiraient le cœur. Que d'amputations ont eu lieu après ce carnage !

Cette victoire a valu le bâton de maréchal au Général Gouvion Saint-Cyr.<sup>33</sup>...

L'armée russe se retirant avec précipitation pour se porter à dix lieues afin de couvrir Saint-Petersbourg, un butin immense a été trouvé dans leur camp ; pour ma part, je fus possesseur de la longue vue du Général en chef qu'un de mes voltigeurs m'apporta et dont je fis cadeau plus tard à son cousin de Wittgenstein devenu mon Colonel. Nous restâmes paisibles possesseurs de Polostke et du champ de bataille, sur lequel nous avions construit nos baraques, et cela jusqu'au 18 octobre, c'est-à-dire pendant trois mois environ. Nous savions déjà que la Grande Armée se retirait.

Le 18 octobre, à la pointe du jour, les boulets russes atteignaient nos baraques et notre retraite était ordonnée. On me confia la conduite du fourgon de comptabilité qui contenait quatre vingt mille francs en argent ; j'ai eu le bonheur de passer la Bérésina deux jours avant le désastre, toujours en prenant des routes détournées et à l'aide de la langue latine, je dépassai sans encombre Wilna, Kovenno, le Niemen, et ramenai le fourgon et sa richesse en France. Seconde bêtise de ma part !

Chacun connaît les suites malheureuses de cette campagne qui, en peu de mois, a anéanti la plus belle des armées<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> A cette bataille de Polotzk, les Suisses brisèrent l'élan de la contre-offensive russe et permirent la victoire qui valut à Gouvion-Saint-Cyr le bâton de maréchal. Ce dernier avait déclaré au début de l'action : « Je connais les Suisses, ils sont solides à la défense et je compte sur eux pour arrêter l'ennemi en cas de retraite. » P. de Vallière, *op. cit.*, p. 691.

<sup>34</sup> Napoléon était entré le 14 septembre à Moscou ; il y attendit pendant un mois que les Russes acceptent de faire la paix, mais ceux-ci différaient en feignant de négocier un armistice. A l'approche de l'hiver, la situation devenait toujours plus précaire par suite des distances, de la guérilla incessante, du manque de vivres, de l'incertitude des nouvelles politiques et diplomatiques ; les Russes ayant attaqué à l'improviste le 18 octobre, Napoléon, le lendemain, ordonna la retraite. Sur la Duna, après une seconde bataille à Polotzk et de très lourdes pertes, l'armée du Nord, réduite et poursuivie par Wittgenstein, se replia vers le Sud à la rencontre de la Grande Armée. Celle-ci, décimée par les privations, les souffrances, l'indiscipline et le découragement, avançait vers la Bérésina. Ce fut alors qu'eut lieu cette tragédie mémorable du passage de la rivière, retraite défendue pas à pas par les quatre régiments suisses qui, sur 12 000 hommes, en perdirent plus de 11 000 (27-29 novembre 1812). P. de Vallière, *op. cit.*, pp. 661-702 ; Madelin, *op. cit.*, pp. 123-282.

## VI. Campagne d'Allemagne (1813)

Après un mois de repos en France, et après de nouveau m'être habillé, je reçus l'ordre de me rendre au 2<sup>e</sup> Bataillon qui était resté à Neudorff en Saxe<sup>1</sup> pour se réorganiser à l'instar des autres régiments. A mon arrivée, on me désigna pour officier-payeur du Bataillon et en cette qualité on m'envoya à Dantzig pour y prendre l'argent dû tant aux officiers qu'aux soldats. Cette ville située sur la Baltique était une des principales forteresses de Prusse ; elle était au pouvoir des Français depuis 1807. C'était le Général Rappe<sup>2</sup> qui en était gouverneur. La somme qui était due s'élevait à trente mille francs, que je plaçai dans mon traîneau couvert de deux bottes de paille, et à l'aide d'un bon cheval pris à Neudorff avec le traîneau, ayant avec moi un sergent et deux caporaux, et à l'aide de mon latin je traversai la Poméranie prussienne et atteignis Custrin<sup>3</sup>, ville forte sur l'Oder. Là, j'appris

---

<sup>1</sup> Il est difficile de dire avec certitude quelle est cette localité ; plusieurs localités de Saxe portant ce nom.

<sup>2</sup> Jean Rapp, général français né à Colmar (Alsace), le 29 avril 1772, fut d'abord aide-de-camp du général Desaix tué à Marengo (1800), puis s'attacha au Premier Consul qui l'envoya en Suisse en 1802 pour amener fédéralistes et unitaires qui s'affrontaient dans une guerre civile à accepter la médiation de Bonaparte. Rapp combattit ensuite en Allemagne, se distingua à la bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805), devint général de division, comte de l'Empire (1809), gouverneur de Dantzig qu'il défendit plus d'un an contre les Russes (1813) qui le retinrent prisonnier à Kiev jusqu'en 1814. Après Waterloo (18 juin 1815), Rapp se retira en Suisse où il acquit le château de Wildenstein (Argovie) et y resta jusqu'en 1817. Rentré en France, il fut créé par Louis XVIII pair de France en 1819 et baron en 1820 ; il mourut le 8 novembre 1821 à Rheinweiler (Bade). On a publié sous son nom des Mémoires qui paraissent avoir été plutôt rédigés d'après des notes de ses amis. Cf. *DHBS*, t. V, p. 387.

<sup>3</sup> Custrin, Küstrin, ville fortifiée à la jonction de la Warta et de l'Oder, entre Berlin et Poznan C'était une ville de garnison. Après la bataille d'Iéna (14 octobre 1806), les Français occupèrent Custrin jusqu'au 30 mars 1814, où elle fut rendue à la Prusse. Depuis 1945, cette ville est administrée par la Pologne et porte le nom de Kostrzyn.

que le Bataillon avait quitté Neudorff pour se rendre à Stetein<sup>4</sup>, autre place forte. J'y arrivai à la grande satisfaction des officiers et des soldats qui m'attendaient comme les Juifs attendent le Messie. Je comptai à chacun ce qui leur était dû. A la fin d'avril 1813, les seconds bataillons sont rejoints par les autres bataillons, de sorte que chaque régiment se trouvait au complet.

En mai, les batailles de Lutzen, Bautzen et Dresde eurent lieu. Trois batailles meurtrières et remportées par les Français<sup>5</sup>.

Vint la bataille de Leipzig, qui a terni les victoires du grand homme qui a été lâchement trahi par tous les confédérés qui nous tournèrent le dos<sup>6</sup>. L'armée française, malgré ses prodiges de valeur, dut battre en retraite ; pour mon compte, le 4 octobre, à Oderan<sup>7</sup>, près Leipzig, je reçus une grave blessure à la tête

---

<sup>4</sup> Stettin, ville fortifiée de Poméranie, sur l'Oder, près de la Baltique ; port de commerce et chantiers navals. Polonaise du XII<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup>, puis suédoise, enfin prussienne depuis le XVIII<sup>e</sup>, Stettin fut occupée par l'armée française en 1806. Depuis 1945, elle est redevenue polonaise sous le nom de Szczecin.

<sup>5</sup> La bataille de Lützen (Saxe), où Napoléon battit les Russes et les Prussiens réunis, eut lieu le 2 mai 1813. Celle de Bautzen (Saxe), les 20 et 21 mai, fut suivie d'un armistice. A la reprise des hostilités, Napoléon fut une fois encore victorieux à Dresde (Saxe), que les Autrichiens avaient tenté de lui arracher, les 26 et 27 août.

<sup>6</sup> Le roi Jérôme de Westphalie et le roi Louis I<sup>er</sup> de Bavière ayant passé à la coalition, ce dernier avec 30 000 hommes, et les Autrichiens s'étant joints aux Alliés, à la reprise des hostilités, en août, la situation, encore favorable à Napoléon en mai, se trouva renversée. Les Français durent se replier sur Leipzig, dans l'Ouest de la Saxe. D'autre part, plusieurs généraux français avaient aussi passé dans le camp des Alliés : Langeron, Saint-Priest, Rocheschouard, Moreau, ainsi que le général suisse Jomini (ce dernier heurté de certains manques d'égards essuyés à l'état-major français) ; tous ces faits causèrent un grand désarroi dans l'armée française. La bataille de Leipzig, commencée le 16 octobre, dura jusqu'au 19 et se termina par la défaite de Napoléon. Les Alliés victorieux ont appelé cette bataille : la « bataille des Nations » ; ce fut l'une des plus grandes batailles de l'histoire, où se joua le sort de l'Europe. L'armée française, battue, dut se replier vers le Rhin. Cf. L. Madelin, *L'écroulement du Grand Empire*, t. 13, pp. 206-241 ; P. de Vallière, *op. cit.*, p. 703 ; *Un mémoire inédit des Mémoires de Jomini*, dans la *Revue Militaire suisse*, N<sup>o</sup> 8, 1912.

<sup>7</sup> Oderan, ville de Saxe sur la ligne Dresde-Freiberg-Chemnitz, entre ces deux dernières localités, à environ 75 km. au Sud-Est de Leipzig. A noter la date indiquée par Clemens pour son passage en ce lieu, « le 4 octobre », pendant les préliminaires de la bataille de Leipzig. Durant cette période, « l'armée française diminuait avec une rapidité effrayante. Les combats n'en étaient pas la raison principale, mais bien ces allées et venues continuelles et accélérées, et aussi la famine, car il était impossible de donner au soldat plus d'une demi-livre de pain et l'on ne trouvait plus de viande. Il y avait 90 000 malades et le 3<sup>e</sup> corps, qui comptait 30 000 hommes le 15 août, était réduit à 17 000 le 1<sup>er</sup> octobre... Cependant, les Alliés portaient Bernadotte d'une part, Schwarzenberg de l'autre, sur Leipzig. Le premier franchit l'Elbe [à Dessau, au Nord de Leipzig] le 4 octobre ; le second avait débouché sur Chemnitz dès le 26 septembre... Même alors, [Napoléon] ne se décida pas à évacuer Dresde où il laissa Gouvion ». G. Lefebvre : *Napoléon*, pp. 535-536.

de ma Compagnie qui avait déjà 13 hommes hors de combat. On me transporta à l'ambulance et de là dans un des hôpitaux de Leipzig après la retraite.

Cette ville était au pouvoir des Prussiens. Je me rappellerai toujours avec indignation qu'un officier de cette nation ne respectant ni ma blessure ni mon rang, me prit mon épée et mes épaulettes ainsi que la montre que j'avais. Au pouvoir de ces tigres, nous éprouvions toutes les misères : personne de l'art pour nous soigner, des étoupes pour étancher nos plaies ; nous avions encore la douleur d'entendre les cris féroces des soldats criant : « *A Paris, à Paris* ».

Enfin, au bout d'un mois, notre captivité s'adoucit. Un prince russe, le prince Repnin<sup>8</sup>, arriva comme gouverneur de Leipzig ; la garnison prussienne fut remplacée par une garnison russe ; on régularisa les hôpitaux, on sépara les officiers d'avec les soldats, chacun reçut les soins que ses blessures exigeaient ; les étoupes furent remplacées par la charpie, la paille sur des carreaux par des lits et des matelas. La nourriture était proportionnée à la maladie ; les médecins russes attachés aux hôpitaux faisaient régulièrement leurs visites deux fois par jour.

Chaque mois, le prince faisait distribuer des secours en argent aux officiers. La princesse daignait aussi faire des visites et savait donner à propos des consolations à chacun. Un hetman, soit général des Cosaques, était commandant de place ; il m'avait pris en affection parce que j'étais Suisse et que je lui parlais latin (langue qu'il possédait selon toutes les règles). A mesure qu'un blessé pouvait être transporté, on l'évacuait pour l'intérieur de la Russie, on disait même pour la Sibirie ! Je tremblais d'être regardé guéri. Par bonheur, le directeur de l'hôpital, qui était un bon Allemand, ne se connaissait guère en comptabilité ; le commandant de place lui parla de moi car je lui avais fait entendre mon aptitude en comptabilité. Le directeur m'occupait et de cette manière, à part les douceurs que j'éprouvais, j'ai échappé à tous les transports.

---

<sup>8</sup> Le prince Nicolas-Grégoire Repnin ou Repnine-Volkonsky (1778-1845), officier aux chevaliers-gardes de l'empereur de Russie. Fait prisonnier par le général Rapp à la bataille d'Austerlitz (1805), il est libéré à la paix de Tilsit (1807). Major-général ; ministre de Russie près Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, en 1809, puis près Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, en 1810 ; rentré en Russie en 1811. Commande un régiment de cavalerie dans l'armée Wittgenstein qui protège Saint-Petersbourg (1812). Après la retraite de Russie et la bataille de Leipzig, il devient gouverneur de cette ville, en automne 1813, puis gouverneur général de Saxe, pays qu'il remet aux Prussiens en 1814. Participe en 1815, à la campagne contre Napoléon, puis est nommé gouverneur de Poltava (Ukraine) en 1816 et conseiller impérial en 1835. *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, 1824, t. 37. Bienveillantes communications de M. le comte C. Zeininger-de Borja, que nous remercions.

## VII. Séjour en Suisse (février-juin 1814)

Dans les premiers jours du mois de février 1814, ennuyé de ma position, je demandai comme Suisse d'être renvoyé sur parole. Monsieur Guichard, de Lausanne, fit la même demande que moi ; nos passeports nous furent donnés et la princesse nous remit 50 francs à chacun, ayant été dépouillés par les Prussiens. Le directeur de l'hôpital m'avait fait cadeau d'un habit, d'un pantalon et d'un gilet d'un capitaine décédé, tous ces objets la moitié usés ; n'importe, dans ma position je ne devais pas regarder de si près. Je reçus pareillement 2 chemises, une bonne paire de bottes outre la paire de souliers que j'avais pu dérober à la rapacité des Prussiens. Enfin, ce brave homme me remit un col, une bonne casquette et 2 paires de chaussettes. Ainsi équipé, je fus faire mes adieux au directeur. Je sortis de Leipzig avec mon camarade d'infortune, le cigare à la bouche, clopin-clopant, moi avec mes béquilles et lui son bras en écharpe.

A la première étape, je jetai mes béquilles et je pris un bâton. Il est impossible de dire toutes les vexations que nous avons éprouvées en route, et sans les passeports que nous avions, nous aurions pu coucher à la belle étoile ; nous comprenions assez l'allemand, surtout mon camarade, pour entendre les injures qu'on nous adressait même avec des menaces.

Nous arrivons à Hydelsberg<sup>1</sup> ; notre bourse était déjà bien épuisée. On nous logea à l'*Hôtel de l'Écu de France* ; cette enseigne me parut de bon augure. Le bourgeois de la maison<sup>2</sup> se présenta et nous conduisit dans une belle chambre à deux lits. A 4 heures il nous fit dire de descendre pour dîner à table d'hôte. Quoique ayant bon appétit, n'ayant rien mangé depuis la veille,

---

<sup>1</sup> Heidelberg, ville d'Allemagne (Bade), sur le Neckar, célèbre par son Université fondée en 1386 et réorganisée en 1803.

<sup>2</sup> Voir *supra* note 29 du chap. III.

je pensais à ma bourse qui allait subir un vilain échec. Nous montons nous coucher et le lendemain, à 6 heures du matin, nous descendons pour partir ; il fallut encore déjeuner. Tout tremblant, je lui demande notre compte ; ce brave homme nous dit en souriant : « Vous êtes des officiers français, je les aime trop pour vous faire payer ; voyez mon enseigne : on a bien cherché à me la faire remplacer, mais on n'a pas réussi. J'ai habité trop longtemps la France pour que je puisse l'oublier. Ainsi, Messieurs, je vous souhaite bon voyage ; voilà ma voiture qui vous conduira jusqu'à la première étape. »

Après bien des peines et des fatigues, nous arrivons à Francfort sur le Mein<sup>3</sup>, ayant chacun trente sous pour toute fortune. Sur l'indication de notre bourgeoise<sup>4</sup>, veuve respectable, nous allâmes trouver les frères Kauffman, banquiers suisses. Leur ayant énuméré plusieurs personnes de leurs connaissances en Suisse, entre autres les frères Brettmeyer<sup>5</sup>, ils nous remettent à chacun cent francs que nous rembourserons plus tard à leur correspondant de Lausanne.

Nous atteignîmes enfin Basle<sup>6</sup>, où nous prîmes la diligence jusqu'à Lausanne. Arrivant dans sa patrie, Monsieur Guichard ne trouve ni père ni mère ; ils étaient morts depuis deux ans à un mois de distance l'un de l'autre.

Nous logeâmes chez une de ses sœurs tenant un petit hôtel, où je restai deux jours avec mon compagnon qui était devenu mon ami car les infortunés aiment à se rapprocher. Le troisième jour, je partis pour le Vallais. M<sup>r</sup> Guichard m'accompagna jusqu'à Vevey.

J'aurais beaucoup mieux fait en arrivant à Bâle de me diriger sur la France, au moins je me serais épargné bien des déceptions. A Saint-Maurice, on m'avait déjà prévenu des excès de boisson qui étaient pour ainsi dire journaliers à ma femme, ainsi que de ses liaisons avec un jeune homme travaillant dans les bureaux du Conseil d'Etat, car les Français avaient évacué le pays lors de l'invasion de 1814 et le Vallais avait repris son

---

<sup>3</sup> Francfort sur le Mein ou Main, aujourd'hui ville industrielle et centre bancaire, était autrefois le siège de la Diète germanique et le lieu où l'on élisait les empereurs. C'est la patrie de Goethe qui y naquit le 28 août 1749. — L'ordre de narration indiqué par notre mémorialiste n'est peut-être pas tout à fait rigoureux : la géographie suggérerait, en effet, qu'il ait d'abord passé à Francfort puis à Heidelberg, pour se rendre à Bâle.

<sup>4</sup> Comme ci-dessus note 2.

<sup>5</sup> Sans doute s'agit-il de la famille Breitmayer, de Mannheim, qui essaima à Genève à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Orthographe ancienne pour *Bâle*.

gouvernement républicain<sup>7</sup>. Je m'arrêtai donc chez mon frère à Ardon<sup>8</sup>, qui me confirma ce qui m'avait été dit à Saint-Maurice.

En entrant dans le séjour où j'avais passé mon enfance, je ne pus m'empêcher de verser des larmes, surtout en pensant que mon père et ma mère étaient morts en mon absence, car j'étais au service. Mon père était âgé de 96 ans et ma mère de 85<sup>9</sup>. Je restai deux jours à Ardon, où j'appris aussi la mort du respectable Curé qui m'avait donné les premières notions de lecture et d'écriture<sup>10</sup>.

Je passai ces deux jours chez mes parents et mes amis qui s'enviaient le plaisir de m'avoir et ne pouvaient se persuader de la réalité de ma présence.

J'arrive enfin à Sion, où je fus témoin du penchant de ma femme à la boisson et où j'ai pu me convaincre de ses liaisons auxquelles j'étais tout à fait indifférent, vu que j'avais aussi bien de peccadilles de ce genre à me reprocher. Mais ce qui m'atterra, ce fut le mépris de ma femme et l'indifférence de mes deux filles<sup>11</sup>, car, après huit ans d'absence, je croyais au moins que la pénurie où je me trouvais, sortant de ma captivité comme prisonnier de guerre, m'aurait fait trouver un toit hospitalier, mais non ; j'ai dû me loger à l'*Hôtel de la Croix-Blanche* tenu par M<sup>r</sup> Vincleried<sup>12</sup> qui eut tous les égards pour moi, et où je

---

<sup>7</sup> Le comte de Rambuteau, dernier préfet impérial du Département du Simplon, partit de Sion le 24 décembre 1813 et quitta le Valais en passant le col de la Forclaz. Gaspard-Eugène de Stockalper (1750-1826), de Brigue, qui était grand-bailli de la République valaisanne en 1810, avant l'annexion du Valais à l'Empire, forma au début de 1814 un nouveau gouvernement valaisan.

<sup>8</sup> Le narrateur parle ici de son frère aîné Jean-Baptiste Clemenzo (1774-1859), qui épousa en 1819 Anne-Marie Gaillard et continuera la famille à Ardon où elle est encore florissante.

<sup>9</sup> Jean-André Clemenzo, père du capitaine, est décédé en 1812 ; Marie-Marguerite Clemenzo, née Favre, sa mère, en 1813. *Registres de la paroisse d'Ardon*.

<sup>10</sup> Le doyen Jean-Joseph Carrupt, curé d'Ardon, mourut en 1811.

<sup>11</sup> Les deux filles du narrateur, Virginie et Patience, étaient alors, l'une dans sa 10<sup>e</sup> année, l'autre dans la 9<sup>e</sup>. Lors du départ de Hyacinthe Clemenzo, en 1806, l'aînée avait deux ans, la cadette un an : c'est dire qu'elles n'avaient guère connu leur père.

<sup>12</sup> L'*Hôtel de la Croix-Blanche*, à Sion, était situé à la rue de Conthey, où se trouve actuellement le *Café industriel*. Dans les recensements de la ville de Sion levés en 1803, 1814 et 1817, ne se trouve pas le nom cité par Clemenzo ; à cette époque, le propriétaire de l'hôtel était Antoine Beeger (1771-1832), souche de la famille des imprimeurs de ce nom à Sion. *Recensements de la ville de Sion*, 1803, 1814 et 1817, Archives Cantonales, Sion ; cf. L. Imhoff, *Les débuts de la presse socialiste en Valais*, dans les *Annales valaisannes*, 1952, p. 25. Quant à « M<sup>r</sup> Vincleried » cité comme tenancier par Clemenzo, était-ce peut-être un maître d'hôtel en fonction en 1814, qui aurait appartenu à la famille valaisanne Winkelried ou ImWinkelried (cf. *Armorial valaisan*, pp. 130, 296) ?

trouvai à ma grande surprise M<sup>r</sup> Wimffen<sup>13</sup>, Colonel du Régiment contre lequel ma Compagnie avait été engagée et où je reçus la grave blessure à Leipzig.

Il m'a été facile de le reconnaître à son uniforme ; il commandait la place et après nous être entretenus de l'affaire qui eut lieu à Oderan, il me fit accepter son dîner. Après avoir signé mon passeport, il m'engagea à rejoindre mon Régiment. D'après l'accueil que j'avais reçu, je n'ai pas eu de peine à me rendre à ses conseils. Avant de quitter Sion, je fus voir Monsieur le Docteur Gay<sup>14</sup>, dont le frère<sup>15</sup> se trouvait dans le même hôpital que moi à Leipzig, avec une blessure épouvantable. Le docteur savait de quelle manière j'avais été reçu ; [il] me fit accepter deux cents francs pour mon voyage, montant que je lui ai fait passer depuis Rennes, car ma femme n'avait pas daigné me faire offrir un centime, malgré qu'elle s'était emparée du peu de fortune que mes parents m'avaient laissé, ayant eu la sottise de lui donner une procuration avant de partir pour Gênes. Qu'il me suffise de dire qu'elle et ses conseillers ont abusé de ma confiance de la manière la plus indigne.

---

<sup>13</sup> François-Charles, comte de Wimpffen (1776-1842), colonel puis feld-maréchal. D'origine autrichienne, cette famille compte parmi ses membres plusieurs feldmaréchaux et officiers supérieurs dans les armées autrichiennes et allemandes, ainsi que des ambassadeurs.

<sup>14</sup> Emmanuel Gay (1779-1842), Docteur en médecine de Montpellier, tour à tour au service du Piémont, grand-châtelain de Martigny, membre du Tribunal suprême (1805), Conseiller d'Etat (1821), officier de la Légion d'honneur. Il avait épousé Marie-Christine Zen-Ruffinen, sœur de l'évêque de Sion Augustin-Sulpice Zen-Ruffinen (1765-1829). Sa demeure à Sion était celle où se trouve actuellement la boulangerie Gaillard. Une maison attenante (ancienne écurie) portait une pierre gravée aux armoiries Gay-Zen-Ruffinen, qui est actuellement en possession de M. le Docteur Zen-Ruffinen à Loèche. Cf. *Armorial valaisan*, pp. 106-107 ; A. Comtesse, *Les ex-libris valaisans*, dans les *Annales valaisannes*, 1<sup>re</sup> série, juin 1927, pp. 51-52.

<sup>15</sup> Joseph-Louis Gay, capitaine au service de France, fit la campagne d'Espagne avec le bataillon valaisan puis la campagne de Russie ; chevalier de la Légion d'honneur ; décédé sans descendance. Cf. ci-dessus, note 6 du chap. V, et L. Dupont Lachenal, *La famille Gay du Borgeal d'Orsières et de Martigny*, dans les *Annales valaisannes*, 1954, p. 11.

## VIII. Retour au service de France (1814-1817)

Le 27 juin 1814, je rejoignis le Régiment à Rennes<sup>1</sup> où on me donna une Compagnie de carabiniers.

Le Régiment subit une nouvelle organisation par suite de laquelle tous les officiers vallaisans qui s'y trouvaient furent envoyés à Metz au premier Régiment Suisse pour concourir à la nouvelle formation que devaient subir les quatre régiments<sup>2</sup> qui furent [ensuite] envoyés à Saint-Denis près Paris où le Général Clausel<sup>3</sup> les licencia le 6 avril 1815.

Je fus chargé par ce Général du travail de ce licenciement, tout comme de l'organisation d'un nouveau Régiment qualifié 2<sup>e</sup> Régiment étranger Suisse, dont je fus nommé Capitaine quartier-maître. Ce Régiment, commandé par le Colonel Stoffel<sup>4</sup>, était

---

<sup>1</sup> Rennes, ancienne capitale des ducs de Bretagne, devenue française par le mariage d'Anne de Bretagne avec le roi de France Charles VIII (1491). Aujourd'hui chef-lieu du Département d'Ille-et-Vilaine ; siège d'un Archevêché et d'une Université.

<sup>2</sup> Avant l'avance des Alliés sur la ligne de la Moselle, le maréchal Marmont avait déjà établi dans la place de Metz le dépôt du 1<sup>er</sup> et du 4<sup>e</sup> régiment suisse — comprenant le bataillon valaisan — ainsi que le 11<sup>e</sup> régiment d'infanterie française. Maag, *Geschichte der Schweizertruppen vom Ruckzug aus Russland 1813-1815*, p. 186.

<sup>3</sup> Bertrand Clausel ou Clauzel (1772-1842), né à Mirepoix (Ariège), s'enrôla dès 1791 dans les armées françaises et se distingua dans les Pyrénées, aux Antilles, en Italie, en Dalmatie et particulièrement en Espagne et Portugal ; comte de l'Empire en 1814, pair de France en 1815. L'un des premiers ralliés à Napoléon durant les Cent-Jours, il fut chargé de licencier les quatre régiments suisses fidèles à Louis XVIII en avril 1815. A la 2<sup>e</sup> Restauration, Clausel partit aux Etats-Unis. Devenu après la révolution de 1830 général en chef des troupes d'Algérie, il fut créé maréchal de France en 1831, puis gouverneur général d'Algérie (1835-1836). L'un de ses descendants fut ambassadeur de France à Berne.

<sup>4</sup> Auguste Stoffel, originaire d'Arbon (Thurgovie), mais né à Madrid où son père était officier. Il ne fit jamais de service en Suisse, mais en Espagne où il devint major dans le second régiment de Reding, puis aide-de-camp

composé des officiers, sous-officiers et soldats qui, comme Suisses, avaient préféré de continuer leurs services en France plutôt que de rentrer dans la commune patrie. J'oubliais de dire qu'étant à Metz, nous avons appris qu'une nouvelle capitulation devait avoir lieu<sup>5</sup> ; j'écrivis donc à cet égard au Gouvernement du Valais. Sa réponse est du 25 janvier 1815 ; cette lettre se trouve avec mes brevets.

Revenons au 2<sup>e</sup> Régiment étranger nouvellement organisé à Paris et placé à la Caserne de la Nouvelle-France, faubourg Poissonnière. Vis-à-vis de mon logement était l'*Hôtel de la Croix d'Or* où je prenais mes repas<sup>6</sup>. C'est là où je vis pour la première fois Mademoiselle Elisabeth Mäder<sup>7</sup>, qui était avec son père pour

---

d'Alexandre Berthier prince de Wagram. Après l'abdication de Napoléon, Stoffel entre au 4<sup>e</sup> régiment suisse. Pendant les Cent-Jours, au retour de Napoléon à Saint-Denis, Auguste Stoffel et son frère Christophe cherchent à recruter, dans les quatre régiments suisses, des hommes pour le service de l'empereur et s'attirent l'inimitié des officiers fidèles à Louis XVIII et un blâme de la Diète helvétique. Ces démêlés font l'objet d'une nombreuse correspondance entre le commandant Røesselet et le général de Castella, maréchal de camp des troupes suisses, ainsi qu'entre la Suisse et le Ministère français. Les deux Stoffel devinrent citoyens français et Auguste fut, en 1831, le premier colonel de la Légion étrangère instituée par Louis-Philippe ; son fils Eugène (1823-1907), créé baron par Napoléon III, sera attaché militaire français à Berlin de 1866 à 1870. Cf. Maag, *Gesch. Schw. Truppen vom Rückzug aus Russland, 1813-1815*, pp. 271-312 ; P. de Vallière, *op. cit.*, pp. 709-712 et 721 ; *DHBS*, Suppl. I, pp. 159-160.

<sup>5</sup> C'est seulement après la 2<sup>e</sup> Restauration qu'une capitulation sera signée à Zurich et à Berne, en juillet et août 1816. Le Valais délégua à cette cérémonie le colonel Eugène de Courten, le Dr Emmanuel Gay, ancien vice-bailli, et le capitaine François-Xavier Perrig. Selon cette capitulation, la Suisse devait fournir deux régiments de la Garde royale sous le commandement de Hogger et d'Affry et quatre régiments de ligne sous le commandement de Bleuler, Freuler, Steiger et Salis-Zizers. Le Valais fournira ainsi deux compagnies dans la Garde royale, deux dans le régiment d'Affry et un bataillon dans le régiment de ligne Freuler. Maag, *Gesch. Schw. Truppen während der Restauration und Julirevolution*, Biel, 1899, pp. 5-80.

<sup>6</sup> La « Caserne de la Nouvelle-France » se trouvait au N° 82 de la rue du Faubourg Poissonnière. Edifiée en 1772, elle a été démolie et remplacée, en 1935, par une caserne de la Garde républicaine qui a conservé le nom de « Nouvelle-France ».

Vis-à-vis, l'*Hôtel de la Croix d'Or* n'existe plus. Il a été remplacé par de grands immeubles faisant angle avec la rue Lafayette et qui portent actuellement les N°s 91 et 93. Ces bâtiments du Faubourg Poissonnière se trouvent dans le X<sup>e</sup> arrondissement, au sud de la rue Lafayette.

Renseignements obligeamment communiqués par M. Othmar Curiger, architecte à Paris, que nous remercions.

<sup>7</sup> Elisabeth-Christina Mäder, née le 19 mai 1794, fille de Daniel, d'Oberried (Fribourg), et d'Anne, née Marti, d'Othmarsingen (Argovie) ; elle fut baptisée le 29 mai 1794 à l'église allemande protestante de Morat (Fribourg). *Extrait du registre des naissances de la paroisse allemande de Morat*. La famille Mäder, Maeder, est ancienne dans la région de Morat, où elle est citée dès 1409. Cf. *DHBS*, t. IV, p. 627 ; Hubert de Vevey-L'Hardy, *Armorial du Canton de Fribourg*, t. II, Fribourg, 1938, p. 71.

des intérêts de famille. Hardi et entreprenant comme sont tous les officiers, j'eus bientôt fait connaissance avec le père et la fille dont la beauté et la candeur me captivèrent. Au bout de huit jours, ils partirent pour Avignon, leur demeure habituelle. Cette demoiselle s'offrait sans cesse à ma pensée ; alors, j'étais loin de me figurer qu'elle deviendrait plus tard votre mère.

Le Régiment partit pour Waterloo. Chacun connaît les suites funestes de cette campagne, qui nous obligea de nous retirer au-delà de la Loire<sup>8</sup>. Le Régiment dirigé à Agen<sup>9</sup> y fut licencié le 15 octobre 1815 par le Général Rouget<sup>10</sup>, qui me prouva toute sa bienveillance comme on peut le voir dans mon état de services de ce Régiment ; cette pièce est avec mes brevets.

Le licenciement opéré, je reçus l'ordre de me rendre à Toulon<sup>11</sup> où devait s'organiser la Légion royale étrangère, devenue Légion de Hohenlohe<sup>12</sup>, et enfin Régiment portant ce nom<sup>13</sup>.

Monsieur le comte de Wittgenstein<sup>14</sup> était désigné pour Colo-

---

<sup>8</sup> La bataille de Waterloo se déroula du 17 au 20 juin 1815 dans la région comprise entre les villages de Waterloo, de Mont-Saint-Jean et de La Belle-Alliance, au Sud de Bruxelles. Malgré l'héroïsme des Français, la bataille se termina par la retraite vers la frontière française et amena la perte de Napoléon et la fin de l'Empire. Madelin, *Les Cent-Jours, Waterloo*, pp. 200-273.

<sup>9</sup> Agen, chef-lieu du Département de Lot-et-Garonne, à 540 km. au Sud-Ouest de Paris.

<sup>10</sup> Claude-Pierre Rouget (1770-1833), né à Lons-le-Saunier (Jura français), fit la carrière militaire et devint général de brigade en 1810. Il était le frère de Joseph Rouget de l'Isle (1760-1836), auteur de la *Marseillaise*. *Dict. Révol. 1789-1815*, t. II, p. 707.

<sup>11</sup> Toulon, grand port militaire français sur la Méditerranée, au Sud-Est de Marseille ; chef-lieu d'un arrondissement dans le Département du Var.

<sup>12</sup> Louis-Joachim de Hohenlohe-Waldenbourg-Bartenstein (1765-1829) s'unit en 1792 aux princes français émigrés et se mit à la tête d'un corps de troupes dit « Chasseurs de Hohenlohe » que son père avait équipé. Il refusa, en 1806, d'entrer dans la Confédération du Rhin, ce qui amena la médiation de sa principauté (Franconie). Rentré en France avec les Bourbons, il fit, en 1823, la guerre d'Espagne après laquelle il fut fait maréchal et pair de France. Louis XVIII le mit à la tête comme colonel de cette légion étrangère portant son nom. *Biographie universelle ancienne et moderne*, 1834, t. 56.

<sup>13</sup> Le 8 septembre 1815, Louis XVIII licencia les huit régiments suisses et organisa une légion dite Légion royale étrangère. Le 9 juin 1816, il donna à cette légion la dénomination de Légion de Hohenlohe et nomma le prince Louis-Joachim colonel supérieur. Le comte de Wittgenstein en eut le commandement sous les ordres du prince. En 1819, une nouvelle ordonnance régla l'admission dans ce corps. Aucun Suisse ne pouvait plus y être admis. En 1821, nouvelle réorganisation sous le nom de régiment de Hohenlohe ; en 1831, le roi Louis-Philippe dissolvait ce régiment et créait une nouvelle Légion étrangère dont Auguste Stoffel fut le premier colonel.

<sup>14</sup> Le colonel comte Joseph-François de Wittgenstein (1774-1817) était fils du maréchal de camp comte Georges-Ernest de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg (1735-1792) — une des victimes des massacres de septembre 1792 à Paris — et de Caroline-Josèphe de Kempfer. Cousin du prince Pierre-Louis-Adolphe de Wittgenstein, feldmaréchal russe (*supra*, note 29 du chap. V).

# 2<sup>e</sup> Régiment Stranger Suisse

Etat des Services et Campagnes de M<sup>r</sup>. Clemenso (Hyacinthe)  
 Capitaine Quartier Maître n<sup>o</sup> 17 Avril 1811 à Crdon Crdon de Vallais en Suisse

Services	Campagnes, Actions et blessures																																				
<p>Entré au Service de France dans le Bataillon Vallais, jusqu'au                  dans le 11<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Ligie, comme fourrier de                  23 Septembre _____ 1806</p> <p>Adjudant Major de 4<sup>e</sup> Octobre _____ 1806</p> <p>four Ajustement par Direct du 3<sup>e</sup> février _____ 1809</p> <p>four Ajustement Quartier Maître de 26 Octobre _____ 1810</p> <p>Lieutenant par Direct du 17 Mai _____ 1811</p> <p>Captaine par Direct du 18 Juin _____ 1812</p> <p>Captaine de Carabiniers le 27 Juin _____ 1814</p> <p>Envoyé au 1<sup>er</sup> Régiment Suisse afin d'être admis à                  Concourir pour la formation du 2<sup>e</sup> Régiment Suisse                  par autorisation de J. G. le Ministre de la Guerre en                  date du 22 Septembre _____ 1814</p> <p>Adjudant Ajustement de ce Régiment le 6 avril _____ 1815                  qu'il est passé au 2<sup>e</sup> Régiment Stranger Suisse                  comme Capitaine Quartier Maître Crdon</p> <p>Jugé au 16<sup>e</sup> Octobre _____ 1815</p>	<p>A fait en Espagne les Campagnes de _____ 1808                  _____ 1809                  _____ 1811</p> <p>En Russie celle de _____ 1812</p> <p>En Allemagne celle de _____ 1813</p> <p style="text-align: center;"><u>Blessures</u></p> <p>A reçu un coup de feu près de l'articulation du Genou gauche                  qui lui a traversé la Cuisse le 6 Octobre 1815 devant la M<sup>te</sup> de                  Ouzou en 400<sup>l</sup></p> <p>Est blessé de Guerre à Leipzig le 19 Octobre 1813.                  Blessé du bras le 10 février 1814</p> <p>Avec Charles et Major du 11<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Ligie (est) fonction que                  Monsieur Clemenso a exercé comme Capitaine de Carabiniers au 2<sup>e</sup> Régiment                  à son destination sous une ordonnance depuis le mois d'Avril 1815 jusqu'au                  19 Octobre 1815 qu'il a non seulement rempli avec zèle et probité les                  fonctions d'officier jusqu'en 1814. Breveté depuis le départ du Régiment                  jusqu'à sa destination, mais encore qu'il a fait avec honneur et distinction                  la campagne de 1814 en Russie et celle de 1815 en Espagne, où il a été fait                  prisonnier de Guerre en Espagne. Breveté de la guerre de 1815 et de la guerre                  d'Espagne comme Crdon de la 2<sup>e</sup> Compagnie. Cette Compagnie est la                  seule qu'il a fait être la direction de la direction d'hommes qu'il                  avait menée par sa conduite et ses services</p> <p style="text-align: right;">Signé de Colonel <span style="margin-left: 100px;">Le Major</span>                  Eilmar Sebastiani <span style="margin-left: 100px;">Signé</span></p>																																				
<p style="text-align: center;"><u>Récapitulation des Services</u></p> <table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <thead> <tr> <th></th> <th style="text-align: center;">Année</th> <th style="text-align: center;">mois</th> <th style="text-align: center;">jours</th> </tr> </thead> <tbody> <tr> <td>Comme fourrier _____</td> <td style="text-align: center;">2</td> <td style="text-align: center;">2</td> <td style="text-align: center;">11</td> </tr> <tr> <td>Comme Adjudant Major _____</td> <td style="text-align: center;">2</td> <td style="text-align: center;">2</td> <td style="text-align: center;">21</td> </tr> <tr> <td>Comme four Ajustement _____</td> <td style="text-align: center;">1</td> <td style="text-align: center;">7</td> <td style="text-align: center;">29</td> </tr> <tr> <td>Comme Ajustement Quartier Maître _____</td> <td style="text-align: center;">1</td> <td style="text-align: center;">6</td> <td style="text-align: center;">18</td> </tr> <tr> <td>Comme Ajustement _____</td> <td style="text-align: center;">1</td> <td style="text-align: center;">1</td> <td style="text-align: center;">1</td> </tr> <tr> <td>Comme Capitaine _____</td> <td style="text-align: center;">2</td> <td style="text-align: center;">9</td> <td style="text-align: center;">18</td> </tr> <tr> <td>Comme Capitaine Quart. M<sup>r</sup> Crdon _____</td> <td style="text-align: center;">1</td> <td style="text-align: center;">6</td> <td style="text-align: center;">9</td> </tr> <tr> <td><b>Total du Service effectif.</b> _____</td> <td style="text-align: center;"><b>9</b></td> <td style="text-align: center;"><b>4</b></td> <td style="text-align: center;"><b>82.</b></td> </tr> </tbody> </table>		Année	mois	jours	Comme fourrier _____	2	2	11	Comme Adjudant Major _____	2	2	21	Comme four Ajustement _____	1	7	29	Comme Ajustement Quartier Maître _____	1	6	18	Comme Ajustement _____	1	1	1	Comme Capitaine _____	2	9	18	Comme Capitaine Quart. M <sup>r</sup> Crdon _____	1	6	9	<b>Total du Service effectif.</b> _____	<b>9</b>	<b>4</b>	<b>82.</b>	<p style="text-align: center;"><u>Certificat Véritable</u> par nous Membre du conseil d'administration du 2<sup>e</sup> Régiment, les                  Services, Campagnes et Blessures détaillés ci dessus                  le 29 Octobre 1815</p> <p style="text-align: center;">A Crdon le 19 Octobre 1815</p> <p style="text-align: center;"> <span style="margin-right: 100px;">M. W. W. W.</span> <span style="margin-right: 100px;">de la garnison de</span>                  Capitaine <span style="margin-left: 100px;">de la garnison de</span>                  Quartier Maître <span style="margin-left: 100px;">de la garnison de</span>                  _____ <span style="margin-left: 100px;">de la garnison de</span> </p>
	Année	mois	jours																																		
Comme fourrier _____	2	2	11																																		
Comme Adjudant Major _____	2	2	21																																		
Comme four Ajustement _____	1	7	29																																		
Comme Ajustement Quartier Maître _____	1	6	18																																		
Comme Ajustement _____	1	1	1																																		
Comme Capitaine _____	2	9	18																																		
Comme Capitaine Quart. M <sup>r</sup> Crdon _____	1	6	9																																		
<b>Total du Service effectif.</b> _____	<b>9</b>	<b>4</b>	<b>82.</b>																																		

V<sup>o</sup> les M<sup>rs</sup> \_\_\_\_\_  
 Nous soussignés en Présence.




\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Les membres du grade d'Administration du  
 2<sup>e</sup> Régiment Étranger Suisse se font un  
 devoir de témoigner à messieurs le quartier  
 maître Flemendo leur satisfaction pour  
 les soins, l'activité, le zèle et la loyauté  
 qu'il a mis à remplir les fonctions dont il a  
 été chargé pendant la existence de ce corps  
 dont il a réglé la comptabilité avec toute  
 la précision possible. Agen le 24 novembre 1815



de l'armée impériale  
 Rouget  
 Capitaine  
 Chef de bataillon  
 Rouget

Le 24 novembre 1815  
 Rouget

Nous soussigné le Maréchal de Camp chargé d'inspections de 2<sup>e</sup> me  
 Régiments Étrangers, j'ai eu le plaisir de reconnaître que la  
 comptabilité de ce corps étoit tenue avec la plus parfaite régularité  
 par M<sup>r</sup> Flemendo. Quant à son mérite, que dans le travail d'inspections il  
 a montré autant d'activité que de fidélité, ce dont il a pu se  
 vanter la cause et le prix en de services au Gouvernement qu'il me parait  
 en tous mériter des témoignages honorables que du... son... de la  
 Chef

De Agen ce 25 novembre 1815  
 Rouget

**Citation du Capitaine Clemenso**  
 par le Général Rouget  
 Agen, 25 novembre 1815

nel de ce régiment, sous les ordres du prince de Hohenlohe. Je me rendis directement à Avignon ; là, apprenant que M<sup>r</sup> de Wittgenstein ne serait à son poste que les premiers jours de 1816, je n'eus garde de quitter Avignon qui renfermait la personne que je convoitais. La destinée nous poussait l'un vers l'autre ; je la voyais tous les jours, lui faisant des promesses dont j'aurais dû m'abstenir car, je l'avoue à ma honte, j'aurais dû agir d'une manière plus loyale, lui déclarer que je n'étais pas libre. L'amour me fit taire cet aveu, et je fus cause que cette demoiselle, me préférant, refusa un parti des plus avantageux.

Au bout de deux mois et demi de séjour dans cette ville, je partis pour Toulon où le Colonel était arrivé depuis deux jours. Il fallut encore me séparer pour la seconde fois de cette personne que je connaissais depuis près de dix mois ; bien entendu, notre correspondance n'était pas interrompue, et que c'était toujours de nouvelles protestations de part et d'autre !

Je laisse pour un instant mes amours de côté et je reviens à M<sup>r</sup> de Wittgenstein qui, ayant toujours servi à l'étranger, n'avait aucune connaissance de la comptabilité française. Sachant que j'avais été quartier-maître, [il] me proposa de faire le travail d'organisation de la Légion dont le Ministre l'avait chargé. Je fis ce travail à sa satisfaction ainsi qu'à celle du Général baron de Damas<sup>15</sup>, commandant à Marseille, où je me rendis avec le Colonel pour le lui soumettre. Depuis cette époque, le fus le benjamin du Colonel et je puis dire sans vanité que bien des faveurs étaient accordées à ma demande.

C'est de 1816 que date l'origine de cette Légion ; c'est aussi de la même année que datent mes lettres de naturalité<sup>16</sup> (diplôme qui se trouve avec les brevets).

Maintenant, le Colonel n'aspirait plus qu'à me voir nommé Capitaine quartier-maître de sa Légion. On peut voir par un brouillon d'une lettre écrite à ce sujet au Ministre de la guerre (brouillon qui se trouve avec mes brevets) à quel point il s'intéressait à ma nomination. Lettres sur lettres au prince de Hohenlohe qui était à Paris, il finit par m'envoyer auprès de ce prince, ainsi qu'auprès de sa sœur la duchesse d'Aumont<sup>17</sup>, chez laquelle

---

<sup>15</sup> Le baron Anne-Hyacinthe-Maxence de Damas (1775-1862) prit part à la bataille d'Austerlitz (1805) et à la campagne de Russie (1812) ; lieutenant-général sous Louis XVIII ; ministre de la guerre en 1823.

<sup>16</sup> Lettres de naturalité, c'est-à-dire acte de naturalisation française. Cette naturalisation fut accordée à Clemenso par le roi Louis XVIII le 25 décembre 1816.

<sup>17</sup> Louis-Marie d'Aumont (1762-1831), duc de Piennes, puis, après la mort de son père (1814), duc d'Aumont, fut lieutenant-général des armées du roi en 1815, chevalier du S. Esprit, pair de France (1817). Il épousa en premières noces Mélanie de Rochechouart-Fandous, puis, en secondes noces, Françoise de Chauvigny. C'est probablement de cette dernière personne que parle le



j'ai dîné plusieurs fois ; malgré toutes ces protections, ma nomination était toujours retardée. Était-ce parce que j'avais servi pendant les Cent-Jours et que j'avais fait partie de l'armée de la Loire<sup>18</sup> ? ce qui était regardé comme une réprobation, car pour être bien vu, il fallait avoir été à Gand<sup>19</sup>. Le fait est que ce n'est que le 2 octobre 1816 qu'on m'apporta ma nomination de Capitaine à la Légion. J'étais logé chez Madame Pampin, *Hôtel de Bourgogne*, rue du Bouloy. Je partis immédiatement pour rejoindre le Régiment qui se trouvait à Grenoble. Un jour, étant à dîner chez le Colonel, je plaçai adroitement sous sa serviette la longue-vue de son parent le feldmaréchal, et lui racontai la manière dont je l'avais eue. Ce cadeau lui fit un sensible plaisir.

La Légion reçut l'ordre de se rendre à Avignon, d'où la famille Mäder était partie le 25 août pour Bois-le-Duc<sup>20</sup> où elle devait s'établir ; nous voilà donc séparés l'un de l'autre par une distance bien difficile à franchir. Les pensées les plus sinistres torturèrent mon imagination ; je revoyais les lieux où nous nous étions juré un amour éternel : ce bonheur s'évanouissait en pensant que j'étais lié, et que ce lien était ignoré de Mademoiselle qui était partie dans une conviction contraire. Qu'il est pénible d'avoir des remords sans prévoir les circonstances qui puissent les détruire ! Tromper une rouée, c'est une affaire reçue, mais tromper une demoiselle candide, et sous des fausses promesses, l'aveuglement seul peut vous suggérer une pareille action.

J'avais fait la connaissance de Monsieur Ruelle, quartier-maître du 48<sup>e</sup> ; je voyais quelquefois cette famille au sein de laquelle je pouvais faire connaître les ennuis que j'éprouvais, d'autant plus que cette famille voyait souvent celle de Monsieur Mäder. Madame Ruelle surtout connaissait mes inclinations ; je pouvais donc l'entretenir sur ce sujet.

---

Capitaine Clemenso ; celui-ci indique une parenté avec les Wittgenstein ou les Hohenlohe, mais il ne nous a pas été possible de trouver confirmation de cette indication.

<sup>18</sup> Pendant les Cent-Jours, la majorité des Suisses refusèrent de passer au service de Napoléon et rentrèrent en Suisse. Cependant, une partie d'entre eux se laissèrent convaincre par les frères Stoffel et restèrent au service de l'Empire. Après Waterloo, ils durent se replier au Sud de la Loire, tandis que les Alliés occupaient le Nord de la France. Cf. P. de Vallière, *op. cit.*, pp. 709-712.

<sup>19</sup> Gand, en flamand Gent, ville de Belgique, chef-lieu de la province de Flandre-Orientale, à 100 km. au Nord-Ouest de Bruxelles. Louis XVIII y eut sa résidence pendant les Cent-Jours. De ce fait, Gand fut le rendez-vous des royalistes et réfugiés français opposés à Napoléon. Cf. Madelin, *Les Cent-Jours*, *Waterloo*, p. 45.

<sup>20</sup> Bois-le-Duc, en hollandais 's Hertogenbosch, ville des Pays-Bas, chef-lieu de la province de Brabant-Septentrional, à 50 km. au Sud d'Utrecht.

no 3 bis  
A Son Excellence Monsieur le Ministre  
Secrétaire de l'Etat de la Guerre

Monsieur

Le Colonel de la légion Royale  
Orangez recommandé au plus  
grande instance N<sup>o</sup> le Capitaine  
Demard, il a été manqué  
infortunément à Son Excellence N<sup>o</sup>  
Le Ministre Secrétaire d'Etat  
de la guerre s'il n'est signalé par  
N<sup>o</sup> le dit Capitaine comme un  
Excellent Officier et comme un profès à la légion  
Orangez, car c'est lui seul à son  
G<sup>o</sup> infatigable qu'on voit l'ordre  
qui règne et qui malgré toutes les  
marches toujours regné dans la  
Complément de la légion. Je prie  
et prie de tout à l'heure. il a  
parfaitement justifié la bonne opinion des Officiers du Canton de Vallais  
du commandement. Le Colonel  
n'étant pas encore arrivé à la légion,  
le Colonel Demard, commandant pour  
à Son Excellence et sous son  
nom N<sup>o</sup> le Capitaine Demard  
ou au moins le nom de un de  
place de Capitaine Orangez à la légion.  
Grenoble le 17 juillet 1816.

Le Colonel Comte de Wittgenstein

AMURSO, hypocriste, n'est du Canton de Vallais, en Suisse,  
Capitaine promu, à la légion Royale Orangez.  
et l'honneur d'exposer à Votre Excellence, que son  
Gouvernement a bien voulu le d'avec son grade de Capitaine, dans  
l'Etat des propositions de M. M. les Officiers, qui se trouvent  
sa Majesté, avec l'observation, qu'on le croit d'un place d'effectivement  
à la légion Orangez, ou il profès certainement de servir  
Votre Excellence digne avec égards aux demandes nécessaires, qui  
ont été faites en sa faveur, par M. le Colonel, Comte de Wittgenstein,  
pour obtenir sa place de Capitaine Orangez, ou celle de Capitaine.

Si cette demande ne peut avoir lieu et Supplie Votre  
Excellence, de vouloir bien le commander dans la nomination  
Deux ans de service, Sept Campagnes, et un certain  
nombre de Pro sont les titres, qu'il se permet de soumettre  
à Votre Excellence.

Il a l'honneur d'être avec le plus profond respect

De Votre Excellence

de très humble, et très obéissant, Secrétaire

AMURSO

Pétition au Ministre de la Guerre  
pour confirmation du grade de Capitaine  
avec recommandations du Colonel Comte de Wittgenstein  
Grenoble, juillet 1816

Il est inutile que je retrace toutes les marches de la Légion ; je vais m'arrêter à Valence<sup>21</sup> où un coup des plus terribles me frappa. Monsieur le Colonel de Wittgenstein s'y était marié avec M<sup>lle</sup> du Bouchage<sup>22</sup>, fille du Préfet de la Drôme<sup>23</sup> et nièce du comte du Bouchage, Ministre de la marine<sup>24</sup>. Déjà un enfant était le fruit de ce mariage<sup>25</sup>. Une belle nuit, le Colonel se brûla la cervelle dans sa chambre à la Préfecture. Jugez du désespoir de cette famille et de mon chagrin. Nous apprîmes plus tard le motif de ce suicide ; je tairai ce motif par le respect et le dévouement que j'ai toujours porté à mon bienfaiteur.

Cette mort me fit perdre mon influence. Ceux qui me recherchaient du temps de ma faveur, ne se contentèrent pas de me tourner le dos : ils eurent la bassesse d'attribuer cette mort à la comptabilité que je dirigeais, de sorte qu'on mit les scellés sur la Caisse et, à ma demande, l'intendant militaire vérifia les registres et mes comptes. Je n'ai pas eu de peine à me justifier d'une manière éclatante comme on peut le voir par le procès-verbal de vérification, qui se trouve dans mes papiers. Mes détracteurs eurent le mépris pour récompense.

Monsieur de Murphy succéda à M<sup>r</sup> de Wittgenstein. Ce nouveau Colonel ne tarda pas à reconnaître les services que j'avais rendus à la Légion : je fus nommé pour surveiller les opérations de comptabilité tant en deniers qu'en matière d'habillement ; tout était contrôlé par moi.

---

<sup>21</sup> Ville sur le Rhône, chef-lieu du Département de la Drôme, à 100 km. au Sud de Lyon.

<sup>22</sup> Le colonel Joseph-François de Wittgenstein-Berlebourg (*supra* note 14) avait épousé, en 1816, Julie-Eléonore (1792-1853), fille du préfet de la Drôme Marc-Joseph Gratet dit comte du Bouchage, et de Marie-Julie de Gras de Preigne. De ce mariage est née une fille, Louise-Joséphine de Wittgenstein (1817-1852), qui épousa, en 1838, Casimir-Hector d'Aubigny. M<sup>me</sup> Julie-Eléonore de Wittgenstein épousa en secondes noces, en 1822, Arnaud Reynaud de Villeverd. Renseignements obligeamment communiqués par M. le comte Zeininger-de Borja.

<sup>23</sup> Marc-Joseph Gratet du Bouchage, dit comte du Bouchage (1746-1829), préfet de la Drôme 1802-1815, conseiller d'Etat, baron de l'Empire 1809, chevalier de Malte et de S. Louis, officier de la Légion d'honneur.

<sup>24</sup> François-Joseph Gratet du Bouchage (1749-1821), né à Grenoble, entré à 14 ans dans l'artillerie de la marine, sous-directeur de ce corps au port de Brest, promu en 1792 maréchal de camp. La même année, nommé ministre de la marine une première fois. En 1814, promu lieutenant-général, et de nouveau ministre de la marine 1815-1817. Créé pair de France 1817, vicomte 1818, chevalier de Malte, grand-croix de S. Louis et de la Légion d'honneur. *Dictionnaire de la Révolution 1789-1815*, t. I, p. 673.

<sup>25</sup> Voir *supra*, note 22.

## IX. Commandement en Corse (1817-1822) et mariage (1821)

Peu de temps après l'arrivée de M<sup>r</sup> de Murphy, nous reçûmes l'ordre de nous embarquer à Toulon pour nous rendre en Corse. La Légion devenue Régiment de Hohenlohe était composée d'étrangers qui, chaque jour, venaient grossir nos rangs. Nous avions quatre bataillons de mille hommes chacun ; notre uniforme était celui qui se voit dans le portrait que possède mon fils aîné.

Après une traversée de 36 heures, nous débarquâmes au bas de Bastia <sup>1</sup>. Peu de jours après, je fus détaché à la Porta d'Ampugnano <sup>2</sup>, bourg à dix lieues de Bastia, pays des Généraux Sébastiani <sup>3</sup>. J'avais dans cet endroit tous les agréments possibles ;

---

<sup>1</sup> Bastia, chef-lieu d'arrondissement sur la côte orientale de la Corse. Ancienne capitale de l'île, plus tard chef-lieu du Département du Golo (Nord de la Corse) lorsque l'île formait deux Départements ; ancien évêché. C'est encore la ville la plus peuplée et la plus importante de l'île par son commerce. Elle se compose de deux quartiers. La ville ancienne, qui entoure le vieux port et que dominant les tours de l'ancienne Cathédrale Saint-Jean-Baptiste, est surmontée de la citadelle et des casernes. Dans la citadelle se trouvent les églises voisines de la Sainte-Croix et de Sainte-Marie. La ville moderne comprend la gare et le nouveau port, qui ont souffert des bombardements de 1943.

<sup>2</sup> La Porta, soit La Porta d'Ampugnano, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Bastia, à 49 km. environ au Sud-Ouest de cette ville, séjour de villégiature estivale des Bastiais, localité renommée par ses sources minérales.

<sup>3</sup> Les deux frères Sébastiani : Horace-François (1772-1851) et Jean-Tiburce (1788-1871), nés à La Porta d'Ampugnano. Horace fit une brillante carrière militaire de 1789 à 1814 : il combat à Arcole, Vérone, Marengo, Austerlitz, en Espagne, à Smolensk, à la Moskowa, à Leipzig, en France. Il remplit aussi plusieurs importantes missions diplomatiques à Constantinople sous l'Empire, à Naples et à Londres sous Louis-Philippe ; ministre des affaires étrangères de 1830 à 1833. Comte de l'Empire en 1809, maréchal de France en 1840. Décédé à Paris, il est enterré aux Invalides. Son frère, Jean-Tiburce fit aussi une carrière militaire de 1806 à 1842 et fut maréchal de camp, lieutenant-général puis commandant de la division militaire de Marseille et de Paris en 1842,



**Bastia**

(Corse)

Le vieux port avec l'ancienne Cathédrale Saint-Jean-Baptiste

rien ne manquait à ma table : beurre, œufs, vin, fruits, tout était pourvu par la signora Rosa. N'allez pas vous figurer des amourettes, non : c'était une dame de soixante ans, qui a dû être belle dans sa jeunesse, [beauté] remplacée par la bonté et le plaisir d'être utile à quelque chose. J'ai eu occasion de voir sa demoiselle qui restait près de son vieux oncle grand-vicaire à Ajaccio<sup>4</sup>. C'était une belle brune, faite pour captiver par son esprit et sa grâce toute autre personne que moi, qui éprouvais bien d'autres sensations. Un jour, je les fis connaître à sa mère.

Mes journées étaient employées à visiter les environs. Dans chaque village que je parcourais, je rencontrais des officiers et des soldats avec lesquels j'avais servi dans le 11<sup>e</sup> Régiment. Comme je commandais l'arrondissement, j'étais partout bien reçu ; j'avais deux bibliothèques à ma disposition : celle de la Maison Pompé et celle de la veuve Madame Vittini, dont le mari était mort procureur impérial.

Ma Compagnie jouissait des mêmes douceurs que moi ; les soldats sympathisaient avec les habitants qui partageaient avec eux leurs fêtes et leurs amusements.

Par un beau jour, revenant de visiter un détachement que j'avais à Ponte-Novo<sup>5</sup>, je rencontrai le facteur qui me dit avoir laissé à mon domestique une lettre venant de la Suisse ; impatient d'en connaître le résultat, je doublai le pas. En effet, la Providence voulut mettre un terme à mes ennuis et me procurer les moyens de réparer mes torts et ma faiblesse par un non-aveu de ma position.

La lettre, timbrée d'un cachet suisse, était du chanoine Pignat<sup>6</sup>, grand-vicaire et oncle de ma femme, qui m'annonçait la mort

---

créé vicomte en 1830, pair de France en 1837. Le souvenir des frères Sébastiani est rappelé par le *Cours Sébastiani* à Bastia, l' *Hôtel Sébastiani* à Ajaccio.

<sup>4</sup> Ajaccio, chef-lieu du Département de la Corse et siège de l'évêché. Patrie des Bonaparte. Le souvenir de Napoléon et de sa famille est rappelé par plusieurs monuments, le nom de rues (*Cour Napoléon, Avenue du Premier-Consul, Boulevard du Foi Jérôme, Place Letizia, Rue Fesch*, etc.) et par plusieurs musées (Maison Bonaparte, Palais Fesch, Hôtel de Ville).

<sup>5</sup> Ponte-Nuovo, bourg dans la vallée du Golo où les troupes françaises écrasèrent celles de Paoli en 1769 et mirent ainsi fin à l'indépendance de la Corse.

<sup>6</sup> Alphonse Pignat (1745-1822), originaire de Vouvry, curé *extra muros* de Sion 1775, fut élu chanoine de Sion le 30 mai 1781 avec les chanoines François-Joseph Andenmatten, Jean-Joseph Charvet, François-Xavier de Werra, Georges Carlen et Jean-Baptiste Loye. Pignat était docteur en philosophie ; il fut professeur au Séminaire et au Collège de Sion, official du Diocèse, doyen de Valère (1799), doyen de Sion (1813). Mgr Joseph-Antoine Blatter, évêque de Sion, le nomma vicaire général en 1798. Le chanoine Pignat présida plusieurs fois à la soutenance de thèses présentées par des élèves du Collège ; il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages. Cf. *Armorial valaisan*, p. 196 ; *Eloge en latin du Chapitre de Sion pour l'élection des chanoines le 30 mai 1781*, deux feuillets manuscrits dans l'*Inventaire d'Odet*, P 222, p. 44, aux Archives cantonales.

de cette dernière, suite d'une apoplexie ou coup de sang<sup>7</sup>. Les mépris dont j'avais été abreuvé firent que cette mort ne me causa pas un grand chagrin.

Ma première pensée fut de rester veuf ; mais, d'un autre côté, pensant aux promesses solennelles que j'avais faites à M<sup>lle</sup> Mäder et à ses parents, j'ai cru de mon devoir d'honnête homme de les remplir. D'un autre côté, j'avais pu étudier le caractère et les bonnes qualités de la personne qui ne pouvait que me rendre heureux.

Ayant mûrement réfléchi sur mes intérêts et sur mon devoir, je pris le parti de consulter une personne qui me portait le plus grand intérêt ; cette personne non seulement m'approuva, mais elle me conseilla de remplir mes engagements. En conséquence, je me décidai d'écrire à Bois-le-Duc en engageant la demoiselle de venir me rejoindre en Corse car, pour moi, je ne pouvais me rendre auprès d'elle. J'écrivis même à un de mes camarades, Monsieur le Capitaine Garrido, qui était à Bois-le-Duc avec sa femme auprès de ses parents. Comme il devait rejoindre le Régiment, je le priais d'accompagner Mademoiselle, que j'avais eu soin de prévenir de se munir par acte notarié du consentement de son père et de sa mère si toutefois ils ne pouvaient venir.

Quelque temps après, je reçus une réponse conforme à mes désirs. De mon côté, je me mis en devoir de solliciter la permission du Ministre de la guerre, que je reçus. Cette permission est sous date du 10 mai 1821.

Prévenu par une lettre postérieure de leur départ de Bois-le-Duc et calculant à peu près leur arrivée à Toulon, je me rendis à Bastia ; tous les soirs et tous les matins je parcourais le rivage de la mer pour voir arriver le paquebot, qui tardait plus ou moins suivant les vents, car, alors, les bateaux à vapeur n'existaient pas<sup>8</sup>. Enfin, le 3 septembre, M<sup>r</sup> Garrido arriva avec son épouse et ma future.

Le 15 septembre 1821, après les publications usitées et les dispenses obtenues<sup>9</sup>, nous fûmes mariés à Bastia. Quelques jours

---

<sup>7</sup> M<sup>me</sup> Clemenso née Pignat est décédée à Sion le 24 mai 1820 des suites d'une apoplexie. *Registre des décès*, Cure de Sion.

<sup>8</sup> C'est le savant physicien Fulton qui réussit pratiquement à utiliser la vapeur pour la propulsion des bateaux : en 1807 il construisit un bateau à vapeur qui alla de New York à Albany. En 1812, apparurent les premiers bateaux à vapeur d'Angleterre, sur la Clyde, et, en 1819, un bateau de ce genre fit la première traversée de l'Atlantique, d'Angleterre à New York. C'est en 1823 seulement que la marine française commença sa transformation et modernisation en utilisant à son tour la propulsion par la vapeur.

<sup>9</sup> Rappelons que M<sup>lle</sup> Mäder avait été baptisée à l'église protestante de Morat ; il s'agissait donc d'un mariage mixte. — Lors de ce mariage, Hyacinthe Clemenso était dans sa 41<sup>e</sup> année et son épouse, Elisabeth-Christine Mäder, dans sa 28<sup>e</sup>.

après, par suite de mes courses nocturnes le long de la mer, la fièvre me prit, et ma femme, qui avait beaucoup souffert dans son voyage et surtout dans la traversée par mer, tomba aussi malade. Malgré la fièvre qui nous tenait l'un et l'autre, nous voulûmes partir pour la Porta.

Le maire de cet endroit en fut prévenu et nous envoya trois mulets, dont un pour les effets de ma femme ; [nous sommes] montés sur ces intelligentes bêtes qu'on n'a pas besoin de conduire pour éviter les faux pas dans les montagnes, car depuis Vescovato<sup>10</sup> vous n'avez qu'un petit sentier bordant des précipices jusqu'à la Porta où nous arrivâmes à la nuit tombante. Toute la populace était rassemblée près de la maison que j'habitais. et malgré notre fatigue, ma femme aussi bien que moi avons été obligés d'essuyer leurs embrassements plus ou moins désagréables. A peine dans le lit, nous fûmes réveillés par une sérénade composée d'un violon et de deux guitares.

Plusieurs jours se passèrent dans les visites réciproques. La bonne signora Rosa nous venait voir presque tous les jours.

Je tombai de nouveau malade et d'une manière assez grave ; je pus alors apprécier la sollicitude de ma femme à me soigner, malgré qu'elle fut à peine convalescente.

Je dus aussi mon rétablissement aux soins de Monsieur Batisti, médecin à Oreza<sup>11</sup> où j'avais un détachement commandé par mon Lieutenant M<sup>r</sup> Bianco.

Dans cette occasion, il me fut facile de connaître que le Corse est sincère lorsqu'il vous a voué son amitié.

Après mon rétablissement, je continuai mes promenades dans les environs ; je visitai Sartène, Corte<sup>12</sup>, Roustino où existe encore l'humble demeure du Général Paoli, libérateur de la Corse.

---

<sup>10</sup> Chef-lieu de canton à 26 km. au Sud de Bastia. dans l'arrondissement de Bastia. La région de Vescovato produit des fruits et des vins estimés ; elle est réputée également par ses châtaigneraies et ses hautes montagnes très pittoresques.

<sup>11</sup> Oreza est une localité de l'arrondissement de Corte, dans le canton de Piedicroce, à une quinzaine de kilomètres au Sud de la Porta. Oreza est connu par son établissement hydrothérapique qui utilise deux sources d'eaux ferrugineuses bicarbonatées froides qui se prennent en boisson et dont on fait l'exportation. Il est à croire que le D<sup>r</sup> Batisti était attaché à la station et peut-être prescrit-il à notre Capitaine un traitement d'eaux d'Oreza...

<sup>12</sup> Sartène, chef-lieu d'arrondissement à 50 km. au Sud-Est d'Ajaccio, petite ville au visage sévère qui fait fonction de capitale régionale du Sud. Bâtie en amphithéâtre, d'où l'on jouit d'une vue étendue, la vieille ville a conservé son cachet ancien avec de hautes maisons surplombant des ruelles escarpées.

Corte, à peu près au centre de l'île, dans un site très pittoresque, à mi-distance d'Ajaccio à Bastia, est aussi un chef-lieu d'arrondissement. Ancien évêché. Corte demeure un centre touristique avec sa forteresse et le monument de Paoli qui en avait fait sa capitale et y avait créé une université en 1764. Commerce de vins, de blé, de fruits, de pâtes, de marbres.



**Madame Hyacinthe Clemenso**

née Elisabeth-Christine Mäder

1794-1876

Miniature appartenant à M. R. de Laroche-Clemenso, Lyon



**Le Capitaine Hyacinthe Clemenso**

Chevalier de la Légion d'honneur

1781-1862

Miniature appartenant à M. R. de Laroche-Clemenso, Lyon

Son portrait se trouve non seulement chez les grands, mais dans toutes les chaumières on vous le montre avec orgueil <sup>13</sup>.

Nous avions pour société la maison Pompé, celle de la signora Rosa, celle de Madame Vittini, celle du maire qui, sans être bien instruit, avait ce bon sens qui est commun au Corse. Nos veillées se passaient en nombreuse société, mangeant des châtaignes (récolte abondante dans le pays) et buvant de l'excellent vin blanc ; le tout ne nous coûtait guère.

Je ne devais pas jouir plus longtemps de la tranquillité que nous goûtions dans ce cantonnement <sup>14</sup>, que j'ai quitté avec regret. J'y ai laissé des souvenirs utiles au pays, surtout une belle place que j'ai fait agrandir près de l'église en y faisant travailler mes voltigeurs et sauter des rochers. A mon départ, cette place portait mon nom.

A cinq minutes du bourg, au milieu des châtaigniers, se trouve une fontaine jaillissant d'un rocher, dont l'eau en été est comme de la glace. Pour y arriver, il n'y avait qu'un petit sentier ; j'ai fait tracer un chemin de manière à se promener à trois personnes de front. Là, au moyen de cette eau, on avait le plaisir d'y faire de la limonade au moyen des citrons et des oranges qu'on prenait non loin de là.

Enfin, d'après l'autorisation de Monsieur le Colonel, j'ai fait distribuer aux indigents les capotes des voltigeurs, ces capotes hors de service devant être remplacées à notre retour à Bastia.

Si j'ai quitté avec regret la Porta, ses habitants m'ont témoigné d'une manière bien sincère le leur car leurs adieux nous accompagnèrent jusqu'à Vecovato.

Nous revînmes à Bastia, où M<sup>r</sup> le chevalier Bay <sup>15</sup>, chef de

---

<sup>13</sup> Pascal Paoli (1725-1807), né à la Stretta-de-Morosaglia ; proclamé chef de l'île de Corse en 1755, il ne laissa que le littoral au pouvoir des Génois et gouverna sagement sa patrie durant plus de dix ans en rénovant les lois, la justice, les monnaies, les poids et mesures, l'agriculture, le commerce, l'instruction, et en réprimant la *vendetta*. Lorsque Gênes céda ses droits à la France (1768), Paoli tenta de sauver l'indépendance de l'île, mais il fut défait par le comte de Vaux et se retira en Angleterre. Rentré en France en 1789, il se brouilla avec le régime de la Convention (1793) et offrit la Corse à l'Angleterre. Il mourut près de Londres en 1807. Le souvenir de Paoli est resté vivant en Corse : Corte a donné son nom à son artère principale : le *Cours Paoli* ; L'île-Rousse, petite ville fondée en 1758 par Paoli au Nord de la Corse, a son buste, etc.

<sup>14</sup> Rappelons qu'il s'agit de La Porta (*supra* note 2).

<sup>15</sup> Augustin Bay, né à Sion en 1786, fils du lieutenant-colonel Pierre-Joseph Bay (1738-1814), officier au service de France, et de Marie-Thérèse de Courten (1740-1811), fille d'Etienne-Ignace-Antoine. Augustin Bay entra comme son père au service de France ; en 1803, il est en Espagne, puis nous le retrouvons avec Clemenso en Corse et à Brest. Établi en France depuis lors, nous perdons ses traces faute de documentation. L'un de ses frères, Marc-Joseph, fut capitaine en Espagne ; un autre, Jean-Félix, fut curé en Alsace, puis chanoine de Sion. *Registres des naissances, décès et mariages*, Cure de

Bataillon ([devenu] depuis parrain de mon fils aîné<sup>16</sup>), se maria avec Mademoiselle de Rivarolla<sup>17</sup>, qui, par parenthèse, compensa les aventures galantes qu'avait eues son mari comme garçon.

A Bastia, nous fîmes connaissance de Monsieur Boucher, procureur général<sup>18</sup>, et de plusieurs autres personnes ; mais ce n'était plus le même abandon qu'à la Porta : là c'était franchise et amitié, ici c'était cérémonie et étiquette. Monsieur le Général Brenier de Montmorand<sup>19</sup>, ancien marquis aux ailes de pigeon, dont l'épée ne pouvait plus sortir du fourreau par rapport à la rouille, commandait cependant la Corse, pour satisfaire son goût de mélomanie provoquant des bals continuels auxquels on n'osait pas se soustraire. Ces amusements plaisaient beaucoup aux dames, mais faisaient enrager une partie des maris, dont j'étais du nombre.

Enfin, après quatre années de séjour dans cette île hospitalière, nous la quittâmes dépouillés de cette prévention que nous avions en y entrant, car c'est une justice à rendre aux habitants : ils exercent l'hospitalité à un suprême degré, ils sont affables et prévenants avec les étrangers, toujours prêts à vous rendre service, sans aucune rétribution ; ils seraient même offensés si on la leur présentait : j'en parle par expérience.

---

Sion ; *Fecensement de Sion 1803*, Archives Cantonales, Sion ; *Famille de Courten, Généalogie et services militaires*, Metz, 1885, p. 36 ; *Armorial valaisan*, p. 25.

<sup>16</sup> Il s'agit de Camille Clemenso, né à Brest le 8 septembre 1824, comme nous le verrons au chapitre suivant.

<sup>17</sup> Le chevalier Bay épousa, à Bastia, M<sup>lle</sup> de Rivarola, issue d'une ancienne famille bastiaise qui descendait du comte Dominique Rivarola, officier au service du roi de Sardaigne Charles-Emmanuel II et qui avait obtenu de ce prince l'envoi d'une armée en Corse en 1747. Cf. Antoine Albitreccia, *Histoire de la Corse*, dans *Que sais-je ?* Paris, 1947, pp. 81-82. La famille Rivarola ou Rivarolo, Rivaroli, ferait remonter son origine au XI<sup>e</sup> siècle, à la région de Parme, d'où elle aurait essaimé en Lombardie, Piémont, Ligurie, Corse, Sicile et même Espagne. Saint-Simon et Luynes, dans leurs *Mémoires*, parlent d'un marquis de Rivarolles († 1704), originaire du Piémont, lieutenant-général au service de Louis XIV. Antoine-Roch Rivaroli, de Vinsali dans la région de Novare, se fixa en 1720 à Nîmes et fut l'auteur d'une branche établie dans le Département du Gard ; l'un de ses petits-fils fut l'écrivain Antoine de Rivarol (1753-1801). Cf. M. de Lescure, *Oeuvres choisies de A. Rivarol*, t. I, Paris, s. d.). Voir aussi plus haut, note 9 du chapitre V.

<sup>18</sup> Louis-Gilbert Boucher (1782-1841), né à Luzarches (Seine-et-Oise), remplit diverses fonctions dans le ministère public. Nommé procureur du roi à Joigny et à Auxerre (Yonne), puis procureur général à l'île Bourbon et ensuite à Bastia. Destitué, il resta sans emploi jusqu'en 1830. Enfin nommé procureur près la cour de Poitiers, où il eut à lutter contre les passions politiques et succomba après une longue maladie.

<sup>19</sup> Antoine-François Brenier de Montmorand (1767-1852), général de division, baron de l'Empire, né à Saint-Marcellin (Isère). Entré au service en 1786, il fit les campagnes de la Révolution et de l'Empire, notamment celles d'Espagne qui lui valurent le grade de général de division. Rallié à Louis XVIII, il fut créé vicomte en 1822.

## X. Commissaire du Roi et Capitaine-Rapporteur (1822-1827)

En quittant la Corse, nous fûmes dirigés sur le Havre où, fort heureusement, nous n'y restâmes que peu de temps. Cette garnison est détestable à cause de la cherté des vivres ; on n'y voit que des figures à spéculation, on n'y entend que le langage des courses lointaines sur mer. La société fourmille d'armateurs ; les officiers ne peuvent se frotter avec eux, leur bourse n'étant pas analogue à la leur. Il faut donc qu'ils se contentent de faire le tour du canal de mer qui entoure la ville, sur quel canal flottent les couleurs désignant les différentes nations auxquelles appartiennent les bâtiments.

De là, le Régiment partit pour Caen, de Caen à Cherbourg et enfin pour Brest, où nous restâmes deux ans, pendant lesquels j'ai exercé les fonctions de Commissaire du Roi près le Conseil de guerre et, après, celles de Capitaine-Rapporteur (ces deux nominations sont entre les mains de mon fils cadet).

Je me rappellerai toujours que dans une cause des plus graves, puisque je devais conclure à la peine de mort, j'ai eu à combattre le célèbre avocat Issembert<sup>1</sup>, aujourd'hui Conseiller à la Cour de cassation. Etonné de la manière dont j'avais porté la parole (car le Capitaine-Rapporteur avait les attributions du procureur du Roi), étonné surtout de ma réplique à sa défense, au sortir du conseil [il] m'invita à dîner à son hôtel et, à table, me dit : « Je me suis aperçu que vous aviez étudié le droit ».

C'est à Brest, et le 8 septembre 1824, que ma femme accoucha de mon premier fils<sup>2</sup>. (Mélanie était née avant lui<sup>3</sup>.) Par l'impru-

---

<sup>1</sup> François-André Isambert (1792-1857), jurisconsulte et homme politique né à Aunay (Calvados), qui publia un recueil des lois françaises de 420 à 1789.

<sup>2</sup> Camille-Louis-Hyacinthe-Edouard-Pierre Clemenso, né à Brest le 8 septembre 1824, sera Docteur en médecine, d'abord établi à Saint-Georges de

dence de la servante, Camille resta pendant dix-huit mois entre la vie et la mort, ayant cependant les quatre médecins du Régiment pour le soigner, sans compter les soins incomparables de sa pauvre mère qui n'avait pas une bonne nuit ; on ne pouvait rien lui faire prendre que le sein de sa mère. Lors de son baptême, qui eut lieu le lendemain de sa naissance, le parrain a été le chevalier Bay<sup>4</sup> et la marraine M<sup>me</sup> de Riedmatten, née de la Jonquera<sup>5</sup>, représentée par Mademoiselle Garido.

Brest était commandé par le Général Avisard<sup>6</sup> ; le commandant de place était le Général baron de Baltus<sup>7</sup>, qui avait la frénésie des bals ; sa fortune lui permettait d'en donner souvent, au grand déplaisir des maris jaloux. Le Colonel de Murphy nous quitta à Brest, étant passé Général ; il fut remplacé par M<sup>r</sup> Duprat.

Le 29 octobre 1826, je fus nommé Chevalier de la Légion d'honneur, récompense que j'aurais dû recevoir soit en Russie soit à Leipzig. Ce fut Monsieur Duprat qui, en présence du Régiment assemblé sur la place d'armes, me donna l'accolade de Chevalier de cet Ordre.

---

Reneins (Rhône), puis fondateur d'une Maison de passementeries et dorures à Lyon en 1856. Il décède en cette ville en 1879. Il épousa à Belleville (Rhône) M<sup>lle</sup> Marie-Claudine Reynard, née à Belleville le 5 octobre 1828, décédée à Lyon le 27 janvier 1900, dont il eut deux enfants. Notes généalogiques de la famille aimablement communiquées par M. R. de Laroche que nous remercions. Voir *infra*, chap. XII.

<sup>3</sup> Mélanie Clemenso demeura célibataire ; elle habitait avec son père et sa mère à Saint-Clément-lez-Mâcon en 1854, à la Rue Faubourg de La Barre à Mâcon même (Saône-et-Loire) en 1862.

<sup>4</sup> Voir chap. précédent, notes 15 et 17.

<sup>5</sup> M<sup>me</sup> de Riedmatten, née Françoise-Louise-Nathalie de la Jonquièrre, fille de Pierre-Claude-Charles et d'Elisabeth de la Poppe. Elle avait épousé en premières noces l'amiral de Boulainvillier et en secondes noces (14 août 1824) Joseph-Grégoire de Riedmatten (1782-1846), capitaine au service de France, chevalier de la Légion d'honneur. Elle est décédée à Sion le 13 septembre 1862. *Almanach Généalogique Suisse*, t. VI, 1936, p. 580 ; *Registre de décès de la cure de Sion (1810-1870)*.

<sup>6</sup> Antoine Avisard (1776-1857), capitaine en Hollande 1806, puis colonel, maréchal de camp 1815, adhère à Napoléon durant les Cent-Jours, rayé à la 2<sup>e</sup> Restauration, réintégré et envoyé comme chef de sous-division à Rennes 1823, à Metz 1830, en Algérie 1832, commandant de place à Alger en 1833-1835. Commandeur de la Légion d'honneur. *Dictionnaire de Biographie Française*, t. IV, Paris, 1947, p. 879.

<sup>7</sup> Basile-Guy-Marie-Victor Barthélemy de Baltus (1766-1845), capitaine 1789, fait les campagnes de la République et de l'Empire, notamment à la Grande Armée dans la division Oudinot comme commandant d'artillerie, se distingue à Austerlitz (1805) et Friedland (1807), chef d'état-major dans le 9<sup>e</sup> corps de la Grande Armée commandé par Bernadotte, baron de l'Empire 1811, général de brigade à la campagne de Russie 1812 ; en 1813, campagne de Saxe, prisonnier à Dresde. Sous Louis XVIII, commandant de l'école d'artillerie à Metz, puis, en 1822, lieutenant du roi à Brest où il commande en l'absence du général Avisard ; il est mis à la retraite en 1826. *Dict. de Biographie Française*, t. V, p. 14.

Le Régiment quitta Brest pour se rendre à la Rochelles<sup>8</sup>. Je fus le rejoindre après avoir terminé, comme Capitaine-Rapporteur, les procédures que j'avais commencées ; ce voyage s'est effectué par mer jusqu'à Nantes.

Arrivé à la Rochelles, je reçus diverses lettres du Vallais plus alarmantes les unes que les autres. Une était de la cousine Franc<sup>9</sup> et l'autre de Virginie<sup>10</sup> me disant que Patience<sup>11</sup> était abandonnée à elle-même, qu'elle fréquentait des sociétés qui finiraient par la perdre, que le meilleur parti serait qu'elle quitte le Vallais ; [elles] finissaient pas me supplier de venir la retirer du péril imminent où elle se trouvait.

J'étais assez indifférent à cet égard, parce que, dans le temps [passé], je lui avais déjà envoyé cent francs pour venir jusqu'à Besançon où Monsieur Doria, officier du Régiment, se trouvait avec sa femme, et comme cet officier devait [me] rejoindre, il aurait amené Patience ; mais les cent francs ont été dépensés sans résultat. Enfin, aux sollicitations de ma femme, jointes à l'espoir d'être employé dans les tribunaux militaires qui devaient s'organiser et pour lesquels j'étais proposé par le Général Duvillers, commandant la Division, qui connaissait mon aptitude comme Capitaine-Rapporteur (comme on peut encore le voir par une lettre qui se trouve entre les mains de mon fils cadet), Monsieur de Bréa<sup>12</sup>, que j'avais connu en Corse [et] qui se trouvait à la Rochelles comme chef d'état-major, me promit de seconder ma proposition dans ces tribunaux car il avait un cousin au Ministère de la guerre. J'avais donc toute la chance pour moi ; cet emploi aurait été sédentaire et plus lucratif que d'être dans un Régiment.

Je dois dire que M<sup>r</sup> Debréa devint Général et qu'il a été tué aux barricades de Paris.

---

<sup>8</sup> La Rochelle, chef-lieu du Département de la Charente-Maritime, sur l'Océan Atlantique, évêché, place d'armes, chantiers navals.

<sup>9</sup> Il s'agit probablement d'une « cousine » (par les Pignat ?) appartenant à la famille Franc de Monthey, où cette famille, citée dès 1353, a donné plusieurs magistrats. Cf. *Armorial valaisan*, p. 99.

<sup>10</sup> M<sup>lle</sup> Virginie Clemenzo, fille aînée du Capitaine ; elle était, depuis 1824, religieuse des Sœurs de la Charité en Haute-Savoie (*supra*, note 3 du chap. II).

<sup>11</sup> Fille cadette du Capitaine, elle était alors âgée de 22 ans et se trouvait seule par suite de la mort de sa mère (1820) et de l'entrée en religion de sa sœur Virginie (1824).

<sup>12</sup> Jean-Baptiste-Fidèle de Bréa, né en 1790, fit campagne en Italie 1807, à la Grande Armée en Allemagne 1809, lieutenant après Wagram (1809), capitaine 1812, campagne de Russie et de Saxe, se distingue à Leipzig (1813) et à Waterloo (1815) ; sous Louis-Philippe, colonel 1836, maréchal de camp 1845. Pendant les journées de juin 1848 à Paris, il commande une brigade opérant contre les insurgés et, à la porte de Fontainebleau, il veut leur parler pour les engager par persuasion à cesser la lutte, mais il est tué par eux. *Dict. de Biographie Française*, t. VII, p. 179.

Tous ces motifs joints aux sollicitations de ma femme qui étaient encore plus pressantes que les lettres du Vallais me faisant sans cesse entrevoir la perte de cette enfant, me déterminèrent à demander mon traitement de réforme, démarche que je n'aurais jamais dû faire vu que [mes projets d'être admis dans] les tribunaux militaires sont restés enfouis dans les cartons, [et] que par là mon avenir a été perdu ; tous mes malheurs et mes ennuis sont la suite de cette inconséquence.

Le Colonel, qui se trouvait à Paris, était loin de consentir à cette demande, comme on peut le voir par une lettre du 15 août 1827 qui se trouve avec mes brevets.

Au lieu d'écouter ses sages avis et toujours bercé par l'espoir d'être employé sédentairement, je persistais à demander ma réforme, basée sur des intérêts de famille et sur ma santé. Je [ne] la reçus malheureusement que trop [vite], cette réforme qui me donnait droit à ma retraite après le temps voulu comme si on était sous les Drapeaux. Le traitement de réforme pour un Capitaine était de 600 francs par an.

## XI. Notaire en Valais (1827-1831)

Enfin, nous partîmes pour le Vallais. Nous passâmes par Grenoble où nous trouvâmes Madame Ruelle qui était séparée de son mari ; elle tenait un magasin d'épicerie. Nous la trouvâmes presque méconnaissable par le ravage que la petite vérole avait fait sur son beau visage. Ce n'était plus la belle Madame Ruelle d'Avignon, [mais] cette difformité n'avait pas changé son cœur.

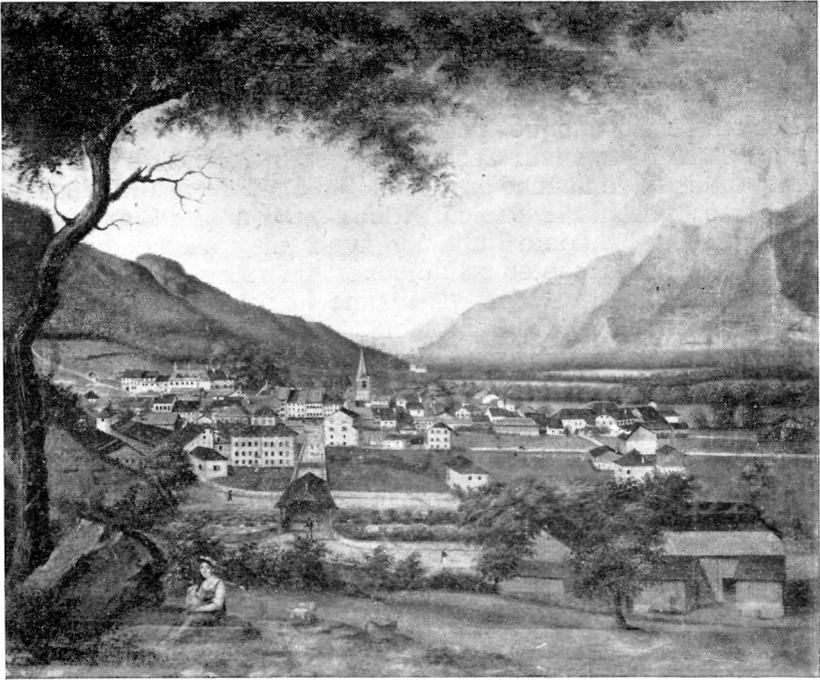
Arrivés à Genève, nous prîmes le bateau<sup>1</sup>. Le vent était tellement violent que j'ai dû payer le tribut que je n'avais [pas] payé à la mer ; au lieu d'arriver à Villeneuve, nous débarquâmes à 10 heures du soir à Vevey, trop heureux de ne pas avoir eu le lac pour lit.

Le lendemain, nous arrivâmes à Monthey où nous nous fixâmes provisoirement et où Patience vint habiter avec nous. Nous faisons mille châteaux en Espagne sur notre futur séjour en France où Patience promettait de nous suivre, enchantée, disait-elle, des caresses que lui prodiguait ma femme. Toutes ces démonstrations étaient pour mieux nous tromper. Une belle nuit, profitant de notre sommeil, elle sort de la maison, va rejoindre son amant qui était un Savoyard et à trois lieues de Monthey [ils] se présentent au curé qui avait procuré les dispenses des publications et se marient<sup>2</sup>. Il est à propos de dire qu'en Vallais

---

<sup>1</sup> En 1823 avait été lancé le premier bateau à vapeur sur le Léman : le *Guillaume Tell*. Ce système de transport eut bientôt du succès et plusieurs sociétés construisirent des bateaux. Ces sociétés fusionnèrent en 1873 et formèrent la Compagnie générale de navigation. *Dictionnaire historique du Canton de Vaud*, t. II, Lausanne, 1921, p. 134 ; *DHBS*, t. III, p. 384 ; Louis-R. Favre, *Le tour du Lac Léman en 1823 à bord du « Guillaume-Tell »*, dans la *Tribune de Genève*, 11 avril 1957.

<sup>2</sup> Patience Clemenzo a épousé, le 23 octobre 1827, à Monthey, Jean-François-Alexandre Dunoyer, né à Monthey le 19 juin 1808, fils de Jean-François Dunoyer, originaire de Samoëns (Haute-Savoie), habitant Monthey, et de son épouse née Jeanne-Marie Barlathey, de Collombey. Au mariage de Jean-



### Monthey au XIX<sup>e</sup> siècle

Au premier plan, le pont couvert construit en 1809  
Dans le lointain, le couvent des Bernardines de Collombey  
Peinture attribuée à Emmanuel Chapelet (1803-1866)

il n'y a point d'état-civil ; les curés peuvent marier les personnes sans l'intervention des parents. Cette fille dénaturée fit plus : elle donna tout à son mari, ce qu'une fille peut encore faire le jour de son mariage. Voilà le trait indigne pour récompense d'avoir perdu mon avenir par ma trop grande sollicitude ainsi que celle de ma femme<sup>3</sup>.

---

François-Alexandre avec Patience Clemenzo furent témoins le père de l'époux et l'avocat Jean-Maurice Rappaz. Renseignements tirés des *Registres paroissiaux de Monthey*, communiqués par MM. U. Casanova et L. Borgeaud, que nous remercions. Sur l'avocat Rappaz, cf. *supra*, chap. III, note 12, et sur ses rapports avec les Savoyards, cf. J.-B. Bertrand, *Une histoire de Savoyards à Monthey, en 1818*, dans les *Petites Annales valaisannes*, 1932, pp. 84-88.

<sup>3</sup> Notre mémorialiste paraît bien sévère... Sans doute était-il opposé à ce mariage, probablement en raison du jeune âge de l'époux qui n'avait que 19 ans, qui était de trois ans plus jeune que l'épouse, qui n'avait pas terminé

Nous prîmes donc la résolution de quitter Monthey qui nous était devenu odieux et nous allâmes nous fixer à Martigny, où nous restâmes trois ans pendant lesquels je repris mes fonctions de notaire.

Pendant cette époque, j'ai eu occasion de voir au commencement de 1828 Monsieur Casimir Perrier, président du Ministère, allant aux eaux de Loèche en Vallais<sup>4</sup>. J'étais alors à Riddes chez un de mes parents, Monsieur Ribordy<sup>5</sup>, qui était maître des postes, et sous prétexte qu'il n'y avait pas de chevaux disponibles, on lui fit accepter un déjeuner. En retournant des Bains, sachant que j'habitais Martigny, il me fit prier de venir souper avec lui à son hôtel. Le lendemain, je le revis encore ; [il] me renouvela ses services, étant à Paris, d'où il m'écrivit du 9 octobre 1828. Sa lettre se trouve avec mes papiers. Malheureusement, atteint du choléra, il mourut et toutes ses promesses tombèrent dans l'eau.

Le 4 avril 1828, je fus le père d'un second fils, qu'on nomma Etienne<sup>6</sup>, nom de son parrain le Docteur Cropt<sup>7</sup> ; sa marraine

---

ses études et qui n'était encore, l'année précédente, que candidat à l'Ecole cantonale de médecine vétérinaire à Sion... Alexandre Dunoyer deviendra docteur en médecine ; en 1846, il est installé à Paris, mais on le retrouve à Monthey en 1862. Il appartenait à une famille très honorable ; son frère aîné, Joseph (1803-1858), entra dans les Ordres et fut curé de Port-Valais 1829, chancelier de l'Evêché de Sion 1840, curé de Miège 1848-1858. Cf. *Armorial valaisan*, pp. 84-85.

<sup>4</sup> Casimir Périer (1777-1832), né à Grenoble, banquier à Paris et homme politique. Député 1817-1830, il était l'un des principaux représentants de l'opposition libérale sous la Restauration, Ministre de l'Intérieur en 1831, décédé du choléra. Son petit-fils, Jean-Paul-Pierre Casimir-Périer (1847-1907), sera président de la République française en 1894-1895.

<sup>5</sup> Pierre-Antoine Ribordy, notaire, fils de Gaspard-Gabriel. Il fut président de Riddes, député à la Diète cantonale dès 1831, puis au Grand-Conseil, vice-président du district de Martigny 1837-1842. *Armorial valaisan*, p. 209.

<sup>6</sup> Etienne-Gabriel-Emile-Edouard Clemenso, né à Martigny le 4 avril 1828, fut baptisé le 8 comme en témoin l'annotation suivante dans les *Registres paroissiaux de Martigny* : « Die 8<sup>va</sup> hujus [aprilis], a me subsignato baptisatus fuit Stephanus, Gabriel, Emilius, Eduardus filius legitimus D<sup>ni</sup> Josephi Hiacinthi Clemenso, Capitaine au service de France, Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'honneur, et D<sup>nae</sup> Elisabeth Christinae Mäder, Patris D<sup>no</sup> Stephano Cropt, juris Doctore, et D<sup>na</sup> Emilia Claivaz. Ita Jos. Darbellay, Prior ».

Etienne Clemenso entra comme surnuméraire au service télégraphique en mars 1853 ; nommé employé en juin, il fut envoyé à Chaumont (Haute-Marne), puis à Limoges (Haute-Vienne), d'où il passa comme chef de service faisant fonction de directeur de la station à Rochefort-sur-mer (Charente-Maritime) où il se trouve au moment où son père écrit ses *Souvenirs*, en 1854 (*infra*, chap. XII). En 1858, Etienne Clemenso est directeur du télégraphe à Aumale en Algérie (communication de M<sup>e</sup> Jean Passerat, notaire à Mâcon) ; puis, en même qualité, à Guéret (Creuse), en 1862. Il alla plus tard à Paris où il habitait Boulevard des Batignolles. Décédé en cette ville. Notes généalogiques obligeamment communiquées par M. R. de Laroche et par M<sup>e</sup> Jean Passerat, notaire, à Mâcon.

<sup>7</sup> Etienne-Bernard Cropt, D<sup>r</sup> en droit (1798-1896), né à Martigny, fils de



**Rue de Martigny à l'époque romantique**  
Voyageurs devant l'auberge de la Grand-Maison  
Sur la hauteur, ruines du château de la Bâtiaz

Estampe par Grundmann

fut M<sup>lle</sup> Clayva<sup>8</sup>. Ma femme le nourrit comme elle avait fait de l'aîné.

Dans cet endroit, nous nous étions fait de vrais amis, tels que la maison du Conseiller d'Etat Morand<sup>9</sup>, la maison du grand-châtelain Claiva<sup>10</sup>, la maison Ganioz<sup>11</sup>, la maison Robatel<sup>12</sup>, et la famille Piotta<sup>13</sup>.

Bernard-Antoine (1769-1829), président de la Cour d'appel, et de Joseph Meilland. En 1825, professeur à l'Ecole de Droit à Sion où il enseigna jusqu'en 1895. Juge au Tribunal cantonal dont il fut le président de 1843 à 1884. Auteur de plusieurs ouvrages de droit valaisan, du code civil et de plusieurs lois élaborées de 1830 à 1895. Il avait épousé M<sup>lle</sup> Stéphanie de Stockalper. Philippe Farquet, *Martigny, chroniques, sites et histoire*, Martigny, 1953; pp. 365-366; *Armorial valaisan*, p. 72; *Registre d'état-civil Martigny 1896*, Archives Cantonales, Sion.

<sup>8</sup> Emilie Claivaz, fille du notaire et grand-châtelain Joseph-Etienne Claivaz, de Martigny, née en 1811, décédée en 1882. Elle épousa son cousin le Docteur Maurice Claivaz (1798-1883), fondateur des bains de Saxon et Conseiller d'Etat (1848-1854).

<sup>9</sup> La famille Morand, originaire du Biot (Savoie), fut reçue à la bourgeoisie de Martigny en 1803. Jean-Philippe (1773-1856), notaire, fut maire de Martigny sous l'Empire, puis président de la grande Commune encore indivise, président du dizain, Conseiller d'Etat (1820-1839) et député à la Diète fédérale; *DHBS*, t. V, p. 5; Farquet, *Martigny*, p. 369; *Armorial valaisan*, p. 174.

<sup>10</sup> Des familles Claivaz sont mentionnées au XIII<sup>e</sup> siècle dans la région de Sierre et plus tard en Anniviers, à Orsières, à Salvan; une branche de la famille de Salvan s'établit à Martigny et y acquit la bourgeoisie en 1618. Joseph-Etienne (1772-1842) fut membre du Tribunal suprême dès 1815 et grand-châtelain de Martigny; il était le père de M<sup>lle</sup> Emilie Claivaz citée plus haut, note 8. L. Coquoz, *Histoire et description de Salvan-Fins Hauts*, Lausanne, 1899, pp. 106-107; *DHBS*, t. II, p. 525.

<sup>11</sup> La famille Ganioz est originaire de Chieri près de Turin; elle s'établit à Martigny en 1580 et y fut reçue bourgeoise en 1620. Une branche s'établira à Sion et y acquerra droit de bourgeoisie en 1725. Cette famille fournit des bannerets, des officiers au service de Piémont, de France sous Napoléon et en Suisse. Famille éteinte à Martigny en la personne de Marie-Louise Ganioz (1841-1929), fille de Germain-Eugène, lieutenant-colonel, et d'Eugénie Robatel; M<sup>lle</sup> Ganioz épousa Valentin-Joseph Morand (1838-1899), mariage dont est issu le peintre Joseph Morand (1865-1932). *Armorial valaisan*, pp. 103-104, 174; Farquet, *Martigny*, p. 367.

<sup>12</sup> La famille Robatel, originaire de Montagny (Fribourg), s'établit en Valais au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'abord à Saint-Maurice, où naquit en 1763 Jacques Robatel, Dr en médecine, qui y épouse Anne-Marguerite Seydoux; il est plus tard à Palma de Majorque (1797-1804) comme chirurgien-major au régiment valaisan au service de France, puis à Martigny où il devient bourgeois en 1816. Son fils Louis, qui fit la carrière militaire de 1803 à 1847, a laissé des Mémoires dont M. André Donnet, archiviste cantonal, prépare la publication. L'une des dernières représentantes de la famille fut M<sup>lle</sup> Adrienne Robatel, petite-fille de Louis, décédée à Sion le 2 décembre 1956. Cf. *Armorial valaisan*, p. 215, et notes personnelles.

<sup>13</sup> Piotta, Piotaz, Piottaz, famille originaire de Savoie, établie à Martigny où elle est bourgeoise depuis 1802. Clemenso parle sans doute ici du foyer de Joseph-Félix Piottaz et de sa femme Anne-Marie Morand, de leurs filles et de leur fils Charles (1818-1894) qui sera président de la Bourgeoisie (1850-1852) et conseiller municipal (1853-1858 et 1865-1870). Cf. Farquet, *Martigny*, pp. 152, 369, 381-384, 391.

Pendant notre séjour à Martigny, nous allâmes passer deux mois d'été à Liddes, endroit réputé et situé sur la route du Grand-Saint-Bernard, et où mon cousin germain était curé<sup>14</sup> ; il idolâtrait mes enfants, surtout Etienne comme le plus petit et le plus espiègle.

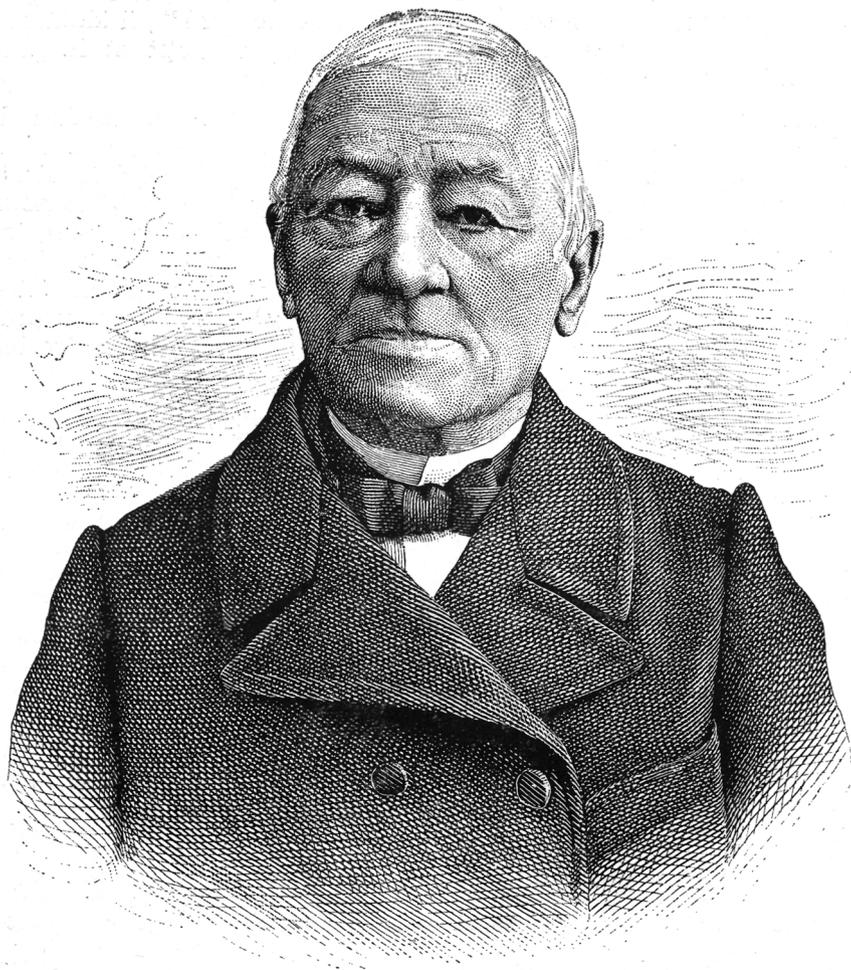
Nous allâmes aussi, accompagnés de nos amis, au Grand-Saint-Bernard où les moines nous reçurent avec toute la cordialité qui leur était familière<sup>15</sup> ; quoique au milieu de l'été, il faisait très froid [et] les calorifères qui traversaient les chambres nous furent d'une grande utilité. Les repas étaient des plus confortables. Nous avions dans le salon la société la mieux choisie ; dans le nombre se trouvait le marquis ou comte de Thadéo, ministre de Charles-Albert, avec sa charmante famille<sup>16</sup>. C'était surprenant d'entendre faire de la musique dans le salon, d'entendre les

---

<sup>14</sup> Jean-Nicolas Favre, né au Clou, dans la paroisse de Sembrancher, en 1786, entra dans la Congrégation des chanoines du Saint-Bernard en 1807 ; il fut vicaire à Monthey 1812, curé de Vouvry 1818, prieur de Bourg-Saint-Pierre 1820, curé de Liddes 1828-1838, enfin curé de Sembrancher 1839 ; c'est là qu'il mourut le 31 juillet 1861, laissant le souvenir d'un excellent pasteur (Maurice Ribordy, *La paroisse de Bourg-Saint-Pierre et ses Prieurs*, dans les *Annales valaisannes*, 1953, p. 339). Le Capitaine Clemenso dit que ce prêtre était son « cousin germain » ; sans doute était-il un neveu de la mère de notre mémorialiste, M<sup>me</sup> Jean-André Clemenzo, née Marie-Marguerite Favre. Dans ce cas, M<sup>me</sup> Clemenzo-Favre devait être originaire de la paroisse de Sembrancher (cf. *Armorial valaisan*, p. 93). Le séjour de la famille Clemenso à Liddes dut avoir lieu en 1830 ou 1831, si l'on considère que le petit Etienne Clemenso, né le 4 avril 1828, amusait déjà le bon chanoine par son « espièglerie »...

<sup>15</sup> Le Prévôt de la Congrégation des chanoines du Grand-Saint-Bernard était alors Mgr François-Benjamin Filliez (1790-1865), de Bruson (Bagnes), qui avait été élu à cette prélature par le Chapitre prévôtal le 2 juin 1830 et qui avait reçu la bénédiction abbatiale à Martigny le 2 février 1831 (Lucien Quaglia, *La Maison du Grand-Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Aoste, 1955, p. 485 ; Farquet, *Martigny*, p. 378). Le Prévôt résidant à Martigny, le célèbre Hospice sur la montagne est dirigé par un prieur : c'était alors le chanoine Jean-Baptiste Darbellay (1794-1864), de Liddes, qui fut prieur du Grand-Saint-Bernard (1824-1835), prieur du Simplon (1835-1836), curé de Vouvry (1836-1864) (Pierre Gard, *Clergé de la Paroisse de Bagnes*, Saint-Maurice, 1932, pp. 49-51 ; Tamini et Délèze, *Vallesia christiana*, pp. 136, 345, 438 ; Quaglia, *op. cit.*, p. 563).

<sup>16</sup> Charles-Félix, né en 1765, roi de Sardaigne en 1821, mort à Turin le 27 avril 1831, sans laisser de postérité, fut le dernier souverain de la branche aînée de la Maison de Savoie. C'est alors qu'accéda au trône la branche cadette, celle des princes de Savoie-Carignan, en la personne de Charles-Albert, né en 1798, roi de Sardaigne le 27 avril 1831, qui abdiqua le 23 mars 1849, et mourut le 28 juillet de la même année en exil à Porto au Portugal. C'est donc durant l'été 1831 que la famille Clemenso se rendit au Grand-Saint-Bernard, peut-être en partant de Liddes si le séjour de la famille dans cette localité eut lieu cet été-là. Quant à M. de Thadéo, il devait faire partie du gouvernement de Turin, car il n'était pas ministre de Sardaigne en Suisse, ce poste diplomatique étant occupé, du 12 mai 1823 au 29 décembre 1831, par Carlo Bazin de Chanay, d'abord comme chargé d'affaires (1823-1826), puis comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire (1826-1831) (*DHBS*, t. V, p. 735).



**Etienne Crompt**  
de Martigny

1798-1896

Professeur à l'École cantonale de Droit, à Sion

Lithographie, vers 1890

chants mélodieux des moines accompagnés de l'orgue dans une superbe église<sup>17</sup> bâtie au sommet d'une montagne couverte de neige pendant neuf mois de l'année [et] dépourvue de toute végétation et même de terre. Nous repartîmes de ce lieu, asile consacré au riche comme au malheureux.

---

<sup>17</sup> L'église actuelle de l'Hospice, commencée en 1678 et consacrée par l'évêque de Sion Adrien V de Riedmatten le 31 juillet 1689, est l'œuvre de l'architecte Giuletta et du maître-maçon Jean-Antoine Marcoz, de Brissogne (vallée d'Aoste). De style piémontais, c'est une fort belle église qu'enrichissent encore de très belles sculptures (stalles de 1687, banquette de 1733, trône pontifical de 1793, ce dernier sculpté par un artiste de Bruges, J. Minnes), cinq beaux autels datant de 1688 à 1829, un trésor magnifique et le tombeau du général Desaix, mort à Marengo (1800), avec son bas-relief dû à Jean-Guillaume Moitte, de Paris. Cf. L. Blondel, *L'Hospice du Grand-Saint-Bernard*, dans *Vallesia*, t. II, 1947, pp. 32 sq. ; Tamini et Délèze, *Vallesia christiana*, pp. 209-210 ; André Donnet, *Guide artistique du Valais*, Sion 1954, pp. 33-36 ; Quaglia, *op. cit.*, pp. 326 sq., 503-504 ; Louis Moret-Rausis, *La vie d'une cité alpine, Bourg-Saint-Pierre*, Martigny, 1956, pp. 110-113.

## XII. Retour définitif en France (1831) et vie de la famille

La révolution de 1830 survint en France <sup>1</sup>. On me prévint qu'il fallait y résider à moins de perdre une partie de la pension que j'allais bientôt obtenir ; d'ailleurs, père de deux fils, je devais pourvoir à leur instruction future. En 1831, je partis pour Ferney-Voltaire <sup>2</sup>, et en 1836, je reçus mon diplôme de retraite fixée à 1632 francs par an, soit 408 tous les trimestres. Cela me mit à même d'envoyer mon fils aîné dans un collège et à 12 ans, après avoir fait sa première communion le 1<sup>er</sup> novembre 1836, je le conduisis à Belley <sup>3</sup>. Il y resta deux ans, quoique, la première année,

---

<sup>1</sup> Les ordonnances de Charles X, le 26 juillet 1830, provoquèrent la révolution qui se déclencha dans Paris les 27, 28 et 29 juillet. Le 30, Louis-Philippe, duc d'Orléans, intervenait pour empêcher la proclamation de la république et prenait le pouvoir avec le titre provisoire de lieutenant-général du Royaume. Une nouvelle démonstration des insurgés, en direction de Rambouillet où s'était retiré Charles X, obligea celui-ci à quitter la France et à s'embarquer avec sa famille pour l'Angleterre. Le 9 août enfin, Louis-Philippe prit le titre de « Roi des Français ».

Trois journées révolutionnaires avaient mis fin au règne du dernier roi Bourbon. Trois nouvelles journées révolutionnaires mettront pareillement fin au roi Orléans : les 22, 23 et 24 février 1848. Ce dernier jour, Louis-Philippe, sous la menace des insurgés qui marchent sur les Tuileries, abdiqua et s'enfuit en Angleterre...

<sup>2</sup> Ferney-Voltaire, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Gex, Département de l'Ain, à 6 km. au Nord-Ouest de Genève. Voltaire (1694-1778) fit l'acquisition de la seigneurie de Ferney en 1758 et y résida de 1760 à sa mort, y construisant pour lui un magnifique château et transformant le village en un bourg prospère. Princes, écrivains, artistes, philosophes, comédiens, vinrent alors en grand nombre visiter le « Patriarche de Ferney ». Florian (1755 à 1794) fit même un séjour prolongé à Ferney. La population de Ferney qui était de 120 âmes avant 1758, en comptait 1250 en 1778. Elle descendit à 1060 en 1856 ; aujourd'hui, elle approche de 1400 habitants

<sup>3</sup> Belley, chef-lieu d'arrondissement dans le Département de l'Ain, siège d'un évêché, ville ancienne renommée par ses monuments et son histoire. En



**Belley**  
(Ain)

Au premier plan, le Collège construit au XVIII<sup>e</sup> siècle  
A droite, la Cathédrale reconstruite au XIX<sup>e</sup> siècle

il y avait été très mal soigné et très mal nourri <sup>4</sup>. Après deux ans, je le plaçai au collège de Ferney où M<sup>r</sup> Bertrand, supérieur du

---

879, à la formation du royaume de Bourgogne cisjurane (ou royaume d'Arles), le Bugey, dont Belley était la capitale, fut compris dans ce royaume ; mais, en 888, le Bugey passa au nouveau royaume de Bourgogne transjurane avec la Suisse occidentale, le Valais, le Chablais, le Genevois et la Savoie. Après la mort de Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, en 1032, le Bugey fut une possession de la Maison de Savoie, qui le garda — sauf une période d'occupation par le roi de France François I<sup>er</sup> — jusqu'au traité de Lyon de 1601, par lequel le duc Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> céda à la France la plus grande partie des territoires qui forment aujourd'hui le Département de l'Ain.

<sup>4</sup> Le collège de Belley est situé dans un faubourg de la ville. Il a été bâti au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Fondé en 1706, ce collège fut successivement dirigé par diverses Congrégations : Chanoines réguliers de Saint-Antoine en Viennois de 1751 à 1770, Joséphistes de Lyon de 1770 à 1792 (quatre professeurs, et parmi eux le supérieur, J. Buys, se retirèrent alors à Saint-Maurice en Valais), Pères de la Foi de 1803 à 1808 (des Pères de la Foi ont aussi enseigné au collège de Sion de 1805 à 1814). De 1809 à 1823, le collège de Belley

collège de Belley, était devenu curé<sup>5</sup>. J'y mis pareillement mon cadet.

Enfin, le 20 octobre 1840, je les conduisis tous les deux au collège de Meylan en Savoie<sup>6</sup>, tenu par des Jésuites, où les

---

devint collège municipal, puis petit-séminaire. De 1829 à 1836, il est administré par les Maristes, puis par les prêtres du diocèse. C'est alors que Camille Clemenso vint y faire deux années d'études, sous la direction de l'abbé Bertrand, supérieur (*infra*, note 5).

Le collège de Belley cite avec fierté, parmi ses anciens élèves, deux princes de l'esprit : Brillat-Savarin (1755-1826), de Belley, avocat, juge à la cour de cassation, connu surtout par son grand ouvrage, *La physiologie du goût*, traitant de gastronomie avec une verve étincelante, et l'illustre poète Lamartine (1790-1869), originaire de Mâcon. Ce dernier fut au collège de Belley de 1803 à 1807, années qu'il évoque dans ses *Confidences* et ses *Adieux au Collège*. Un monument lui a été élevé, en 1899, dans la cour du collège. Abbé Rochet, *Histoire du Collège-Séminaire de Belley*, Lyon, 1898, pp. 97-355 ; *Lamartine et son Collège*, Belley, pp. 4-15.

<sup>5</sup> L'abbé Bertrand (1805-1878), né à Bourg (Ain), avait fait ses études au collège-séminaire de Belley. Prêtre en 1828, vicaire à Pont-de-Vaux, puis à Saint-Trivier-de-Courtes, il est ensuite curé de Saint-Benoît. En 1836 Monseigneur Devie, évêque de Belley, le met à la tête du petit-séminaire de sa ville épiscopale. Des difficultés ne tardèrent pas à surgir, malgré les qualités de l'abbé Bertrand, et la discipline en souffrit. Aussi, en 1838, les Maristes reprurent-ils la direction du petit-séminaire, qu'ils gardèrent jusqu'en 1852. Le retour des Maristes, en 1838, libéra le corps professoral de 1836-1838 dont les membres reçurent d'autres fonctions. L'abbé Bertrand devint curé de Ferney, où il eut, en plus de la paroisse, la direction d'un petit collège fondé par l'abbé Joseph Crétin, qui deviendra en 1851 le premier évêque de Saint-Paul dans le Minnesota (États-Unis). Camille Clemenso suit l'abbé Bertrand à Ferney. En 1852, Bertrand est nommé curé de Belley, puis de Bourg en 1860. En 1863, il revient à Belley comme vicaire général ; il remplit cette fonction jusqu'à sa démission en 1878 et décède quelques mois après. Abbé Rochet, *op. cit.*, pp. 336-339.

<sup>6</sup> Meylan ou, mieux, Mélan, est situé près Taninges en Faucigny (Haute-Savoie). Un monastère de moniales chartreuses y fut fondé à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle par la princesse Béatrice de Faucigny ; il subsista jusqu'en 1793, date où la Révolution dispersa la communauté qui avait, au long de cinq siècles, montré une réelle ferveur et exercé une abondante charité. En 1803, l'abbé Marin Ducrey racheta les bâtiments pour y installer le collège qu'il avait créé, vers 1800, à Sallanches, sa ville natale. L'abbé Ducrey (1766-1834) était fils de Jean-Claude Ducrey qui s'établit, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Martigny où il devint bourgeois et tenait un florissant atelier d'horlogerie. Marin Ducrey exerça un ministère héroïque durant les années de la Révolution.

Depuis sa fondation, ce collège passa sous cinq directions : celle de son fondateur qui, de Sallanches, l'avait transféré à Mélan où il le dirigea de 1804 à 1833 ; puis les Jésuites qui remplacèrent l'abbé Ducrey dès l'automne 1833 et demeurèrent jusqu'à leur expulsion en 1848. Durant cette période, le collège eut pour recteur les PP. Pichon, Vignet, Tissot, Besson et Buthod. C'est durant cette période que les deux frères Clemenso fréquentèrent ce collège dont notre mémorialiste fait l'éloge. Par la suite, le collège de Mélan fut dirigé, de 1848 à 1857, par des prêtres du diocèse d'Annecy et de 1857 à 1903 par les Missionnaires de S. François de Sales. Mgr Bernard Burquier (1871-1943), Abbé-Evêque de Saint-Maurice, fut, avant 1903, professeur à Mélan. Cf. Pierre-Marie Feige, *Histoire des chartreuses de Mélan*, dans *Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne*, t. XXX, Annecy, 1909 ; François Marullaz, *Histoire de Mélan, II<sup>e</sup> partie, R<sup>d</sup> Marin Ducrey et le collège de*



**L'ancienne Chartreuse de Mélan**  
(Haute-Savoie)

Le Collège qui y fut établi par l'abbé Marin Ducrey en 1803  
y subsista jusqu'en 1903

Dessin moderne

élèves étaient bien sous tous les rapports. J'allais de temps en temps les voir, quoique Meylan fût à douze lieues de Ferney. Je grimpais les montagnes à pied ; dans un de mes voyages, près du nouvel-an, j'avais [de] la neige à moitié jambe, [mais] rien ne me coûtait pour avoir le plaisir de voir mes enfants <sup>7</sup>.

L'aîné, dont je croyais en faire un prêtre, voulut suivre la carrière de [la] médecine. Je fus donc obligé de venir m'établir à Bourg <sup>8</sup>, où il entra comme élève à l'hôpital en 1842. Se trouvant de la conscription de 1844, il tira le numéro 114 qui le libéra. Le 26 septembre 1846, il fut reçu médecin par le jury de Strasbourg, dont M<sup>r</sup> Stolz était le président. D'après les conseils de M<sup>r</sup> le Docteur Paccoud, il alla se fixer à Bagé-le-Châtel <sup>9</sup>, où nous allâmes le rejoindre.

Son frère cadet, ayant atteint l'âge de 18 ans, il s'engagea comme volontaire au 13<sup>e</sup> de chasseurs à cheval et partit le 10 avril 1846 pour rejoindre le Régiment à Bauvais <sup>10</sup> ; je l'accompagnai jusqu'à Lyon.

Nous restâmes trois ans à Bagé. Mon fils aîné en partit pour

---

*Mélan, 1804-1834, dans Mémoires et Documents de l'Académie Salésienne, t. XLII, Annecy, 1922 ; Joseph Bottolier-Despois, Un héros des temps révolutionnaires, l'abbé Marin Ducrey, Annecy, 1908 ; Jean Rey, Les Missionnaires de S. François de Sales d'Annecy, Thonon-les-Bains, 1956, pp. 35, 98-105 ; Armorial valaisan, p. 82.*

<sup>7</sup> Mélan est situé dans un cadre naturel magnifique, entouré de montagnes. D'autre part, le cloître de l'ancienne chartreuse, ainsi que sa chapelle ont un réel intérêt artistique et sont classés comme monuments historiques. Un orphelinat de filles et de garçons occupe aujourd'hui les bâtiments de l'ancien collège. Cf. Jean Rey, dans les *Echos Salésiens*, revue des Missionnaires de S. François de Sales, Genève-Annemasse, 1956, pp. 84-85.

<sup>8</sup> Bourg, chef-lieu du Département de l'Ain, autrefois capitale de la Bresse, qui appartint successivement aux deux royaumes de Bourgogne, puis se divisa en diverses seigneuries dont la principale, Baugé, parvint par alliance à la Maison de Savoie au XIII<sup>e</sup> siècle. Par le traité de Lyon (1601), Charles-Emmanuel I<sup>er</sup> céda à Henri IV, roi de France, la Bresse, le Bugey et le Pays de Gex. Bourg possède une belle église Notre-Dame ; en outre, Marguerite d'Autriche (1480-1530), veuve du duc de Savoie Philibert II le Beau (1480-1504), y fit élever (de 1506 à 1536) la magnifique église de Brou, célèbre par ses vitraux, ses sculptures, son jubé, ses stalles et les mausolées de Marguerite et de Philibert. En 1515, Léon X érigea un évêché à Bourg, mais celui-ci fut supprimé en 1531. Lors du rétablissement d'un évêché pour le Département de l'Ain, en 1823 (l'évêché de Belley avait été supprimé en 1801), Bourg et Belley entrèrent en compétition pour avoir le siège épiscopal qui fut, finalement, dévolu à Belley par raison traditionnelle.

<sup>9</sup> Bagé ou Baugé-le-Châtel, à 30 km. au Nord-Ouest de Bourg et à 4 km. au Nord-Est de Mâcon. Ancienne seigneurie qui appartint dès le XIII<sup>e</sup> siècle à la Maison de Savoie et qui fut donnée plus tard à la Maison d'Urfé.

<sup>10</sup> Chef-lieu du Département de l'Oise, à 88 km. au Nord de Paris ; siège d'un évêché. Célèbre cathédrale du XIII<sup>e</sup> siècle, inachevée, dont le chœur prodigieux élève ses voûtes à 48 m. au-dessus du sol. La ville fut presque détruite par un incendie en 1810. Clemenso écrit *Bauvais* pour *Beauvais*.

s'aller établir à Saint-Georges de Reneins près Villefranche<sup>11</sup>. Le 24 avril 1850, il se maria avec Mademoiselle Renard<sup>12</sup>, de la Croisée-de-Belleville ; il est en ce moment père d'un beau garçon dont je suis le parrain, né le 16 novembre 1851<sup>13</sup>, et d'une jolie fille née le 1<sup>er</sup> décembre 1852<sup>14</sup>.

Son frère cadet, étant revenu du service au bout de sept ans, entra comme surnuméraire aux lignes télégraphiques fin mars 1853. Nommé employé en juin de la même année, il fut envoyé à Chaumont<sup>15</sup> et, de là, à Limoges<sup>16</sup>, où il reçut sa nomination de chef de service faisant fonction de directeur de station à Rochefort-sur-Mer, où il se trouve en ce moment<sup>17</sup>.

Ma femme et moi, avec leur sœur Mélanie, habitons une petite campagne aux portes de Mâcon, en vue du débarcadère<sup>18</sup>.

---

<sup>11</sup> Saint-Georges de Reneins est un petit bourg de l'arrondissement de Villefranche-sur-Saône, à 9 km. au Nord de cette ville ; celle-ci, à environ 2 km. à l'Ouest de la Saône et à 30 km. au Nord de Lyon, était autrefois le chef-lieu du Beaujolais, ancien fief des princes de Bourbon, puis d'Orléans. La région est pittoresque et célèbre par son vignoble. Belleville est un chef-lieu de canton à 5 km. au Nord de Saint-Georges de Reneins ; on y fabrique des toiles et mousselines.

<sup>12</sup> M<sup>lle</sup> Marie-Claudine Reynard, née le 5 octobre 1828 à Belleville (Rhône), épousa Camille Clemenso le 24 octobre 1850 à Belleville. Elle est décédée à Lyon, le 7 janvier 1900. Notes généalogiques aimablement communiquées par M. R. de Laroche.

<sup>13</sup> Edouard-Hyacinthe Clemenso, né en 1851, qui continua et développa la maison de passementerie fondée par son père à Lyon, où il fut consul de l'Uruguay ; il est décédé dans cette ville en 1907. Il épousa M<sup>lle</sup> Marguerite Després. L'une de leurs filles, M<sup>lle</sup> Marthe Clemenso épousa M. Raymond de Laroche. *Item.*

<sup>14</sup> Marie-Victoire Clemenso, née en 1852, décédée en 1908, épousa M. Charles Mailland. *Item.*

<sup>15</sup> Plusieurs villes et bourgs de France portent ce nom. L'absence de toute indication particulière invite à penser qu'il s'agit de la principale localité de ce nom, soit Chaumont, chef-lieu du Département de la Haute-Marne, à 262 km. au Sud-Est de Paris. Les Alliés vainqueurs de Napoléon y conclurent entre eux un accord, en 1814, pour ramener la France à ses frontières de 1792.

<sup>16</sup> Limoges, chef-lieu du Département de la Haute-Vienne dans le Massif central, ville importante par son industrie, son commerce, ses arts, ses monuments.

<sup>17</sup> Rochefort-sur-Mer, chef-lieu d'arrondissement dans le Département de la Charente-Maritime. Ancienne place de guerre, école de médecine navale, port marchand. C'est Colbert (1619-1683) qui aménagea ce port en 1666 et lui donna son importance et Vauban (1633-1707) qui construisit les fortifications.

<sup>18</sup> Mâcon, à 60 km. au Nord de Lyon et à 394 au Sud-Est de Paris, est chef-lieu du Département de Saône-et-Loire. Jadis évêché aujourd'hui réuni à celui d'Autun. Mâcon conserve de beaux monuments, parmi lesquels les restes de l'ancienne cathédrale Saint-Vincent, et un beau quai sur la rive droite de la Saône ; c'est sur ce quai, aménagé en promenade, que se trouve le débarcadère ou « ponton des Parisiens », nom sous lequel étaient désignés les bateaux à vapeur de la Saône. Mâcon est un centre commercial important, surtout par les vins de la région. Dans l'ancien comté de Mâcon se trouvaient les célèbres abbayes de Cluny et de Tournus. Le 11 mars 1814, Mâcon fut le théâtre d'un combat entre les Français et les Alliés qui combattaient Napoléon.

passée, je me suis dévoté dans ma  
 73<sup>e</sup> année, de transmettre mes souvenirs  
 pour que mes fils, et petits enfants  
 puissent en les lisant se rappeler de  
 leurs parents qui, attendaient avec calme,  
 et résignation la fin de leur carrière.

Que je sois heureux s'ils peuvent dans  
 leurs derniers moments vous revoir et  
 vous le dire eux; c'est pour vous seuls,  
 maintenant, que toute <sup>ma</sup> pensée tend  
 à vous servir heureux, et plus heureux,  
 que n'a été votre père.

Clemense Capitaine  
 Chevalier de l'Ordre Impérial  
 de la Légion d'Honneur

fait à St. Claude,  
 le 20 Juin 1854

Autre sujet sur le pays de Gex  
 Le voyageur partant de Lyon pour Genève  
 si son voyage n'a pas un but pressant, si le  
 voyage pour son plaisir, dans le but de voir  
 et de visiter les sites pittoresques, alors, je  
 lui conseille d'éviter la voie du chemin de  
 fer, qui amène au <sup>point</sup> d'arrêt qu'il a même pour  
 le diriger sur Chalon, et Paris, mais, de prendre  
 la diligence et de la quitter à Montmélian, et en  
 sera quitte pour marcher à pied, la fatigue

Dans les temps opportuns, je m'amuse à cultiver mon jardin où il y a bien des arbres à fruit, et comme *Cincinnatus* je plante des choux et des pommes de terre. Ce travail est cependant subordonné aux douleurs que j'éprouve à la jambe gauche qui, le plus souvent, m'ôte la facilité de faire des courses auxquelles j'étais accoutumé. C'est un véritable chagrin que ma vieillesse me fait éprouver.

Dans les soirées d'hiver, à côté d'un bon feu, ma femme travaille ou lit, et moi, en pensant à ma carrière passée, je me suis décidé, dans ma 73<sup>e</sup> année, de transcrire mes souvenirs pour que mes fils et petits-enfants puissent en les lisant se rappeler de leurs parents, qui attendent avec calme et résignation la fin de leur carrière. Trop heureux s'ils peuvent dans leurs derniers moments vous revoir et vous bénir, car c'est pour vous seuls, maintenant, que toute notre pensée tend à vous savoir heureux et plus heureux que n'a été votre père.

CLEMENSO, Capitaine retraité,  
Chevalier de l'Ordre impérial  
de la Légion d'honneur

Fait à Saint-Clément-lez-Mâcon, en 1854.

*A la suite de ses Souvenirs, Hyacinthe Clemenso ajoute, sous le titre Autre sujet : sur le Pays de Gex, huit pages au cours desquelles il décrit cette gracieuse contrée qui s'étend du Fort de l'Ecluse à Divonne, entre la frontière suisse — genevoise et vaudoise — et la crête du Jura.*

*Nous croyons qu'il est normal de publier aussi ces pages par égard à la pensée de Clemenso qui les a jointes à son récit autobiographique comme un complément naturel. Ces pages ont leur valeur tant pour le pays qu'elles décrivent que pour leur auteur dont elles nous font connaître plus pleinement la personnalité.*

*Clemenso a habité Ferney dans le Pays de Gex pendant onze ans et il a aimé cette région. Si Gex, le chef-lieu de l'arrondissement, lui paraît une « petite ville très mal bâtie », il apprécie Divonne, « séjour charmant », et il admire « l'horizon étendu » qu'on découvre de Challex ou de la route montant de Gex à la Faucille. Le lac de Genève n'est pas loin : il s'étale comme un croissant d'azur et le Valais se laisse deviner à l'autre extrémité de cette petite mer intérieure. Le narrateur connaît parfaitement ce Pays de Gex qu'il a parcouru en tous sens, accompagné sans doute de ses fils.*

## Sur le Pays de Gex

Le voyageur partant de Lyon pour Genève, si son voyage n'a pas un but pressant, s'il voyage pour son plaisir, dans le but de voir et de dessiner des sites pittoresques, alors, je lui conseille d'éviter la voie du chemin de fer qui, au reste, ne conduit qu'à Mâcon<sup>1</sup>, pour se diriger sur Châlons et Paris, mais de prendre la diligence et de la quitter à Nantua ; il en sera quitte pour marcher à pied, mais sa fatigue restera inaperçue parce que, à chaque pas, il sera arrêté par des points de vue magnifiques.

La petite ville de Nantua<sup>2</sup> est coquettement assise sur un petit lac qui la longe ; des rochers opposés à la ville surgissent et semblent la menacer. On y trouve deux excellents hôtels, où l'on vous sert comme rareté un plateau d'écrevisses que<sup>3</sup> le cuisinier de Cambacérès<sup>4</sup> aurait désiré la recette. Ce lac est très

---

<sup>1</sup> C'est en 1858 seulement que fut ouverte à l'exploitation la ligne de chemin de fer construite par la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée pour relier Lyon et Genève. La même année fut achevée la construction de la ligne entre Genève et Lausanne.

Au moment où Clemenso écrivait (1854), Lyon était déjà relié à Mâcon, à 60 km. au Nord ; de Mâcon, la ligne continuait sur Chalon-sur-Saône (non Châlons-sur-Marne), à 53 km. au Nord de Mâcon, puis sur Dijon et Paris.

<sup>2</sup> Nantua, petite ville située dans un site admirable, au bord d'un lac qui porte son nom, entre deux chaînes de montagnes. Le nom de Nantua est d'origine celtique et signifie : *vallée*. C'est la même racine étymologique que pour le nom des Nantuates = *habitants de la vallée*, qu'on trouve en Bas-Valais à l'époque de César. Nantua possède une vieille église romane, reste d'un ancien monastère bénédictin. La ville est aujourd'hui un centre touristique et industriel, et le chef-lieu d'un arrondissement dans le Département de l'Ain. Toutes les localités citées désormais par Clemenso sont comprises dans ce Département.

<sup>3</sup> *Que* : distraction de l'auteur pour *dont*.

<sup>4</sup> Jean-Jacques-Régis de Cambacérès (1753-1824), né à Montpellier, de famille noble, juriste éminent qui joua un rôle politique important sous la 1<sup>re</sup> République et l'Empire. Bonaparte, Premier Consul, le choisit pour Second Consul (1799), puis, devenu Empereur, le fit archi-chancelier de l'Empire, prin-

poissonneux et finit à dix minutes de la ville, pour de nouveau surgir<sup>5</sup> à un kilomètre plus loin ; il reçoit plusieurs torrents tombant en forme de cascades du rocher qu'il baigne. Pendant quatre kilomètres environ, vous parcourez une route encadrée soit par le lac, soit par des montagnes roulant des pierres qui la rendent plus ou moins dangereuse.

C'étaient les endroits propices aux brigands arrêtant les diligences à main armée<sup>6</sup>.

Cette route continue ainsi jusqu'à Saint-Germain de Joux, joli village adossé à la montagne sur la hauteur de laquelle vous voyez la Commune de Montanges. Sortant de Saint-Germain, vous parcourez encore une route sauvage, longée à gauche par un petit ruisseau que vous apercevez à peine à cause des arbustes rabougris qui l'entourent. Vous arrivez au bout de quelque temps à Bellegarde<sup>7</sup>, lieu de la Douane. Si vous voulez être bien logé et à un prix bien modéré, descendez à l'hôtel tenu par M' Gailard ; cet hôtel est sur le bord de la Vasserine<sup>8</sup>, rivière affreuse lors de la crue des eaux qui vont se jeter dans le Rhône. Cette rivière est à visiter. Elle est à sec dans les chaleurs ; vous pouvez la parcourir en tous sens, vous y voyez des crevasses comme des cratères, vous marchez sur des fossiles, vous trouvez des morceaux pétrifiés très curieux<sup>9</sup>.

---

ce, enfin duc de Parme. A la Restauration, Cambacérés se retira en Belgique, d'où il revint en 1818, menant dès lors une existence purement privée. Il avait pris une part prépondérante à la législation républicaine et impériale, notamment à la rédaction du Code civil de Napoléon et à l'organisation judiciaire. Durant toute sa carrière, il manifesta un esprit de sagesse et de modération. On cite particulièrement son goût du faste, des costumes et de la table. Son frère Etienne-Hubert fut archevêque de Rouen et cardinal.

<sup>5</sup> C'est le petit lac de Sylans au charme romantique.

<sup>6</sup> Entre Pont-d'Ain et Nantua la route franchit le col du Cerdon. La région est sauvage et grandiose. Durant la seconde Guerre mondiale, les maquisards français trouvèrent là un point d'appui précieux pour harceler les troupes allemandes d'occupation. Aussi, à un contour de la route, un monument de la Résistance française a-t-il été élevé, que le Général de Gaulle a inauguré en 1955. Au-delà de Nantua, en direction de Bellegarde et de Genève, la route descend la vallée boisée de la Michaille.

<sup>7</sup> Bellegarde est une petite ville au confluent de la Valserine et du Rhône, chef-lieu de Canton dans l'arrondissement de Nantua. Elle doit son importance à sa position géographique, où confluent les routes — et, aujourd'hui, les voies ferrées — venant du Pays de Gex, de Genève et d'Annemasse. C'est aussi un centre industriel qu'alimentent les forces motrices du Rhône et de la Valserine.

<sup>8</sup> Orthographe ancienne pour Valserine (comme Vass rée pour Valsorey ; cf. Louis Moret-Rausis, *Bourg-Saint-Pierre*, Martigny, 1956 p. 375, n. 23).

<sup>9</sup> La Valserine creuse son lit dans des roches calcaires friables de sorte que, à la surface, la rivière s'étale parfois sur une largeur de plus de 40 m., lorsque le niveau monte, avec une rapidité surprenante, en temps d'orage ou de fonte des neiges. Par temps sec, la rivière s'enfonce dans les fissures de la roche, profondes d'une quinzaine de mètres.

Quittant cette rivière, à trois cents pas de là, vous descendez par un petit sentier à droite de la route, très escarpé, et qui vous conduit à la perte du Rhône<sup>10</sup> qui disparaît entièrement dans un gouffre où, selon le dire, on a plongé des canards et même jeté de la plume sans que rien n'ait reparu. Le fleuve reparaît à dix minutes de sa perte.

La première [localité] que vous rencontrez est Vanchy ; à votre droite, celle de Léaz<sup>11</sup>. Vous arrivez enfin au Fort l'Ecluse<sup>12</sup> sous les portes duquel la route passe ; le Rhône coule au bas avec un fracas épouvantable, étant resserré par deux montagnes.

Après avoir dépassé ce Fort, vous voyez à votre droite la Commune de Chalais<sup>13</sup>, patrie de M<sup>r</sup> Dupery, évêque de Gap<sup>14</sup>. Vous voyez en même temps un horizon étendu, c'est-à-dire Genève, le cours du Rhône et le pays de Gex. Sur votre route se trouve Collonges, chef-lieu de Canton<sup>15</sup>. A votre gauche, sur le haut de la montagne, vous voyez deux Communes : celle de Lelex et celle de Chezeri<sup>16</sup> d'où proviennent les fromages persillés qui,

---

<sup>10</sup> Avant les immenses travaux entrepris pour capter les forces hydrauliques, notamment le gigantesque barrage de Génissiat, le Rhône s'enfonçait dans une gorge étroite que barraient finalement des rochers amoncelés en travers et sous lesquels le fleuve disparaissait tout entier à l'époque de l'étiage, entre novembre et février.

<sup>11</sup> Vanchy ; Léaz.

<sup>12</sup> Le Fort-l'Ecluse ou Fort de l'Ecluse, qui commande le défilé étroit où le Rhône se fraie un passage, ferme tout le pays de Genève et environs, entre le Jura et le Vuache. Les princes de Savoie élevèrent ici les premières fortifications ; plus tard, le Pays de Gex étant devenu français, Louis XIV fit rebâtir la forteresse par Vauban. Démantelée par les Autrichiens en 1815, cette place fut rétablie en 1824. Le Fort comprend plusieurs ouvrages. Ses portes inférieures permettaient autrefois de fermer la route qui traversait son enceinte ; aujourd'hui, la route passe plus bas sous un tunnel percé en 1937-38.

<sup>13</sup> Chalais, Chalex, Challex. Son église est dédiée à saint Maurice et dépendait du prieuré de Nantua.

<sup>14</sup> Mgr Jean-Irénée Depéry (1796-1861), né à Challex, secrétaire de Mgr de Varicourt à Orléans (*infra*, note 30), évêque de Gap (Hautes-Alpes) de 1844 à sa mort. Ch.-M. Rebord, A. Gavard et F. Pochat-Baron, *Dictionnaire du Clergé séc. et rég. du Diocèse de Genève-Annecy dès 1535 à nos jours*, Supplément, Annecy, 1936, p. 831.

<sup>15</sup> C'est l'un des trois Cantons qui composent l'arrondissement de Gex ; les deux autres sont les Cantons de Ferney et de Gex.

<sup>16</sup> Les paroisses de Léaz, Vanchy, Lancrans, Confort et Chésery ne furent pas touchées par le Traité de Lyon de 1601 qui cédait le Pays de Gex à la France ; elles restèrent possession de la Savoie jusqu'en 1760 (Rochet, *op. cit.*, pp. 32-33).

La vallée de Chésery ou Chézery n'a été rattachée au Pays de Gex qu'après 1815, pour compenser les Communes cédées à Genève par le second Traité de Paris, du 20 novembre 1815 (DHBS, t. III, p. 406). Il y avait là, autrefois, une Abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fondée par Amédée III, comte de Savoie, en 1140 ; ce sont les moines qui paraissent avoir appris aux habitants la fabrication du fromage qu'ils font encore.

bien faits, [res]semblent au Rocfort<sup>17</sup>. Continuant votre route, vous trouverez les Communes de Farges<sup>18</sup>, de Perron et de Saint-Jean de Gonville<sup>19</sup>; à votre gauche, vous voyez, longeant la montagne, les Communes d'Almogne et de Thoiry<sup>20</sup>. Dans la première, la place est entièrement une nappe d'eau qui jaillit de dessous terre et s'écoule ensuite en torrents dans la plaine. Continuez la grande route : vous traversez la Commune de Pouilly Saint-Genis ; plus loin à gauche, vous apercevez les Communes de Crottet et de Chevry<sup>21</sup> ; dans un hameau de cette Commune (Naz), sont nés les MM. Girod de l'Ain, dont l'aîné est mort pair de France et le cadet a été longtemps député<sup>22</sup>.

---

<sup>17</sup> Roquefort est une Commune du Midi de la France, dans le Département de l'Aveyron, où l'on fabrique un fromage estimé avec du lait de brebis mêlé de miettes de pain moisi, d'où ces petites taches vertes qui ressemblent à du persil.

<sup>18</sup> Farges est à 15 km. environ de Bellegarde. Au XVI<sup>e</sup> siècle, une branche de la famille piémontaise des Gribaldi acquit la seigneurie de Farges et en prit le nom ; un membre de cette famille, Charles de Gribaldi de Farges (1646-1697), né à Thonon, fut chanoine de l'Abbaye de Saint-Maurice en 1671, prieur en 1682. Un rameau des Gribaldi eut aussi des biens à Challex. La famille de Gribaldi a contracté des alliances au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec les familles valaisannes de Vantéry et de Stockalper. Cf. Gonthier, *Œuvres historiques*, t. III, Thonon, 1903, pp. 373-390 ; *Almanach Généalogique Suisse*, t. VI, Bâle, 1936, p. 692 ; *Dictionnaire du Clergé du Diocèse de Genève-Annecy*, t. I, Annecy et Bourg, 1920, p. 404 ; A. de Foras, *Armorial et Nobiliaire de Savoie*, t. III, p. 165 ; L. Dupont Lachenal, *Les Prieurs de l'Abbaye de Saint-Maurice*, dans les *Echos de Saint-Maurice*, 1940, p. 70. Une branche de la famille de Bons (originaire de Bons en Chablais et répandue à Genève, Lausanne et Saint-Maurice) posséda aussi, dès 1650, des droits de co-seigneurie à Farges ; cette branche s'éteignit en 1857 (H. de Mandrot, *Recueil de généalogies vaudoises*, t. I, Lausanne, 1914, pp. 135-149).

<sup>19</sup> Péron, Peron, Perron. — Saint-Jean de Gonville, non loin de la frontière genevoise, eut autrefois un prieuré rural dépendant du célèbre monastère bénédictin de Saint-Victor de Genève.

<sup>20</sup> Almogne, Allemogne, Allamogne, localité dont la chapelle était filiale de l'église paroissiale Saint-Maurice de Thoiry. Cette dernière localité est entrée dans l'histoire générale par les rencontres qu'y eurent, en 1926, les ministres des affaires étrangères de France, Aristide Briand (1862-1932), et d'Allemagne, Gustave Stresemann (1878-1929).

<sup>21</sup> Crottet ou Crozet, Croset. Cette paroisse appartenait à l'Ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (plus tard Malte). L'église de Chevry était, comme celles de Thoiry et Sauverny, dédiée à saint Maurice. Elle appartenait au Chapitre de la Cathédrale de Genève.

<sup>22</sup> Jean-Louis Girod de l'Ain (1758-1839), membre du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents, sous la 1<sup>re</sup> République, et plus tard de la Chambre des Députés, fut créé baron de l'Empire en 1809. Son fils aîné, Louis-Gaspard-Amédée, baron Girod de l'Ain (1781-1847), fut reçu avocat à dix-sept ans, membre de la Chambre des Représentants durant les Cent-Jours, député dès 1827, président de la Chambre 1831, ministre de l'Instruction publique 1832, puis de la Justice et des Cultes 1839, nommé pair de France en 1832. Félix-Jean (1789-1874), frère du précédent, devint Général, et fut père d'André-Edouard, né en 1819, député ; celui-ci continua la famille, qui est encore florissante aujourd'hui. Clemenso veut sans doute faire allusion à Louis-Gaspard-Amédée, pair de France, et à son neveu André-Edouard, député.



### Ferney-Voltaire

dans le Pays de Gex (Ain)

Le Château construit par Voltaire au XVIII<sup>e</sup> siècle

Maintenant, la grande route, depuis Saint-Genis, vous conduit à Genève ; arrivé à Merin<sup>23</sup>, vous suivez la route à gauche qui vous conduit à Ferney, confinant le Canton de Genève. Comme chacun le sait, Ferney a été la résidence de Voltaire auquel il doit sa première existence<sup>24</sup>. Le château est passé à M<sup>r</sup> le Comte de Budé<sup>25</sup>, de là à deux autres acquéreurs, de sorte qu'aujourd'hui

---

<sup>23</sup> Meyrin a été cédé par la France à la République et Canton de Genève par le second Traité de Paris, du 20 novembre 1815. Cf. *DHBS*, t. IV, p. 749 ; A. de Montfalcon et F. de Siebenthal, *Armorial des Communes genevoises*, Genève, 1925, p. 11.

<sup>24</sup> Voir plus haut, *Souvenirs*, chap. XII, note 2. Rappelons encore que le Capitaine Hyacinthe Clemenso a habité ce bourg pendant onze ans, de 1831 à 1842. Le nom de la localité s'est écrit Fernex, Fernay, Ferney.

<sup>25</sup> La famille de Budé, issue du grand helléniste Guillaume Budé (1467-1540), vint à Genève en 1549, y acquit droit de bourgeoisie et y existe encore. Elle a possédé la seigneurie de Ferney aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Guillaume de Budé (1643-1719) fut député par la noblesse du Pays de Gex au prince de Condé en 1679 ; Bernard de Budé (1676-1755) (allié de Bons), à la suite de revers politiques à Genève en 1737, se retira dans son château de Ferney où il mourut en 1755. C'est ensuite seulement que Voltaire acquit Ferney (1758) où il reconstruisit le château et où il habita de 1760 à 1778 (cf. *DHBS*, t. II, p. 332, et t. VII, pp. 169-170). Le 27 juillet 1890 les Ferneyiens ont inauguré un monument en souvenir de Voltaire, dont la statue, en bronze, avait été

il n'est plus visité comme autrefois et le père Tailedouze<sup>26</sup>, menteur par excellence, est dispensé de faire voir les rideaux du lit, le chêne planté par Voltaire, ni de vendre la perruque du philosophe tant de fois fabriquée.

Ferney, chef-lieu de Canton, possède une superbe église où l'on voit un tableau (cadeau du Gouvernement) représentant le Sépulcre. Ce tableau est de toute beauté<sup>27</sup>. [Ferney possède encore] un Collège tenu par M<sup>r</sup> le Curé Bertrand<sup>28</sup>, et un temple protestant.

La population est d'environ 1200 âmes, tant catholiques que protestants. A chaque instant des omnibus se rendent à Genève distant de six kilomètres environ.

Maintenant, prenons la route de Gex. A la gauche de la route est la Commune de Moëns où se trouve la famille patriarcale de M<sup>r</sup> Alliod. Plus à gauche, [est] celle de Prevéssins<sup>29</sup> qu'habitent deux familles distinguées : celle de M<sup>r</sup> Rough de Varicour<sup>30</sup>,

---

donnée à la ville de Ferney-Voltaire par son auteur, le statuaire Emile Lambert. On lit sur le socle de ce monument :

AU  
BIENFAITEUR DE FERNEY

---

VOLTAIRE FAIT CONSTRUIRE  
PLUS DE CENT MAISONS

IL DONNE A LA VILLE  
UNE EGLISE UNE ECOLE UN HOPITAL  
LE RESERVOIR ET LA FONTAINE

IL PRETE DE L'ARGENT SANS INTERETS  
AUX COMMUNES ENVIRONNANTES

IL FAIT DESSECHER LES MARAIS  
DU PAYS

IL ETABLIT DES FOIRES ET DES MARCHES

IL NOURRIT LES HABITANTS  
PENDANT LA DISETTE DE 1771

<sup>26</sup> Gardien du château et cicerone.

<sup>27</sup> Voltaire construisit à Ferney une chapelle portant sur sa façade la célèbre et orgueilleuse inscription : DEO EREXIT VOLTAIRE. Cette chapelle existe encore, mais n'est pas l'église paroissiale. Celle-ci est plus récente. Imposante, de style classique, elle porte sur sa façade, sous le fronton orné d'un triangle dans un cercle (symbole de la Trinité), la dédicace : DEO · OPTIM · MAXIM · SACRVM et la date 1826.

<sup>28</sup> Voir plus haut, *Souvenirs*, chap. XII, note 5. Les fils du Capitaine Clemens furent élèves de ce Collège de 1838 à 1840.

<sup>29</sup> Prévessin.

<sup>30</sup> Dès le XVII<sup>e</sup> siècle cette famille gessienne se distingue dans la pratique du droit et fournit des avocats et des juges. A cette famille, aujourd'hui éteinte, appartient Mgr Pierre-Marin Rough de Varicourt (1755-1822), docteur en théologie de Valence (1780), curé de Gex (1782), archiprêtre, chanoine, en-

dont le père est mort président du Tribunal de Gex, et celle de Madame la Comtesse de Talonet, qui ressemble plutôt à une folle qu'à une dame de haute distinction.

Sur la route de Gex se trouvent les Communes d'Orney<sup>31</sup> et Ligny. Sur la droite d'Orney se trouvent les Communes de Collex-Bossy<sup>32</sup> — où existe un château délabré, — Versonnex<sup>33</sup>, Grilly, Sauvergnny<sup>34</sup> — patrie de M<sup>r</sup> Balledier, président du Tribunal de Gex, et qui a un beau domaine à Moëns, exploité par un certain Pella, — Vesancy — contigu à la limite du Canton de Vaud, — Divonne, séjour charmant. La Versoie<sup>35</sup>, rivière qui se jette dans le lac de Genève, prend sa source à Divonne ; elle sort sur trois points différents des Rochers ombragés d'arbres qui offrent une ombre dans les chaleurs. Ce bourg<sup>36</sup> a plusieurs hôtels ; on y va

---

fin évêque d'Orléans (1817) (*Dictionnaire du Clergé du Diocèse de Genève-Annecy*, t. II, Annecy, 1921, p. 699). Une sœur de M. Roup de Varicourt de Prévessin épousa en 1852 Joseph-Adrien de Bons, de Saint-Maurice, ancien officier au service de Piémont (*Généalogies vaudoises*, t. I, p. 149).

<sup>31</sup> Ornex et Grilly étaient des paroisses appartenant autrefois au prieuré de Saint-Jean de Genève, qui relevait lui-même de l'Abbaye bénédictine de Saint-Martin d'Ainay à Lyon.

<sup>32</sup> Collex, Colex, Colay et Bossy sont deux localités cédées par la France à la République de Genève par le second Traité de Paris (20 novembre 1815) et qui forment une seule Commune. Collex avait une chapelle relevant de la paroisse de Moëns qui appartenait elle-même au Chapitre de la Cathédrale de Genève (F. Fleury, *Histoire de l'Eglise de Genève*, t. I, Genève, 1880, pp. 415 et 421 ; le *DHBS*, t. II, p. 545, dit à tort que ce village avait une église dépendant de l'Abbaye d'Ainay à Lyon : le *DHBS* fait confusion avec le village de Choulex). Au nord de Bossy se trouvent les ruines de l'ancien château de la Bâtie-Beauregard, qui appartient à la famille noble Champion dont la Commune actuelle a relevé les armes ; ce château fut pris et détruit par les Genevois en 1590. Cf. *DHBS*, t. II, pp. 11, 473, 545.

<sup>33</sup> Versonnex ou Versonnay a donné son nom à une famille bourgeoise de Genève aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. François de Versonnex fonda à Genève, en 1428, un Collège qui subsista jusqu'à la Réforme. Cf. *DHBS*, t. VII, p. 107 ; Henri Naef, *Les origines de la Réforme à Genève*, t. I, Paris et Genève, 1936, pp. 279 sq.

<sup>34</sup> Sauvergnny, Sauvergnier, Sauvernier, Sauverny, village situé sur la frontière et dont le second Traité de Paris (20 novembre 1815) céda à Genève la partie située sur la rive gauche de la Versoix. Cf. *DHBS*, t. III, p. 406. Il y avait là autrefois une importante meunerie.

<sup>35</sup> Versoya, Versoye, Versoie, Versoy, Versoix. Cette rivière prend sa source au Nord-Ouest de Divonne, près des chalets de la Toupe ; en passant à Divonne elle reçoit l'eau des sources froides qui font de cette ville une station hydrothérapique. Après avoir parcouru 5 km. 1 en France, à travers près, la Versoix fait la frontière franco-suisse sur 10 km. 5 (7 km. 1 avec Vaud, 3 km. 4 avec Genève), puis pénètre en Suisse et court entre des taillis de chênes et au fond d'un large ravin, pour se jeter dans le lac Léman au Sud de la ville de Versoix. Le cours complet de la rivière atteint 21 km. 9. *Dictionnaire géographique suisse*, t. VI, Neuchâtel, 1910, p. 323.

<sup>36</sup> Divonne, à 47 km. de Bellegarde, est la dernière ville au Nord-Est du Pays de Gex, à 2 km. de la frontière vaudoise. La localité se trouve dans un joli site, avec un château.



**Ferney-Voltaire**

Intérieur de l'église paroissiale  
construite en 1826

pour manger de bonnes truites dont la rivière abonde ; on y voit une belle fabrique de papiers ; il est dominé par un château placé sur la hauteur, entouré de vignobles : c'était la demeure féodale des Comtes de Divonne, dont le dernier a été victime de la révolution de 89. Les deux fils, échappés à cause de leur jeune âge, ont quitté le monde (on ne sait pour quel motif) ; le fait est que tous les deux se trouvent en France dans un couvent de Trappistes dont l'aîné est supérieur<sup>37</sup>. Les journaux ont, dant le temps, donné les détails de cet événement. C'est aussi à Divonne qu'a été exilé l'évêque de Fribourg<sup>38</sup>.

Depuis Divonne on va à Cessy<sup>39</sup>, patrie d'un autre Roup de Varicour.

Enfin, vous arrivez à Gex<sup>40</sup>, chef-lieu d'arrondissement et de

---

<sup>37</sup> Divonne eut d'abord ses seigneurs particuliers ; Jacques de Gingins (1345-1428) acquit par mariage cette seigneurie qu'il réunit à celle de Gingins dans le Pays de Vaud. Un autre mariage, en 1655, porta la seigneurie de Divonne de la famille de Gingins à la famille de La Forest, originaire du Petit-Bugey ; Louis XV érigea cette seigneurie en comté en 1749 en faveur de cette famille qui prit dès lors le nom de La Forest-Divonne. La Maison de La Forest avait fourni au XVI<sup>e</sup> siècle trois prévôts au Grand-Saint-Bernard, qui se succédèrent de 1510 à 1563 (Quaglia, *op. cit.*, pp. 201-207 ; *Armorial valaisan*, p. 97). Au XIX<sup>e</sup> siècle, Jean-Baptiste-Paul de La Forest-Divonne, né à Besançon en 1806, mort à Dôle en 1880, fut Abbé de la Trappe de Bellefontaine près Chollet : c'est probablement à lui que fait allusion Clemenso, mais le comte de Foras qui a consacré une importante étude généalogique à la famille de La Forest-Divonne (*Armorial et Nobiliaire de Savoie*, t. II, Grenoble, 1878-1892, pp. 423-441) ne confirme pas les indications qui concerneraient son père et son frère. Une branche cadette des La Forest-Divonne posséda au XVIII<sup>e</sup> siècle la seigneurie de Vesancy, près de Divonne. Cette importante Maison est aujourd'hui encore florissante (cf. Foras, *op. cit.*, et Henri Jouglà de Morenas, *Grand Armorial de France*, t. IV, Paris, 1939, p. 31).

<sup>38</sup> Mgr Etienne Marilley (1804-1889), devenu évêque de Lausanne et Genève en résidence à Fribourg, fut, à la suite de la guerre du Sonderbund (1847), arrêté à Fribourg le 25 octobre 1848 et détenu au château de Chillon, d'où, le 13 décembre suivant, pendant la nuit, il fut conduit à la frontière française. Le prélat trouva alors une bienveillante hospitalité chez le comte de Divonne, au château de Divonne. Après huit ans d'exil, l'évêque put enfin rentrer à Fribourg le 19 décembre 1856. Mgr Marilley démissionna de Genève en 1873 et de Lausanne-Fribourg en 1879. Il reçut de Léon XIII, en 1883, le titre d'archevêque titulaire de Myre.

<sup>39</sup> C'est dans la paroisse de Cessy que se trouve le lieu-dit La Pierre que possédait en 1484 Pierre de Macognin, d'une famille noble originaire du Bugey. Cette branche se distingua des autres branches de la famille en adoptant dès lors le nom de Macognin de la Pierre. Venus à Saint-Maurice en Valais à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les Macognin de la Pierre y acquirent droit de bourgeoisie en 1618 et y jouèrent un rôle important jusqu'en 1907, date de leur extinction. *Armorial valaisan*, p. 156.

<sup>40</sup> Gex, ancienne capitale de la région qui lui doit son nom : le Pays de Gex, est à 10 km. au Nord de Ferney. Ce fut d'abord une seigneurie particulière relevant des comtes de Genève ; en 1251, un mariage porta cette seigneurie à la famille champenoise de Joinville qui la garda durant un siècle (1251-1353) et lui laissa ses armoiries. En 1353, le comte Amédée VI annexa

Canton. Cette petite ville, très mal bâtie, est adossée à une montagne ; elle n'offre qu'une seule rue, très rapide. Vous aboutissez à une petite place entourée de quelques arbres et de bancs en pierre, où les désœuvrés viennent fumer leur pipe et parler politique. Sur cette place se trouvent l'hôtel de la sous-préfecture, l'hôtel de ville qui sert en même temps de palais de justice et, derrière, les prisons.

L'église, du goût gothique, se trouve au sommet de la ville, sur un plateau d'où l'on découvre toute la plaine du pays de Gex.

En quittant ce plateau par une route en zigzag et à moitié-côte vous trouvez une superbe fontaine construite en marbre, d'où sort une eau jaillissante d'un rocher, si fraîche qu'il est dangereux de la boire quand on a chaud. Cette fontaine porte cette inscription : *Fontaine Napoléon*. Arrivé au sommet de la montagne<sup>41</sup>, vous trouvez une auberge et, de là, vous voyez Mijoux avec sa vallée ; on y descend par un sentier escarpé. Mijoux est sur la lisière du Département du Jura<sup>42</sup>.

Voilà l'esquisse du pays de Gex, qui, autrefois, appartenait à la Savoie ; qui fut ensuite réuni au Duché de Bourgogne et, enfin, aujourd'hui, fait partie du Département de l'Ain<sup>43</sup> dont Bourg<sup>44</sup> est chef-lieu.

---

cette seigneurie aux Etats de Savoie. Occupé par les Bernois en 1536, le Pays de Gex revint à la Savoie en 1567, en application du Traité de Lausanne (1564), mais fut de nouveau envahi en 1589 par les Genevois soutenus par Henri IV, qui l'administrèrent jusqu'en 1601. Le Traité de Lyon, en 1601, détacha définitivement le Pays de Gex de la Savoie et le rattacha à la France. Genève ayant été annexée par la France en 1798, le Pays de Gex fut incorporé au Département du Léman, dont Genève était le chef-lieu. En 1815, le second Traité de Paris (20 novembre) rattacha à Genève six Communes gessiennes : Versoix, Collex-Bossy, Pregny, Grand-Saconnex, Meyrin, Vernier, et une partie de Sauverny. Le reste du Pays de Gex, accru de Chézery, fut réuni au Département de l'Ain. Cf. *DHBS*, t. III, pp. 405-406.

<sup>41</sup> Le col de la Faucille, à 1.328 m. d'altitude, met Gex à 489 km. et Genève à 506 km. de Paris. La descente du col de la Faucille sur Gex offre un panorama magnifique sur le Léman et les Alpes. La route, entre le col et Gex, forme de nombreux lacets ; à mi-chemin se trouve la Fontaine Napoléon.

<sup>42</sup> Mijoux, village dans une vallée longue et étroite du Jura à laquelle il donne son nom : la Combe de Mijoux, dans laquelle coule la Valserine (*supra*, notes 8 et 9).

<sup>43</sup> Après avoir été tour à tour possession savoyarde, bernoise ou genevoise (*supra*, note 40), le Pays de Gex, devenu français en 1601, fut rattaché à l'Intendance de Bourgogne (Dijon) jusqu'à la Révolution. Il appartient dès lors au Département de l'Ain, sauf durant la période 1798-1815 où il fit partie du Département du Léman. Gex fut dès lors chef-lieu d'arrondissement et de canton, mais a perdu aujourd'hui son tribunal.

<sup>44</sup> Voir *supra*, chap. XII, note 8.

Le Pays de Gex, outre les vingt-sept Communes, compte un grand nombre de hameaux <sup>45</sup>.

Le pays est riche en blé, en pâturages et en toutes sortes de productions. Les marchés de Genève <sup>46</sup> sont approvisionnés par ses récoltes.

---

<sup>45</sup> Clemenso indique, en 1854, dans le Pays de Gex, 27 Communes et « un grand nombre de hameaux ». M.-N. Bouillet, dans son *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, 16<sup>e</sup> édition, 1860, p. 706, compte 33 Communes avec une population totale de 22.713 habitants. Mais la population a diminué depuis un siècle ; voici, à titre de comparaison, les chiffres donnés par le *Larousse*, édition de 1940 : 32 Communes, 18.911 habitants ; édition de 1952 : 32 Communes, 16.700 habitants.

<sup>46</sup> Dès les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, les Genevois obtinrent des exemptions de péages pour faciliter les relations commerciales entre leur ville. leurs terres disséminées et le Pays de Gex. Après le Traité de Lyon de 1601 qui unit le Pays de Gex à la France, Henri IV confirma les anciennes franchises douanières par lettres patentes données à Poitiers le 27 mai 1602. Les fermiers généraux français ayant par la suite combattu ces franchises, Louis XVI les rétablit et confirma par de nouvelles lettres patentes du 20 janvier 1776. Voltaire lui-même intervint en faveur de ce régime privilégié. Celui-ci prit fin en 1790, mais, après la Révolution et l'Empire. le second Traité de Paris, du 20 novembre 1815, rétablit la zone franche du Pays de Gex.

La Confédération ayant placé ses douanes à la frontière, en 1849. soumit à contribution l'importation des produits zoniers, ce qui provoqua des protestations des gouvernements de Paris (pour le Pays de Gex) et de Turin (pour la Savoie). La Suisse fit des concessions et accorda des exemptions douanières pour le Pays de Gex en 1853, puis en 1864, 1882, 1908. Les relations commerciales, troublées de 1849 à 1853. le furent encore en 1892-1893 et durant les deux guerres mondiales (1914-1918, 1939-1945). En 1919, la France voulut mettre fin au régime des zones franches : il en résulta un long différend avec la Suisse que la Cour internationale de justice de La Haye dirima en 1932 : elle déclare, d'une part, maintenir ou rétablir les franchises économiques du Pays de Gex et des régions savoyardes limitrophes de la Suisse et reporter le cordon douanier français de la frontière internationale à la limite intérieure des territoires zoniers ; d'autre part, elle reconnaît le droit de la France d'avoir à la frontière politique un cordon de police et d'exercer un droit fiscal n'ayant pas de caractère douanier ; enfin, elle ratifie et confirme l'engagement de la Suisse d'accorder aux produits zoniers un statut de franchises ou de droits réduits. *DHBS*, t. VII, pp. 453-456, résumé de la question par Paul-Edmond Martin.

A l'époque où Clemenso habita Ferney-Voltaire, soit de 1831 à 1842, aucune entrave ne compliquait les relations commerciales entre Genève et le Pays de Gex qui, tout en appartenant à des souverainetés politiques différentes, ne se séparaient nullement sur le plan économique.

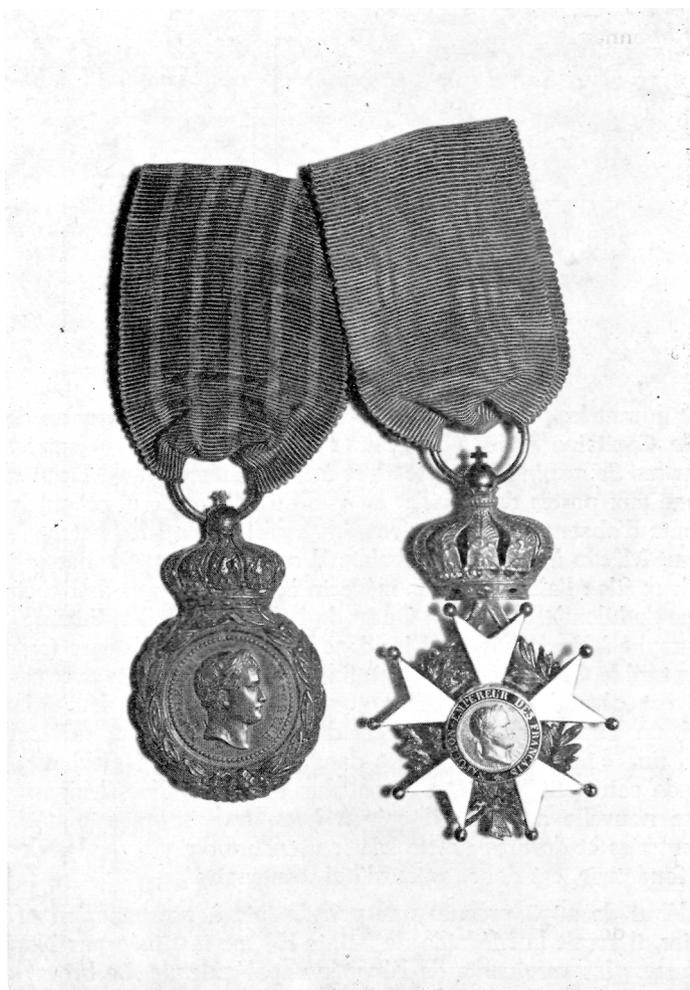
## ULTIMA TEMPORA

C'est durant les premiers mois de 1854, — l'année de la guerre de Crimée, — que le Capitaine retraité Hyacinthe Clemenso passe ses soirées d'hiver à rédiger ses *Souvenirs*. Il habite alors à Saint-Clément-lez-Mâcon une petite campagne aux portes de la ville, en vue du débarcadère, ce qui lui permet sans doute d'observer le va-et-vient des « parisiens » : les bateaux à vapeur qui relient Mâcon à Lyon et à Chalon. Il est dans sa 73<sup>e</sup> année et il est fier de ses deux fils : l'aîné, Camille, médecin à Saint-Georges-de-Reneins, à une vingtaine de kilomètres au Sud-Ouest de Mâcon ; le cadet, Etienne, directeur du télégraphe à Rochefort-sur-Mer dans la Charente-Inférieure (qu'on appellera plus tard la Charente-Maritime). Sa fille Mélanie habite avec ses parents. Camille est père de deux enfants qui font la joie de leur grand-père : Edouard, un « beau garçon », qui est dans sa 3<sup>e</sup> année, et sa sœur, Marie-Victoire, une « jolie fille », qui est dans sa 2<sup>e</sup> année. L'aïeul est l'heureux parrain de son petit-fils. (Deux ans plus tard, Camille Clemenso s'oriente vers une nouvelle activité : il crée à Lyon une importante entreprise de passementeries et dorures ; cette Maison, encore dirigée par les descendants de son fondateur, est donc, aujourd'hui, centenaire.)

Le début de 1858 procure une grande joie à notre ancien officier. Le 17 janvier, il reçoit la Médaille de Sainte-Hélène instituée par Napoléon III pour honorer les survivants de l'épopée napoléonienne. Le brevet de nomination existe encore chez les descendants du Capitaine Hyacinthe Clemenso : il est signé du Grand-Chancelier de l'Ordre Impérial de la Légion d'honneur, le Duc de Plaisance<sup>1</sup>. Les *Souvenirs* d'Hyacinthe Clemenso n'avaient peut-être pas été étrangers à cet honneur, en évoquant de façon précise les années

---

<sup>1</sup> Anne-Charles Lebrun (1775-1859), 2<sup>e</sup> duc de Plaisance, avait combattu à Marengo et Iéna, avait été aide de camp de Napoléon I<sup>er</sup>, puis pair de France ; Napoléon III le nomma grand-chancelier de la Légion d'honneur le 24 mars 1853 (L. Bonneville de Marsangy, *La Légion d'honneur*, Paris, 1900, pp. 328-329). Son père, Charles-François Lebrun (1739-1824), avait été Troisième Consul, archi-trésorier de l'Empire, administrateur général de Hollande, créé duc de Plaisance par Napoléon I<sup>er</sup>, grand-maître de l'Université, pair de France sous Louis XVIII, membre de l'Institut.



### **Les Décorations du Capitaine Clemenso**

A gauche, Médaille de Sainte-Hélène conférée le 17 janvier 1858

A droite, Croix de Chevalier de la Légion d'honneur  
accordée par Charles X le 29 octobre 1826  
renouvelée après 1852 par Napoléon III (couronne impériale)

héroïques. C'était, d'ailleurs, la seconde décoration que recevait notre officier, le roi Charles X l'ayant déjà nommé Chevalier de l'Ordre alors Royal de la Légion d'honneur par ordonnance du 29 octobre 1826. Les deux brevets, de 1826 et de 1858, sont pieusement conservés par la famille du récipiendaire.

Si Clemenso a parcouru l'Europe de l'Espagne à la Russie durant sa carrière militaire, il est resté assez nomade même après avoir pris sa retraite... N'a-t-il pas habité tour à tour Monthey (1827), Martigny (1827-1831), Ferney-Voltaire (1831-1842), Bourg-en-Bresse (1842-1846), Bagé-le-Châtel (1846-1849), enfin Saint-Clément-lez-Mâcon... Une fois encore il va se déplacer. Le départ de ses fils a restreint la famille et la « petite campagne » de Saint-Clément est sans doute trop grande encore pour trois personnes ; peut-être aussi les douleurs de jambes empêchent-elles notre vieillard de vaquer désormais aux soins du jardin. Mais s'il faut déménager, ce ne sera plus pour s'éloigner : c'est à Mâcon même que la famille Clemenso va s'installer, entre 1854 et 1858. Elle prend domicile à la Rue Faubourg de La Barre, en un lieu gracieusement appelé Saint-Martin des Vignes. La Rue de La Barre, perpendiculaire à la Saône, relie la Place de l'Herberie à la Place de La Barre ; elle se continue ensuite par une rue plus large, plus récente, la Rue Rambuteau, qui conduit aux quartiers neufs de l'Ouest.

Hyacinthe Clemenso a 77 ans. Il a déjà, lorsqu'il rédigeait ses Mémoires, distribué entre ses deux fils plusieurs souvenirs. L'heure est venue maintenant de préciser ses dernières volontés et il fait son testament en date du 30 octobre 1858. Ses cinq enfants sont tous en vie : Sœur Pauline, l'aînée de ses filles, est supérieure de la Maison des Sœurs de la Charité à Douvaine en Savoie ; Patience habite Monthey avec son mari, le Dr Dunoyer, et l'on est heureux de voir que la paix s'est rétablie entre elle et son père ; puis viennent les enfants du second lit : Mélanie, sans profession, qui habite à Mâcon avec ses parents ; Camille, négociant à Lyon où il habite Rue Impériale n° 17 ; enfin Etienne, directeur du télégraphe à Aumale en Algérie.

C'est dans son domicile de Saint-Martin des Vignes que le 11 juillet 1862, à 9 heures du soir, est décédé le Capitaine retraité Hyacinthe Clemenso, qui était dans sa 82<sup>e</sup> année. Le lendemain matin, deux de ses amis — suppléant sans doute au désarroi de la veuve et de la fille laissées par le défunt — sont allés à la Mairie faire la déclaration de son décès : l'un était Claude Sigmorte, lui aussi Capitaine retraité et Chevalier de la Légion d'honneur, âgé de 63 ans ; l'autre, Michel Chambard, employé à la Mairie, âgé de 40 ans, tous deux habitant le même quartier que Clemenso. On revoit Sigmorte quelques jours plus tard, le 17 juillet, accompagné cette fois de deux modestes artisans-commerçants : Philibert Buisson, ébéniste, et Joseph Charpillon, marchand de papiers peints ; tous trois déclarent, devant M<sup>e</sup> Léopold Violette, notaire à Mâcon, qu'ils ont « parfaitement connu M<sup>r</sup> Hyacinthe Clemenso, en son vivant Capitaine en retraite, Chevalier de l'Ordre Impérial de la Légion d'honneur, demeurant à Mâcon » — et l'on peut supposer combien de souvenirs militaires devaient évoquer Sigmorte et Clemenso, tous deux Capitaines en retraite et tous deux Chevaliers de la Légion d'honneur ! — M<sup>e</sup> Violette procède ce 17 juillet à l'inventaire des biens du défunt, sur requête de ses enfants et de sa veuve.

Madame Hyacinthe Clemenso, rentière, vécut encore quatorze ans et parvint à un bel âge : née le 19 mai 1794, à Morat, mariée le 15 septembre 1821 à Bastia en Corse, elle mourut le 20 novembre 1876 à Mâcon, au n° 146 de la Rue Rambuteau. Curieux hasard qui fait avoisiner une dernière fois le nom de la famille Clemenso dont le chef quitta le Valais pour servir Napoléon, et le nom de Rambuteau qui perpétue le souvenir d'un ancien préfet du Valais au temps de l'Empire !

\*

Sans doute d'autres recherches resteraient-elles à faire pour éclairer plus complètement encore l'histoire du Capitaine Hyacinthe Clemenso et de sa famille. Mais, telle que nous la connaissons aujourd'hui, elle nous a paru, cette histoire, présenter assez d'intérêt pour faire l'objet de cette publication.

En achevant celle-ci, nous tenons à remercier encore très particulièrement M. Marius Lampert, Conseiller d'Etat, à Ardon ; M. Raymond de Laroche-Clemenso, à Lyon, industriel et conseiller juridique aux relations commerciales extérieures de la France ; Mgr Petit, archiviste de l'Archevêché de Lyon ; Révérende Sœur Carmella Chassot, Supérieure provinciale des Sœurs de la Charité, à La Roche-sur-Foron ; Madame Châlon, à Paris ; M<sup>e</sup> Jean Passerat, notaire à Mâcon ; M. le chanoine Dechavassine, professeur au Grand-Séminaire d'Annecy ; M. l'abbé Michel Guma, curé-doyen de Prats-de-Mollo ; M. l'abbé Juilléron, secrétaire perpétuel de l'Académie d'histoire du Bugey, à Virignin (Ain) ; M. le comte Zeininger-de Borja, à Neuchâtel ; M. le professeur Maurice Zermatten, à Sion ; M. Othmar Curiger, architecte à Paris ; M. le chanoine Georges Delaloye, à Saint-Maurice ; M. André Donnet, directeur de la Bibliothèque et des Archives cantonales, et ses collaborateurs, des précieux renseignements qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

C'est aussi pour nous un agréable devoir d'exprimer notre gratitude à M. le Chancelier d'Etat Norbert Roten, président de la Délégation valaisanne à la Loterie Romande, et à M. Pierre Delaloye, président de la Commune d'Ardon, ainsi qu'aux membres de leurs Conseils — et parmi eux nous nommerons particulièrement M. le Conseiller national Paul de Courten, membre de la Délégation de la Loterie Romande —, pour le généreux appui qu'ils ont procuré à la Société d'Histoire du Valais Romand en vue d'assurer la présente publication.

Nous voulons enfin rendre hommage à M. Ulysse Casanova, trésorier de notre Société, et à M. Léon Imhoff, son secrétaire, pour leur importante contribution à la préparation de cet ouvrage ; M. Imhoff, en particulier, a opéré les premiers défrichements des Mémoires du Capitaine Clemenso et réuni les premiers matériaux pour l'établissement des notes qui complètent les renseignements fournis par le mémorialiste en permettant d'identifier lieux et personnes. Nous associons à MM. Imhoff et Casanova M. le chanoine Jean-Marie Theurillat qui, avec eux, nous a prêté son concours pour illustrer dignement ces *Souvenirs* du Capitaine Hyacinthe Clemenso. Nous



devons aussi remercier M. Mossu, directeur de la Société d'imprimerie, presse et édition, à Thonon-les-Bains, et MM. Pillet, imprimeurs à Martigny-Ville, qui ont gracieusement mis à notre disposition les clichés de Mélan et de Martigny ; M. Ignace Delaloye, à Ardon, qui nous a permis de reproduire une photographie devenue très rare de l'église d'Ardon antérieure à 1892 ; enfin M. Jean Fardel, à Sion, qui voulut bien nous confier le portrait du colonel Pierre-Joseph Blanc.

Selon une juste remarque du professeur Auguste Lasserre<sup>2</sup>, l'illustration d'un ouvrage historique ne doit pas servir seulement au repos et à l'agrément des yeux, mais apporter un supplément d'information : elle doit à la fois « égayer » et « documenter ». Dans la mesure du possible, nous avons cherché à illustrer dans cet esprit les *Souvenirs* d'Hyacinthe Clemenso, par des portraits, des vues de lieux ou de monuments, et aussi par des reproductions de textes et de documents. L'écriture d'un manuscrit et les caractères d'une typographie ont leur intérêt non moins que le style littéraire ou artistique : le tout est le reflet d'une époque. Une récente exposition d'autographes à la Bibliothèque universitaire de Genève a donné l'occasion à M. Bernard Gagnebin<sup>3</sup> d'évoquer ce que l'on « pense retrouver » dans une écriture ou une signature : l'habileté diplomatique chez Talleyrand, la ténacité chez Wellington, l'énergie et l'opiniâtreté chez Mazzini ou Cavour, la dignité chez Louis-Philippe ou la reine Victoria, l'allure aristocratique chez Palmerston, le lyrisme chez Lamartine, l'esprit mordant chez Henri de Rochefort... Un autographe établit un contact plus direct, « une sorte de communion » entre le lecteur et l'auteur. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de reproduire ici des pages autographes de Clemenso ainsi que diverses pièces officielles qui le concernent et qui, parmi leurs nombreuses signatures, en présentent de particulièrement intéressantes comme celles du roi Louis XVIII, du prince Alexandre Berthier, du général Rouget, du colonel Auguste Stoffel, du grand-bailli Michel Dufour et de plusieurs autres. Tout cela nous aide à pénétrer dans la vie d'une époque.

L. D. L.

---

<sup>2</sup> *Revue suisse d'histoire*, Zurich, 1957, p. 79.

<sup>3</sup> *Les Musées de Genève*, février 1957.